LE

MAGNÉTISEUR

SPIRITUALISTE.

Janvier 1851.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DES SÉANCES

DE LA SOCIÉTÉ DES MAGNÉTISEURS SPIRITUALISTES DE PARIS.

(Deuxième année. — Premier article. — Suite.)

Séance du 10 *Décembre* 1849.

Le frère Décrion fait demander à l'esprit Swedenborg s'il y a d'autres globes habités par des êtres supérieurs aux hommes de notre globe. — Adèle répond, d'après Swedenborg, que les hommes de tous les globes en général nous ressemblent à peu près, quant à l'esprit et aux connaissances; s'ils sont supérieurs sur une chose, ils sont inférieurs sur d'autres, ce qui établit à peu près une égalité de savoir ; que Dieu en a agi ainsi sans partialité aucune.

Dans ce que Swedendoɹg a publié sur les terres astrales, reprend le frère Cahagnet, il a cependant reconnu des peuples supérieurs en vertus. — Swedenborg a encore été bien trompé dans ces relations-là. Il a pris souvent des mondes spirituels

pour des mondes matériels, c'est-à dire qu'il croyait communiquer avec des esprits dégagés des mondes desquels il parlait, quand ce n'étaient que des sociétés d'esprits de notre globe, plus purifiés que d'autres et dans un état qui lui faisait croire qu'ils nous étaient étrangers. — Mais quant aux formes, reprend le frère Décrion, les esprits des autres globes nous ressemblent-ils? — Plus ou moins, répond Adèle. — Quelle est cette différence? — Je ne puis vous le dire; mais il y a des monstruosités, ou du moins qui nous semblent telles à nous, gens de la terre. — Ces monstruosités sont-elles générales ou accidentelles? — Elles sont générales; elles sont le type des globes où elles sont manifestées. Un homme de notre nature naîtrait chez eux, qu'il leur semblerait aussi monstrueux qu'ils nous le paraîtraient à nous-mêmes. Entre eux, ils se trouvent beaux, comme nous nous voyons; mais quant à l'esprit, il est le même pour le savoir et les connaissances, ce n'est que la forme corporelle qui est ainsi différente.

M. X... présenté à la société par le frère Duteil, comme visiteur, fait demander à l'esprit Swedenborg quelle forme ont les habitants du soleil. — L'esprit répond qu'il n'y a pas d'habitants du soleil, attendu qu'il n'y a pas de soleil. Le globe ou les globes que nous prenons pour tels, ne sont que des globes qui réflètent, avec plus ou moins d'éclat, les rayons du soleil spirituel, seul existant, qui est Dieu même et non pas un globe. Par ce fait, Adèle rentre alors dans la révélation contenue dans le premier volume des *Arcanes de la Vie future dévoilés*. La logique de cette révélation l'exigeait Personne cependant ne s'attendait à cette réponse.

Séance du 4 Février 1850.

Un magnétiseur, qui est adressé à la société par le frère Flichy, demande à faire une communication à l'assemblée, ce qui

lui est accordé. Ce monsieur, qui se nomme Etelin, dit que, dans sa longue pratique magnétique, il a souvent fait emploi du charbon de bois dur pour enlever des maux de tête très-violents et différentes douleurs occasionnées par l'excès d'électricité portée dans les parties affectées.

Il s'y prend de la manière suivante : Il prend un morceau de charbon dans sa main par un bout, dont il présente l'autre extrémité à la distance de l'épaisseur d'un doigt environ du mal ; une minute à peine suffit pour enlever le mal de tête, ou déranger une douleur locale, douleur qu'il poursuit avec ce charbon jusqu'à ce qu'on ne la sente plus. Il se trouve directement trois personnes présentes à la séance dans les conditions nécessaires à faire cette expérience ; elles s'en trouvent très-bien. Notre frère Renier nous avait déjà fait une communication à peu près semblable, qu'il tenait du comte de Robiano. Il a employé le charbon très-souvent avec succès pour endormir et réveiller ses lucides. Pour les endormir, il leur fait tenir un morceau de charbon dans chaque main, et les effets en sont très-appréciables à la vue ; pour les réveiller, il ne leur laisse qu'un morceau de charbon dans une main. Chacun se propose d'expérimenter cette propriété si utile du charbon, trop méconnue jusqu'à ce jour.

Séance du 4 Mars 1850.

Le frère Décrion fait poser les questions suivantes à l'esprit Swedenborg : Deux enfants nés de la même mère, mais suivant une route opposée, en bien et en mal, l'un et l'autre sont-ils punis ou récompensés, puisqu'ils ne paraissent pas libres? — Ils sont récompensés tous les deux selon leur mérite ; l'un et l'autre se trouvent placés dans un état qui est la conséquence de leur affection terrestre.

Séance du 18 Mars 1850.

M. Rebold, ami du frère Duteil, endort sa lucide qui donne les apparitions suivantes aux frères et sœurs qui les sollicitent :

1. A la sœur Lietz, celle de son mari. Elle reconnaît exacts les détails qui sont lui donnés.

2. Le frère Limal demande un de ses amis, et n'en reconnaît pas le signalement dans celui qui lui est donné par cette lucide.

3. Le frère Devillers demande l'apparition de son père, et se dit satisfait des détails.

4. La sœur d'Héricourt demande celle de sa mère, sur laquelle elle n'exige aucun détail, et lui demande quelques conseils.

5. La sœur Desingly demande celle de sa fille ; sur les réponses faites par la lucide, cette sœur n'est pas bien fixée sur la réalité de l'apparition.

Séance du 1er Avril 1850.

Le frère Devillers fait présenter à Adèle en sommeil une bague qu'il possède momentanément, sur laquelle des caractères inconnus sont gravés ; et lui fait demander à quoi est bonne cette bague. Adèle, après l'avoir portée un instant à son front, paraît surprise de l'apparition d'un esprit près d'elle. Le frère Cahagnet lui demande quelques détails à ce sujet. Elle répond : Je vois devant moi le possesseur de cette bague, c'est-à-dire celui qui l'a possédée sur terre. C'est un vieillard d'une mise du moyen-âge, il travaillait à l'Alchimie et était membre d'une société qui avait adopté comme signe de ralliement cette forme de bague, comme nous nous avons adopté des médailles. Les caractères qui sont dessus sont cabalistiques. Il ne veut pas m'en révéler le sens, me disant

que tout ce qui se faisait dans cette société était secret, et qu'il ne peut, même à présent, en dévoiler la moindre chose. Cette société n'existe plus en France, mais elle existe encore en Espagne ; il assure que cette bague fera beaucoup de bien à celui qui la portera, parce qu'elle est sous son influence, qu'Adèle assure être très-bonne.

Le frère Devillers nous fait observer que deux persônnes ont ressenti déjà des effets bienfaisants de cette bague, après l'avoir portée un instant.

Séance du 13 *Mai* 1850.

Le frère Limal demande à Adèle :

1. Si les esprits élémentaires dont parlent les philosophes existent réellement. — Elle répond : Ils existent, puisque tout est dans tout. Ce sont des êtres spirituels qui ne peuvent être palpables à nos sens.

2. Est-il vrai que certains philosophes hermétiques ont eu pour épouses des femmes de ces mêmes esprits qui sont devenus visibles aux yeux de tout le monde?

Oui et non. Non, le corps matériel ne peut avoir de rapport avec les esprits qui sont dégagés de la matière ; oui, ces philosophes avaient la puissance d'entrer en état de percevoir ces esprits, de converser continuellement avec eux ; leur représentant des êtres qui leur étaient semblables, cela a pu leur faire croire à une union intime avec eux et à leur matérialisation, mais en réalité ce n'était qu'une union de leur esprit avec le leur. Si d'autres personnes ont vu ces esprits, c'est qu'elles aussi étaient momentanément dans l'état nécessaire à cette perception. Ces esprits ont vécu sur terre ; ils n'en sont débarrassés que jusqu'à un certain degré. Ils l'affectionnaient plus que les autres, et par cela errent continuellement autour d'elle, dans son atmosphère, en cherchant à lier des rapports

avec ceux qui le veulent bien. Pour ce qui est de les voir dans l'eau, le feu, l'air ou la terre, c'est la conséquence du tout dans le tout. Ils sont où on désire de les voir, et où ils désirent eux-mêmes être ; ils obéissent, selon leur bon vouloir, à ceux qui réclament leurs services. C'est pourquoi l'eau qui est magnétisée avec la croyance qu'elle n'est qu'un composé de ces esprits (puisque tout est vivant dans la création) doit être plus salutaire que magnétisée dans une autre intention. J'ai expliqué antérieurement ce phénomène à la sœur d'Héricourt. Si ces esprits n'avaient pas vécu sur terre, il ne pourraient entrer en communication de cette manière avec nous, car ceux qui n'ont pas encore revêtu un corps matériel sont trop purs pour le faire, ils ne le pourraient pas.

Le frère Cahagnet fait remarquer que ce que dit Adèle en ce moment confirme ce qu'elle a dit dans les *Arcanes*. Elle vit un jour un petit être qui devait naître ultérieurement sur notre globe ; mais elle ne put ni le toucher, ni parler avec lui. En effet, s'il était possible de le faire, ils sauraient tous les maux qui les attendent sur terre, et désireraient moins l'habiter.

Le frère Roustan adresse les questions suivantes à la lucide Rosalie, magnétisée par le frère Rebold :

1. Avez-vous une âme? — Oui.

2. Existait-elle avant qu'elle fût jointe à votre corps? — Oui.

3. D'où venait-elle? — Elles viennent de Dieu.

4. Après votre mort, où ira-t-elle? — Elles remontent plus ou moins vite dans les régions célestes, selon les actions qu'elles ont faites.

5. Aura-t-elle connaisance de toutes choses? — Oui.

6. Votre âme avait-elle la même connaissance avant qu'elle vous fût jointe? — Non.

7. Avez-vous souvenir d'avoir déjà vécu sur ce globe ter-

restre ou sur d'autres? — Elle a déjà habité la terre, mais pas sous forme humaine.

8. Vous est-il permis, *à vous*, de vous élever jusqu'à ce souvenir? — Oui.

9. Savez-vous s'il y a des lucides qui parlent des langues dont ils n'ont aucune connaissance dans leur éveil? — Oui.

10. Qui leur donne connaissance de ces langues? — Ils se trouvent transportés dans des endroits où ils parlent de ces langues, lorsqu'ils s'élèvent dans les régions célestes.

11. Serait-ce une réminiscence de ces langues? — Non.

12. Y a-t-il des lucides qui peuvent s'élever à la connaissance de choses que d'autres lucides doivent ignorer jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les leur dévoiler? — Oui.

13. Les esprits en général (celui de Swedenborg, par exemple) sont-ils en droit, ou ont-ils la permission de répondre à chaque lucide qui les appelle de la même manière aux mêmes questions ou questions semblables? — Ils peuvent se dispenser de répondre; c'est Dieu qui le veut ainsi; mais ils peuvent répondre contradictoirement.

Séance du 10 Juin 1850.

Le frère Décrion fait adresser à l'esprit Swedenborg, les questions suivantes : 1. La vie et l'âme sont-elles distinctes l'une de l'autre ou une même chose? — C'est une seule et même chose; sans la vie il n'y aurait pas d'âme. — 2. Où est placée l'âme dans le corps matériel? — Elle existe dans tout le corps, vu que le corps porte sa ressemblance; elle est dans toutes ses parties. — 3. Le fluide vital est-il une chose distincte de la matière; sont-ce deux substances différentes? — Le fluide vital ou magnétique est celui qui anime le corps; c'est une émanation de la vie qui est l'âme. Le fluide magnétique peut se fondre et se transmettre de corps en corps ou

d'âme à âme, car l'âme, la vie et le corps ne sont qu'une seule et même chose.

Le frère Cahagnet fait observer à Swedenborg qu'il parle dans ses ouvrages de l'Ame, de l'Esprit et du Corps, comme si ces trois noms représentaient trois individualités différentes, et qu'un grand nombre de philosophes ont été portés à admettre que l'esprit et l'âme étaient deux substances, deux individualités différentes, ce qu'on est porté à croire en entendant souvent une voix nous conseiller ou répondre intérieurement à nos observations.

Swedenborg répond que chaque fois qu'on entend une voix intuitivement, c'est celle d'un esprit quelconque qui est en rapport avec nous, car il n'y a qu'un être en nous qui est nous, et cet être, c'est l'âme.

Séance du 24 *Juin* 1850.

Le frère Cahagnet donne connaissance d'une apparition du frère Lemoine qu'il a donnée à la femme de ce dernier, et dans laquelle ledit frère a révélé à sa veuve, par l'organe d'Adèle, où, avant de mourir, il avait déposé un couteau que sa femme croyait perdu et qu'elle tenait beaucoup à retrouver, ce qui eut lieu à l'endroit même où il avait indiqué qu'il était.

Une seconde révélation et prévision fut faite par ce frère à la demande desa femme, concernant des fonds placés à la caisse des dépôts et consignations; il assigna huit jours pour que cette affaire fût terminée, ce qui ne semblait pas possible; elle le fut cependant, selon la prédiction, suivant la déclaration de madame Lemoine elle-même.

Séance du 8 *Juillet* 1850.

Le frère Cahagnet fait adresser les questions suivantes à l'esprit Swedenborg.

1. Dans notre dernière séance, lorsqu'on vous demanda si un esprit pouvait, sans le secours d'un corps matériel, agir sur la matière, vous répondîtes négativement, il y a cependant des faits, tels que des apports, des dérangements d'objets, des fermetures de portes, des bruits, etc., etc., qui ont été constatés et qui se sont opérés sans le secours d'aucun être matériel; que conclure de ces faits? — Je n'ai pas dit que de tels faits ne pussent pas être opérés par des esprits dégagés de la matière; ceux qui ont l'affection de ces sortes de choses peuvent les opérer de deux manières : avec ou sans le secours d'un corps matériel. Ces esprits sont à peine dégagés de la matière; ils ont une puissance bien plus grande sur elle qn'ils ne l'avaient lui étant totalement unis; vous comprendrez qu'un esprit qui faisait agir un corps matériel, et soulevait avec ce corps d'autres corps matériels comme lui, peut, à plus forte raison, maintenant que sa puissance est bien plus grande, faire plus qu'il ne faisait lorsqu'elle était moindre; il peut pénétrer tous les corps et en faire ce qu'il désire. Ce ne sont que les esprits errants sur terre qui font ces choses; ils sont encore trop attachés aux objets qu'ils ont quittés, ce qui fait qu'ils peuvent les entourer, les toucher, les changer de place, comme s'ils étaient encore matériels; ils ne croient pas être dégagés de la matière, et ils agissent sur elle et dans elle, comme ils le faisaient sur terre.

2. Il existe, en ce moment, une science qui prend un grand développement, et qu'on nomme phrénologie. Cette science admet qu'on possède dans la capacité du crâne, des protubérances dans lesquelles des pensées homogènes se groupent, et que, lorsque ces pensées sont trop nombreuses pour tenir dans l'espace qu'elles occupent, elles le débordent, et entraînent l'homme à commettre des actions bonnes ou mauvaises : cela existe-t-il? — Oui, dans de certaines limites. — Que sont ces pensées? — Ce sont des esprits comme vous. — Peut-on

empêcher leur accroissement, comme les phrénologues le croient, et par là rendre l'homme moins dépendant de leur action? — Non, ces esprits-pensées remplissent une mission que l'homme ne peut empêcher; l'homme lui-même est dépendant d'elles, et il est en quelque sorte le terrain dans lequel elle doivent éclore, comme nous voyons les graines éclore dans la terre; mais il n'y peut rien. — Cependant, si c'est par le nombre qu'elles sont plus puissantes, on pourrait peut-être, par des moyens quelconques, affaiblir cette puissance? — Leur nombre n'y fait rien; c'est une erreur de croire que dix ou cent pensées de même nature sont plus fortes qu'une seule; elles sont homogènes entre elles; le nombre n'ajoute rien à leur force, attendu qu'elles sont aussi fortes l'une que l'autre. Une seule représente toutes les autres, et fait à elle seule faire l'action qui doit être faite. — Pourquoi, en ce cas, se développent-elles et se groupent-elles ainsi? — Parce qu'elles doivent le faire, comme tout ce que vous voyez qui propage son espèce sur terre; c'est lorsque ces pensées sont trop nombreuses et trop développées, que survient ce débordement dont vous parlez, qui conduit à la folie, et la folie n'est plus à son tour qu'une seule pensée fixe. — L'homme n'est donc pas libre de conduire ses pensées? — Vous le voyez par vous-même, vous ne connaissez votre pensée présente qu'après qu'elle est déjà éclose; vous la supportez et ne lui imposez rien; elle vous domine, et vous ne la dominez pas. — Quelques magnétiseurs ont cependant cru pouvoir changer les affections de leurs lucides, dans leur sommeil magnétique, soit par la force de la volonté, soit par quelques manipulations à eux connues. — Le magnétiseur n'est pas plus libre de sa volonté dans cette circonstance que son lucide; Dieu seul veut et agit par l'intermédiaire de l'homme; les manipulations ne sont qu'un accessoire, qu'un moyen, comme tout ce qui se fait, cela doit être ainsi, et cela est. Le magnétiseur est l'agent,

Dieu s'en sert pour opérer ce qu'il désire faire, et voilà tout.

M. . . . . , secrétaire de la société philanthro-magnétique de Paris, présent, comme visiteur, à notre séance, fait demander à Adèle si la sensation qu'il a éprouvée lorsque l'esprit Swedenborg était présent, était due à sa présence ou à une autre cause. — Adèle répond qu'elle était due à la présence de l'esprit Swedenborg; qu'il ne vient pas une fois sans répandre sur la société le calme dont il est entouré lui-même, ayant toujours surtout l'intention de nous unir tous fraternellement. — Ce monsieur reconnaît que la sensation qu'il a éprouvée a été toute de bonheur; aussi l'avait-il attribuée à une influence spirituelle.

Le frère Roustan fait demander à Adèle si une personne qui serait obsédée d'un mauvais esprit, ne pourrait pas s'en débarrasser en prenant deux morceaux de grès et les frappant l'un contre l'autre. — Adèle répond que cela se peut. — Le frère reprend : Le grès est-il préférable à d'autres pierres? — C'est indifférent, dit Adèle; on peut prendre deux morceaux de quoi que ce soit, le résultat sera en rapport avec l'intention qui fait tout dans cette occasion. Le frère Roustan, ne comprenant pas Adèle, ou pensant lui-même mal s'expliquer, repose ainsi de nouveau la question à Adèle : Un lucide m'a dit qu'une personne obsédée par un mauvais esprit, n'avait qu'à prendre deux morceaux de grès, un dans chaque main, les battre l'un contre l'autre, que le feu seul qui sortait de ce battement suffirait pour débarrasser l'obsédé; que le feu sortant de ce grès était d'une nature convenable à cet effet; que si, au contraire, on prenait d'autres pierres, l'effet ne serait plus le même. — Adèle répond ainsi : Dans ces sortes de cas, l'intention de l'obsédé fait toute sa force et sa réussite : qu'un obsédé croie qu'en frottant deux poignées de paille l'une contre l'autre il sera désobsédé, il le sera effectivement; sa croyance, sa foi, font toute la vertu de ce remède,

mais il battrait des pierres à feu ou de grès toute l'éternité qu'il ne serait pas guéri s'il ne croyait pas à l'efficacité de ce moyen. Avoir foi dans sa guérison est le prélude de la guérison même ; un homme qui croit à sa guérison est à moitié guéri. La volonté et la confiance en Dieu suffisent pour chasser un mauvais esprit.

Le frère Cahagnet fait observer à Adèle qu'il y a cependant des remèdes matériels qui guérissent ces sortes d'obsessions. — Celle-ci répond : Les remèdes matériels guérissent la matière malade, et les remèdes spirituels guérissent l'esprit. Celui dont le corps est malade, peut et doit employer les remèdes matériels ; mais celui dont ce n'est que l'esprit, doit employer des remèdes spirituels, qui sont la prière à Dieu et la foi. Une fois l'esprit guéri, le corps ne tarde pas à l'être aussi.

DÉCRION, secrétaire.

(La suite à un prochain numéro.)

RÉSUMÉ DES TRAVAUX

DE LA SOCIÉTÉ DES MAGNÉTISEURS SPIRITUALISTES DE PARIS, EN 1850.

—

Frères et sœurs,

Pour la deuxième fois, depuis la fondation de notre Société, je suis appelé à vous rendre mes comptes de gestion de fin d'année. Je me suis empressé de satisfaire à ce besoin et devoir de ma part. J'ai présenté à la commission que vous avez nommée à cet effet tout les documents qui m'ont été demandés, et j'ai eu la satisfaction de voir que ma longue maladie n'avait pas influé sur la gestion de nos intérêts communs ;

que l'ordre et quelques *bénéfices*, passez-moi le mot, avaient été le résultat de cette petite opération, qui n'a cependant d'autre but que la philanthropie.

Ainsi, il m'est permis de vous présenter aujourd'hui un fonds de caisse de 388 fr. 21 c. excédant de 1,313 fr. 77 c. de recettes diverses, et de 925 fr. 56 c. de dépenses. Il nous reste à prélever sur la somme en caisse le prix d'impression de nos deux derniers numéros et des nouveaux frais qui courent à partir du 20 octobre 1850.

Il nous reste également environ 300 exemplaires complets de nos publications qui formeront, à la fin de cette année, un fort volume coté à 5 fr. au lieu de 10 pour en faciliter l'écoulement. Ainsi donc, si un accident imprévu nous forçait aujourd'hui de nous séparer et de dissoudre notre Société, étant au nombre de 41 membres environ, il nous reviendrait bien à chacun 32 fr., valeur en livres ainsi baissés de prix, et 6 fr. en espèces, ce qui ferait 38 fr. Il y aurait donc bénéfice de 14 fr. pour les fondateurs même de la société, qui ont le plus cotisé, tous frais remboursés, sans compter les autres bénéfices que nos esprits ont reçus à l'avance et qui ne peuvent être estimés.

Je me suis trouvé forcé par mes occupations de ne pouvoir continuer d'être votre trésorier, et de remettre, d'après votre choix cette charge à notre bon et estimable Gaspart (1).

J'ai également remis les fonctions d'archiviste et de bibliothécaire à notre frère Balan (2) que vous avez choisi à cet effet.

Je ne me trouve plus, en ce jour, responsable envers vous que de la gestion de notre journal, charge pesante dont je veux bien contiuuer de supporter le fardeau, jusqu'à ce qu'un de vous veuille m'en débarrasser. Je compte à cet effet sur un

(1) Chapelier, 3, rue Vivienne.

(2) Gaînier, 25, rue Mauconseil.

peu de complaisance et de dévouement de votre part à tous; car, vous le savez, j'ai des travaux intellectuels qui réclament tous mes moments. Je ne serai pas toujours parmi vous, sur cette terre de douleurs où l'enfantement d'un être demande la mort d'un autre être; mon tour pour le grand et éternel voyage peut être plus près qu'on ne le suppose. Je ne vous ai pas groupés autour de moi dans une pensée de domination, ni pour me rendre indispensable à vos études; je voudrais, sans être moins séparé de vous, que vous le fussiez un peu plus de moi; je verrais dans cet essor de liberté de votre part une bien douce espérance, que nos travaux ne s'éteindront pas ou ne dépendent pas d'un homme, d'un grain de poussière qu'emporte l'ouragan de l'éternité dans l'oubli des temps.

Je crois vous avoir donné assez de gages de la sincérité de l'humble place que je veux occuper parmi vous, pour vous engager à vous grouper solidement ensemble comme si je n'étais plus là. Dieu, je l'espère cependant, me permettra encore un séjour assez long sur cette terre pour terminer nos travaux et nous voir prospérer dans notre œuvre toute spirituelle, c'est le vœu de mon cœur, qui vous donne à tous le baiser fraternel.

Alp. Cahagnet.

SOCIÉTÉ

DES MAGNÉTISEURS SPIRITUALISTES DE PARIS.

—

Rapport de la commission de vérification des comptes de 1849-1850.

Nous, soussignés, membres de la Société spiritualiste de Paris, nommés à l'unanimité par nos frères réunis, pour procéder à la vérification des comptes de l'année 1849-1850, déclarons : que nous étant rendu dans ce local à l'effet d'y exer-

cer notre mission, nous avons trouvé le frère Cahagnet, gérant du journal de la Société, qui s'est empressé de mettre à notre disposition les comptes de l'année, qui sont clos le 20 du présent mois d'octobre. Après un examen attentif desdits comptes et des pièces justificatives à l'appui, nous en avons reconnu la régularité parfaite. Nous avons également reconnu que les finances ont été administrées avec une sage économie, les recettes présentant sur les dépenses un excédant de trois cent quatre-vingt-huit francs vingt-un centimes.

En conséquence, nous proposons à nos frères d'approuver ces comptes, et de saisir cette occasion pour adresser à notre bon frère Cahagnet des félicitations et des remerciements pour toute la peine qu'il a prise pour le développement et l'amélioration de la Société; pour le zèle, l'intelligence et le courage qu'il a mis au service de ses intérêts tant spirituels que matériels, et pour les soins et le dévouement qu'il a donnés à chacun de ses membres en particulier. Notre bonne sœur Adèle a droit aussi, elle, pour les soins dévoués qu'elle nous a prodigués à tous, à notre profonde gratitude.

Fait à Paris, le 11 novembre 1850.

GASPART, L. LECOCQ, DÉCRION, secrétaire,
DUTEIL, P. RENIER.

APPARITIONS

ET COMMUNICATIONS SCIENTIFIQUES.

—

Le 20 octobre 1850, je reçus la visite de deux étrangers dont le costume, les manières, l'éducation soignée, décelaient des personnages dits comme il faut. Après quelques louanges banales sur la publication des *Arcanes*, nous entrâmes en matière. J'avais affaire à des argumentateurs qui stimulèrent mes idées. Je les leur présentai plus ou moins cor-

rectement ; j'étais satisfait de ce que je croyais être un petit triomphe pour moi , et nous nous quittâmes en prenant jour et heure pour une apparition qui devait convaincre mes visiteurs ou me couvrir de ridicule ; car je crus voir que ma pancarte était toute prête. Après qu'ils furent sortis, Adèle entra me demandant si j'avais promis une séance à ces messieurs. Sur mon affirmation, elle me dit : Approche donc, et écoute-les rire sur le carré, ils s'en tiennent les côtes. — C'est une joie de leur âme , repris-je , à laquelle ils ne croient pas, et s'ils se tiennent les côtes, c'est pour la retenir dans leur cruche ; qui rit bien le premier ne rit pas toujours le dernier. Le jour convenu arriva : je mis Adèle en sommeil devant mes étrangers, et l'apparition demandée eut tout le succès possible. Battus sur ce point, le plus argumentateur désira lier rapport avec Adèle pour lui adresser des questions psychologiques et métaphysiques. Adèle acccepta, et une des plus belles discussions que j'aie entendues de ma vie eut lieu. L'antagoniste d'Adèle se dit satisfait et put juger à son aise si j'avais amplifié les *Arcanes* de quelques révélations ou solutions de mon cru sous la rubrique de l'extatique. Mais je fus bien plus étonné quand, après avoir parlé métaphysique, ce monsieur désira parler physique avec la lucide , pour juger jusqu'où peut s'étendre cette puissance inconcevable de l'esprit dégagé des étreintes matérielles. Je croyais Adèle trop fatiguée pour aborder cette autre étude ; mais elle se dit toute disposée quoique, fit-elle observer, elle n'eût jamais traité ces matières. Voici en résumé ce que j'ai pu retenir de cette curieuse séance :

Croyez-vous aux effets sympathiques à distance ? Cela existe. — Il est question du moment de communiquer entre hommes au moyen d'escargots, dit-on ; croyez-vous cela possible ? Oui, mais c'est selon les conditions et les limites ; je crois cette communication d'autant plus possible , que je m'en suis servie dans mon jeune âge. — Comment cela ? Je me rappelle qu'é-

tant enfant, je m'amusais souvent avec mes camarades à prendre des escargots, et à leur faire montrer leurs cornes en leur chantant une petite chanson qui commençait ainsi : « Limaçon, montre-moi tes cornes, pour voir comme elles sont bonnes, etc., etc. » Les limaçons s'allongeaient hors de leur coquille, et nous montraient une grande paire de cornes, ce qui nous amusait beaucoup. Je me souviens qu'un jour, remarquant lorsque je disais à mon limaçon de montrer ses cornes que celui d'une petite camarade montrait également les siennes, nous eûmes l'idée de nous éloigner pour essayer si le même effet aurait lieu; la réussite fut complète. Assurées que nous étions que les limaçons pouvaient entendre à de grandes distances notre chanson, nous nous donnâmes, avec leur secours, de petits rendez vous. Ma camarade demeurait à dix minutes au moins de marche de notre maison ; ce jour même nous devions jouer à plusieurs, mais il fallait que cette enfant retournât chez elle ; nous convînmes que je chanterais ma chanson au limaçon à l'heure que nous serions toutes assemblées, et qu'elle viendrait lorsque le sien sortirait ses cornes, ce qui eut lieu exactement, et nous servit plusieurs fois à nous entr'appeler. Mais nous ne pensions pas que c'était de la sympathie, nous croyions, au contraire, que le limaçon éloigné entendait notre chanson au limaçon présent, aussi criions-nous à tue-tête. J'ai la conviction maintenant que le limaçon ne pouvait pas matériellement entendre notre voix à une aussi grande distance, et que ce n'était qu'un effet sympathique entre les deux limaçons. Je vois que de grandes personnes pourraient faire ce que nous faisions, et se communiquer une pensée arrêtée d'avance ou une réponse quelconque par le mouvement de l'animal.—Quels limaçons preniez-vous ?— Les premiers venus, du jardin ou des vignes. — Les mêliez-vous ensemble; aviez-vous un choix, une préférence ?— Mon Dieu, non! nous en avions quelquefois plusieurs ensemble, ce qui

pouvait avoir quelque résultat auquel nous ne faisions aucune attention ; nous n'en choisissions ni n'en préférions aucun. — Pensez-vous qu'on pourrait ainsi garder un limaçon longtemps dans une chambre ? — Oui, en les nourrissant avec de belle herbe.—Les limaçons peuvent être un an sans manger, dit-on? —Oui ; mais alors ils se font une porte avec laquelle ils s'enferment dans leurs coquilles et restent dans une espèce de mort apparente. Ce n'est pas, je pense, dans cet état où ils montreraient leurs cornes ; je crois que ce serait vers la belle saison, lorsqu'ils se recherchent entre eux. — Ainsi vous êtes assurée qu'on peut, avec le secours de ces animaux, se transmettre des pensées sympathique ?—Je ne peux en douter ; mais je ne pourrais être très-précise sur les moyens à employer, ce serait une étude à faire.

Je vais vous adresser une question d'un autre ordre : Pensez-vous que le fluide galvanique puisse être séparé, c'est-à-dire obtenir deux fluides à la fois et à volonté ?.....

Après un bon moment de réflexion, Adèle répond : Oui, cela se peut.—Comment voyez-vous cela ?—Parce que l'un est froid et l'autre est chaud. — Quel moyen emploieriez-vous pour séparer ces deux fluides?—Cela n'est pas facile ; je ne sais. — Cherchez bien, car si l'on parvenait à séparer ces fluides, comme on dit qu'un savant russe y est parvenu, il en résulterait pour les arts une grande révolution et pour l'espèce humaine un grand profit. — Je ne vois pas quel profit le fluide froid du galvanisme produirait ; on aurait beaucoup de peine à le fixer ; au contraire, le chaud serait plus facile et d'un plus grand secours. — Pourquoi cela ? — Parce que le fluide froid est un fluide négatif sans existence, sans vie ; au contraire, le fluide chaud est la vie, *est tout*, et l'emploi de ce dernier, selon moi, offrirait de bien plus grands avantages. — Eh bien ! cherchez un moyen.

Je dis aux consultants : Vous en parlez à votre aise, mes-

sieurs ; je pourrais lui en dire autant, et j'en aurais tout le profit ; mais je tiens peu à ces recherches qui peuvent fatiguer beaucoup un lucide et le désorienter. Adèle reprit : C'est drôle, on me montre un beau bâton de souffre, bien jaune, et on me dit qu'appliqué à une extrémité de pile on obtiendrait le fluide chaud... Qu'on en essaye, on me dit qu'on réussira..... Ces messieurs se regardèrent et se parlèrent dans leur langue, paraissant absorbés par ce qu'ils venaient d'entendre. Je réveillai Adèle, et cette fois ils ne riaient plus sur le carré; au contraire, ils discutaient sérieusement en descendant l'escalier.

Quelques jours après, ces mêmes messieurs prirent heure avec moi pour une deuxième séance d'apparition ; car en toute chose la répétition n'est pas nuisible à l'étude. Le jour convenu j'endormis Adèle devant l'épouse d'un de ces messieurs, aussi peu bien disposée qu'eux sans doute, et désirant juger de cette faculté des lucides par elle-même. Cette dame demanda une amie ; cette personne apparut, et ne souleva dans son esprit sur l'identité du signalement qu'on lui donna aucun doute, encore moins sur sa maladie, sa mort, ses habitudes, etc. Une conversation entre la décédée et cette dame s'engagea par le secours d'Adèle. Ce fut là le triomphe de notre lucide. Cette dame, se promenant d'un pas assuré et jetant çà et là un regard aussi fier que sa position semblait lui permettre, s'écria à plusieurs reprises : C'EST ÉTONNANT D'EXACTITUDE, *c'est à n'en pouvoir douter*. Le mari regardait sa femme comme content de ne pas être seul convaincu, et prit alors la main d'Adèle, pour donner à la première une preuve de plus sans doute de la supériorité de la lumière que possède la femme dans cet état sur celle dans l'état de veille. Une nouvelle discussion théosophique, psychologique et métaphysique s'éleva entre eux, qui se termina par des questions de patrie et de patriotisme. Oh ! alors, ce monsieur fut on ne peut plus

content des réponses et des arguments de son adversaire, et nous remercia généreusement de lui avoir donné la preuve que nos *Arcanes de la vie future dévoilés* n'étaient pas un roman. Quand ils partirent, je priai Adèle d'écouter s'ils riaient encore; un silence froid régnait dans le maintien de chacun, et l'écho de l'escalier ne nous apporta pas autre chose. *Je pouvais rire le dernier*.

Mais il me restait deux révélations à étudier :

1° Constater l'assertion d'Adèle sur les limaçons ; 2° essayer ou faire essayer son conseil sur les fluides galvaniques.

Je me mis donc en recherche d'escargots, et j'en obtenais une assez belle provision quelques jours après que la *Presse* eut publié sur ce sujet le mémoire sur la découverte de MM. Biat et Benoît, où ma curiosité fut donc doublement stimulée, et je portai mon regard avec amour sur cette petite armée de limaçons qui me paraissait très-disposés à satisfaire à mon expérience, car ils allongeaient chacun une paire de cornes à rendre honteux un cerf. La chaleur de l'appartement les invitait sans doute à cet étalage de coquetterie ; sur ce, à moi de prendre le premier qui se présente, Adèle un autre, et de nous éloigner dans deux pièces distancées l'une de l'autre par une troisième, et de chanter de notre voix la plus douce cette célèbre chanson plutôt capable d'endormir tous les marmots du quartier que de les réveiller. C'est ce qui eut lieu, je pense, sur ces pauvres bêtes, car aussitôt elles rentrèrent au fond de leur coquille, et avec une espèce de limon se barricadèrent plus vite que le peuple aux journées de février. Une fois ainsi murés, ils n'auraient pas mis le nez à la fenêtre pour la présidence de France, même pour la plus belle herbe du mois de mai. Tous les moyens que je crus les plus puissants sur leur faible organisation furent employés, jusqu'à l'influence du foyer ; ils se seraient plutôt fait tous rôtir que de repa-

raître à nos yeux. Je n'eus garde d'être inhumain à ce point, et je remis mon expérience au printemps prochain.

Quelques jours après, j'eus la visite de M. Benoît et je lui contai ma mésaventure ; il me dit : Si vous les aviez mouillés ils auraient été plus complaisants ; mais je ne pus suivre ce conseil, vu qu'ils étaient allés faire un tour..... où vont les escargots après leur mort !!!

J'eus donc occasion de conférer avec M. Benoît sur sa précieuse découverte, désolé que j'étais que ses expériences en étaient restées là. Ce Monsieur me dit toutes les tribulations qu'il avait éprouvées à cet égard. Des hommes assez misérables pour avoir honte sans doute qu'un escargot fasse ce qu'ils ne font et ne comprennent pas, avaient été jusqu'à les piquer mortellement pour faire manquer ses expériences. Je reconnus là ma chère espèce, le chef-d'œuvre de Dieu ou de l'orgueil. Fort heureusement que M. Benoît est un homme à ne pas se décourager pour si peu, et qu'il se propose de faire des expériences nouvelles qui prouveront la bonté de son moyen et la délicatesse de sa probité.

Cette promesse de sa part me consola et m'engagea à attendre plus patiemment le printemps, époque à laquelle il est bon, je le crois, de prendre ces animaux dans un vrai état sympathique, comme l'a dit Adèle.

Pour ce qui concerne la séparation des fluides galvaniques, je me propose de soumettre cette expérience à un homme compétent en cette matière, le docteur Andraud, 10, rue du Faubourg-Montmartre, qui ne traite ses malades que par le galvanisme et l'électricité, et fait des cures merveilleuses, dans ce vaste et somptueux hospice de douleurs, où nous avons vu une machine électrique de premier ordre, qui, un jour, nous tint dix minutes enveloppé d'un feu céleste d'une épaisseur de quelques pouces, où nous avons vu des aimants attachés à terre par une légère attraction d'un millier de

livres; nous devons y trouver une solution dont nous communiquerons le résultat à nos lecteurs dans un de nos prochains numéros.

Alp. CAHAGNET.

BIBLIOGRAPHIE.

—

MIROIRS MAGIQUES. — TALISMANS. — FÉES. — VIE FUTURE.

Nous avons déjà dit qu'en fait de miroirs magiques le meilleur était celui dans lequel on voit ; nous croyons trouver une preuve de notre opinion dans la *Revue d'Orient*, t. V, p. 21, histoire d'Abd-el-Gelil, rapportée par M. Fortia d'Ivry; l'auteur dit : « Seif-el-Nasser... après Abd-el-Gelil, était l'homme le plus avancé et le plus instruit du camp.

» Cependant il était encore crédule et superstitieux, il accordait aux musulmans le pouvoir surnaturel de pouvoir lire l'avenir dans certains signes grossiers, comme l'arrangement de quelques cailloux, la transparence plus ou moins marquée d'une omoplate de mouton, etc.

» Un jour j'étais chez lui, lorsque survint un marabout à qui il présenta une omoplate dont il avait mangé la chair ; celui-ci l'examina avec attention, et dit qu'il y voyait l'accouchement d'une femme, l'attaque du camp par les cavaliers ennemis et le retour d'Abd-el-Gelil; cette prédiction s'accomplit de point en point. »

L'historien fait observer que cela n'avait rien d'étonnant, vu qu'on savait qu'il y avait une négresse enceinte; que deux fois par semaine les ennemis attaquaient le camp, et que Abd-el-Gelil était attendu. Les savants ne trouvent rien d'éton-

nant dans ce qui étonne les autres; en quoi leur seraient-ils supérieurs? Mais ce qu'il est bon d'observer, parmi les probabilités que présente cet auteur, c'est qu'il est difficile que ces trois prédictions s'accomplissent dans les vingt-quatre heures comme cela eut lieu. Une femme enceinte accoucher, un prince, absent depuis plusieurs jours, arriver, et une attaque de cavaliers, tout cela peut arriver à heure fixe, mais il est curieux de la connaître. Si nous suivons l'auteur de cette histoire jusqu'à la page 28 du même volume, il nous raconte la mort d'Abd-el-Gelil ainsi : « Abd-el-Gelil tomba vivant entre les mains de ses ennemis... Le sultan, ainsi vaincu, désarmé, garrotté, inspirait encore tant de terreur et de respect aux Arabes et même aux traîtres qui l'avaient vendu, que pas un d'eux n'osa lui donner la mort. On lui accorda au contraire la permission d'envoyer à Belasi un courrier par lequel il demandait qu'on le conduisît prisonnier à Tripoli, où il espérait trouver une puissante intervention en sa faveur.

» Belasi ne répondit à ce message que par l'envoi d'assassins turcs.

» La mort de cet infortuné présenta une particularité remarquable qui fit une profonde impression sur l'esprit des Arabes, et augmenta en quelque sorte le respect superstitieux qu'ils avaient pour lui. Le soldat turc désigné pour être son bourreau, lui déchargea *à bout portant* un coup de *tromblon* dont il ne fut, par un *hasard inexplicable*, que légèrement blessé.

» Alors les marabouts, *ces imposteurs* musulmans, qui ont tant d'influence sur le peuple crédule et ignorant, déclarèrent qu'il devait avoir sur lui un talisman pour détourner les balles. On le fouilla, et l'on trouva sur lui un petit Coran qu'il portait toujours.

» Le malheureux fut ensuite achevé à coups de pistolet et de yataghan, etc. »

L'auteur avait trouvé une explication, selon lui admissible, à la première partie de son récit ; n'en trouvant pas à celle-ci, il s'écrie : *Ces imposteurs* de marabouts dirent qu'il avait sur lui un talisman. Pourquoi le Coran qui fut trouvé sur lui ne lui en aurait-il pas tenu lieu? L'auteur a peut-être raison ; mais, certes, nous n'avons pas tort de demander sur ce sujet l'avis de nos lecteurs.

Même ouvrage, tome VII, page 227, nous trouvons le passage suivant, appartenant à l'article : *Coutumes des Falacha, juifs d'Abyssinie :*

« Les Falacha croient aux *zar* (fées). Les bonnes fées se contentent d'un petit cadeau, d'une petite bague d'argent par exemple, et font ensuite du bien au donateur. Les mauvais *zar* persécutent leurs victimes jusqu'à ce qu'elles aient perdu tous leurs biens. On évoque ces fées par des procédés analogues à ceux du *magnétisme de Mesmer*, et l'on dit que la fée est venue dès que les convulsions se sont manifestées. Il est difficile de ne pas songer aux sybilles et aux pythonisses de l'antiquité ; il faut cependant dire à la louange des prêtres des Falacha qu'ils s'opposent vivement à ces réunions de convulsionnaires. Les prêtres chrétiens les condamnent également ; mais l'évocation des fées n'en est pas moins très-fréquente dans toute l'Éthiopie, y compris même la ville musulmane de Massowah. Les Galla comme les Falacha aiment à consacrer des bagues aux fées. »

Ces évocations de fées par le secours de convulsionnaires mis en cet état par l'action magnétique, ne sont pas autre chose que nos évocations; au lieu de fées, esprits bienfaisants ou malfaisants, nous évoquons nos parents, nos amis et connaissances; nous étions loin de penser que des peuples presque ignorés de nous suivaient les mêmes études, et de plus savaient ce que nos savants ignorent : que le magnétisme humain existe comme le magnétisme astral.

Ce qui ne nous surprend pas moins, c'est de trouver, même ouvrage, tome V, page 242, que les Néo-Zélandais partagent nos croyances sur la vie future. Voilà ce que l'auteur de cet article dit à ce sujet :

« La vie dans le *reinga* (lieux célestes), selon eux, est tout à fait semblable à la vie présente; on y éprouve les mêmes besoins, ce sont les mêmes habitudes et les mêmes rapports. Cette croyance explique pourquoi les esclaves sont immolés aux funérailles de leur maître, et pourquoi les femmes se suicident auprès du cercueil de leurs maris, à moins qu'elles n'aient des enfants qui réclament tous leurs soins et leur tendresse. »

Allons donc, nous disent en ricannant nos antagonistes, des usages, nous n'en voulons pas; assez d'usages comme cela sur terre! Me voyez-vous encore épicier, dira celui-ci? Me voyez-vous piou-piou, dira celui-là? Me voyez-vous domestique, dira un troisième? Et moi, s'écriera un quatrième, me voyez-vous marchand d'allumettes chimiques, etc.? Nous demandons à ces facétieux argumentateurs : Que désirez-vous être dans le monde d'outre-tombe?—Je ne sais, mais je ne veux plus d'usages. — Eh bien? répondrons-nous, vous les regarderez faire en attendant que vous sachiez qu'ils sont le complément de toute existence possible. Si vous ne voulez pas admettre ce que nous disons à cet égard, au moins ne combattez pas ce que vous ne connaissez pas, ce que vous ne voulez pas connaître, ce qui prouve votre manque d'*usage* dès ici-bas, et fait présager que vous ne serez pas même des marchands d'allumettes chimiques là-haut; car la lumière n'est pas votre domaine : si vous avez honte des usages que vous citez, vous n'êtes que plus coupables de les faire ou les imposer ici-bas. Tout ce qui révolte votre justice vous commande d'être juste; tout ce qui blesse votre dignité vous impose d'être libre; si vous n'êtes des agents, vous êtes des patients. Agents, prou-

vez-le en devenant hommes; patients, continuez l'*usage* de votre ignorance : c'est le seul digne de vous!

Alp. CAHAGNET.

PHILOSOPHIE DU MOT *CIEL*.

Le mot *ciel* est synonyme dans toutes les religions et définitions scientifiques aux mots lieu, espace, immensité. Ce mot est même inséparable de son pluriel, car on dit le ciel, les cieux; pour nous le pluriel serait plus vrai que le substantif seul, et nous partageons le jugement de Swedenborg sur ce sujet, qui est encore le premier spiritualiste, nous le croyons, qui ait dit que le ciel n'était pas un espace, un lieu ni une immensité, mais un état de l'âme produit par une pensée quelconque, devant laquelle elle s'extasie, qu'elle aime, qu'elle recherche, de laquelle et par laquelle elle vit. Comme toutes les pensées, celle du ciel doit avoir une forme qui représente quelque chose; aussi, après le mot Dieu, celui de ciel nous paraît-il le plus grand, la source de tout bonheur et de toute joie, l'accomplissement de tous les désirs imaginables; ce n'est plus une pensée individualisée correctement et universellement, ce sont des pensées individualisées pour chaque être, et muables selon ses désirs; ce n'est plus un ciel, ce sont autant de cieux. Tel être serait très-malheureux s'il rencontrait telle chose ou telle créature dans le ciel qu'il rêve; tel autre, au contraire, voudrait ne pas en être séparé. Jusqu'à ce jour, le mot ciel ne nous représente qu'un lieu où sont agglomérées les richesses immenses des désirs insatiables formés et non satisfaits. A parler suivant les exigences de notre raison, le ciel n'est qu'une continuelle création de notre ima-

gination, riche de tout ce que nous désirons sur terre sans pouvoir en jouir, et, à parler selon les religions, c'est un lieu immense où la seule présence de Dieu satisfait à notre manière d'exister future, qui se résume dans la vue de notre Créateur. Lorsque nous avons cherché, dans les *Arcanes de la vie future dévoilés*, à faire entrer nos lucides dans ces lieux ou états célestes, nous avons soulevé contre nous les satires les plus désobligeantes, malveillantes et souverainement illogiques; car de deux choses l'une : il y a une existence ultérieure à la nôtre ou il n'y en a pas; s'il n'y en a pas, nous avons mérité jusqu'à un certain point les ridicules dont on a cherché à nous couvrir, en cherchant ce qui n'existe pas; si, au contraire, cette seconde vie est vraie, nous étions dans notre droit en cherchant à en connaître les usages; nous avons dit ce que nous en savions, reste à un chacun à le contrôler par l'expérience. Nous ne tenons pas à prouver que nous avons dit vrai, mais à prouver qu'on nous a dit des choses qui paraissent vraisemblables; les mille et une expériences que les magnétiseurs en général font tous les jours, leur prouvent que la pensée n'est pas une chose morte pour l'âme, qu'elle est au contraire une espèce de création inexplicable par nos lois matérielles, qu'elle ne tient pas de place, et est toujours présente quand on l'appelle; l'âme se complaît dans cette apparence de création impondérable de pensées qu'on nomme imagination; elle y vit, sent, jouit, observe, apprécie, combine et juge avec autant de logique qu'elle le fait dans l'état matériel. Si nous demandons aux savants où sont les lieux dans lesquels l'âme se trouve quand elle pense, ils nous répondent avec assurance : Elle est *dans son imagination*. Alors nous demandons où est l'imagination? On nous répond : C'est une *organisation abstraite qui nous échappe; c'est une agglomération de pensées qui ne se mesurent pas et ne se pèsent pas à nos poids et mesures; cela est, mais cela est inexplicable*. Eh quoi! répondrons-

nous, inexplicable! puisque vous l'expliquez en disant que l'âme a en elle son imagination, et que cette imagination est la création de cette âme; alors cette âme, cette vie future, cette création céleste, ce ciel enfin, peuvent bien n'être autre chose, selon vous-mêmes, qu'un des états produits par son imagination, qui est où elle se trouve, qui n'a besoin d'aucun lieu matériel pour exister. Selon ce qu'elle éprouve en imaginant telle chose, elle est dans la jouissance ou la peine, le ciel ou l'enfer; elle est dans une pensée qui est de son imagination, comme vous l'avez dit. Eh bien! cette imagination est où est l'âme, et lui offre toujours les mêmes résultats; donc, selon le plaisir qu'elle trouve à imaginer (selon vous) et à observer (selon moi), elle est heureuse ou malheureuse, et se dit : Ceci est céleste, cela est infernal; ceci est bon, cela est mauvais. Elle serait plus dans le vrai en disant : Ceci m'est bon, ceci m'est mauvais. A mes yeux, le ciel n'est pour elle que ce qui lui plaît; il est où elle est heureuse dans le temps que Dieu lui assigne de l'être. Le ciel n'est pas un lieu matériel ni immatériel, il est un état dans lequel se trouve l'âme en observant une manifestation qui lui plaît, qu'elle crée ou trouve toute créée, et le ciel est là où est l'âme; l'âme elle-même est dans le sein de Dieu, qui est en tous lieux.

Alp. CAHAGNET.

DIEU.

—

Que j'aime prononcer le nom sacré de Dieu!
Nom qui remplit l'espace et qu'on sait en tout lieu;
Nom descendu des cieux, cet immense cratère,
Pour réchauffer les flancs de notre pauvre terre;

Nom existant hier pour exister demain ,
Qui domine et confond l'orgueil du genre humain !
Nom béni , vénéré de toute la nature ,
Que gazouille l'oiseau de sa voix la plus pure ;
Que prononce, confus , l'assassin repentant ;
Qu'implore en sa douleur l'incrédule souffrant ;
Que chante le pasteur sous les voûtes du temple ;
Que soupire la vierge..... et qu'un *voyant* contemple !
Nom plus pur que le lys et plus doux que le miel ,
Ayant pour trône une âme..... Et plus grand que le ciel,
Nom remplissant le cœur d'une douce harmonie ,
Plus cher à notre amour que celui d'une amie !
Nom qu'on ne peut dépeindre en de si faibles vers ,
Formé de quatre lettres , et tout un univers !
Nom qui , toujours créant , est créé de délice ,
Enivre de bonheur qui boit à son calice ;
Cent fois plus grand qu'un trône et plus haut qu'un autel ;
Salut , beau nom de Dieu , toi seul es immortel !

Alp. CAHAGNET.

25 octobre 1850.

CORRESPONDANCE.

SIXIÈME LETTRE DE M. COLLOBEL.

Nantes, 12 août 1849.

Cher Monsieur,

Le P. Mourgues (Plan du Pythag., 1712) dit : Iamblique (quatrième siècle) semble avoir vu les différentes sortes d'esprit de tout genre , tant il en marque toutes les nuances et

tout ce qui les caractérise. En parlant des personnes inspirées, Iamblique ajoute que ce sont les personnes les plus simples qui sont constamment les plus propres à être inspirées, par la raison qu'elles ont plus de dispositions que les autres à se laisser mener par des impressions étrangères ; c'est pourquoi, comme l'affirment Plutarque et Varron, la pythie était toujours choisie dans un rang obscur, et pure de tout ce qui aurait pu nuire à sa lucidité.

Dans l'*Amberkend* (V. d'Herbelot, Dict. oriental), dont Deguignes nous a donné des fragments, on trouve de grands détails sur les génies de toute espèce et de tout rang ; les formules d'évocation, les moyens de les soumettre, etc., etc.

On trouve à la bibliothèque royale (vieux style), salle des manuscrits, des traductions arabe et persane de l'Amberkend. On trouve aussi l'édition des Œuvres de Dée, donnée par Casaubon ; le même sujet y est traité avec assez de développement. J'ai eu plusieurs fois cet in-4° entre les mains ; il est aujourd'hui très-rare, même en Angleterre.

Nous trouvons dans les Antiquités du Nord, de Mallet, que ces anciens peuples connaissaient les formules à l'aide desquelles ils opéraient des prodiges. Provoquer des maladies, rendre la santé, devenir habile dans les arts, enchanter les armes de ses ennemis, au point de les rendre de nul effet, séduire les femmes, exciter ou apaiser les tempêtes, unir ou désunir les hommes, etc., tout s'opérait à l'aide de leurs vers enchantés. Vous voyez que ces croyances, fausses ou vraies, ont toujours existé et chez tous les peuples ; car nul doute que, notamment chez les peuples du Nord, elles ne se perdent dans la nuit des temps. Les magiciens du Pérou, dit Salverte, prenaient toutes sortes de formes monstrueuses, et luttaient même avec avantage contre ceux qui avaient l'ordre formel de les arrêter et de les mettre à mort. Ce terrible secret était connu en Italie au quinzième siècle. On en trouve des traces dans les

historiens de ce temps-là ; mais l'inquisition veillait à ce qu'on n'en fît pas usage. Faire brûler les gens qui s'en servaient était un de ses principaux devoirs ; c'était sa spécialité.

Swedenborg et Mesmer n'étaient nullement de la même catégorie ; aussi n'a-t-on pu que les décrier et les forcer d'abandonner la partie. Cagliostro, moins heureux, est mort dans les prisons du saint-office. C'est encore aux successeurs de ces hommes aussi rares que précieux que nos inquisiteurs au petit pied ont déclaré une guerre sans pitié et sans trêve. Les encyclopédistes cependant ne sont pas à compter parmi eux. Ils connaissaient bien la force et l'empire de la magie ; mais ils n'avaient en vue, dans leurs dénégations apparentes, que de mettre à l'abri des inquisiteurs qui les poursuivaient ceux qui, dans l'avenir, chercheraient à la retrouver et à la faire revivre. Le passage de Diderot, cité dans ma dernière lettre, est une preuve sans réplique de mon assertion. Quant à Swedenborg, le sixième livre de l'Énéide, comme le fait observer le traducteur de l'abrégé de ses Œuvres, n'est autre chose que l'exposé des doctrines de Swedenborg : c'étaient absolument celles qu'on enseignait dans les anciens mystères de l'Égypte, de la Grèce et de Rome.

La seule des brochures sur la lune que je crois authentique, est celle venue de Londres et publiée chez Masson et Duprey, rue Hautefeuille, 14.

Sol tabernaculum Dei, dit le prophète..... Aujourd'hui la grande école astronomique de Berlin, bien autrement avancée que celle de Paris, parle des astres comme le faisaient autrefois Aristote, Macrobe, l'empereur Julien (V. Beausobre et Spanheim) et le *grand Plotin*. Tous mettaient le soleil et les autres astres au rang des divinités : Et *Pourquoi ne seraient-ils pas des dieux*, s'écrie *Plotin* (Ennéade, etc., liv. 9, ch. 8), *nous n'en voyons pas la raison*..... Ces grands êtres pleins de vie et d'intelligence, disent aujourd'hui les astronomes alle-

mands... car ils sont de l'avis de Bacon (*De dignit. scientiarum*) que c'est déroger à la dignité de l'astronomie, que de ne la considérer que sous des rapports physiques et matériels. C'est aussi ce que dit Platon, dans son *Épinomie* (V. le treizième volume de Platon, trad. de Cousin). Laplace a démontré que l'attraction se communiquait au moins 50 millions de fois plus rapidement que la lumière (Précis, page 139). S'il en est ainsi, elle ne peut, comme instantanée, être assimilée qu'à la pensée et à la volonté. C'était aussi l'opinion bien arrêtée de Newton (V. ses Lettres, 1713). M. de Montlosier, dans ses Mystères de la vie humaine, n'hésite pas à donner au soleil le titre de divinité subalterne. La terre elle-même est un astre, comme le dit Herschell, de même que toutes les autres planètes, sa marche est réglée sur ses besoins et ceux de ses habitants. Parfois, dit Herschell (Traité, parag. 390), elle avance rapidement, perd ensuite sa vitesse apparente, semble s'arrêter devant un obstacle, revient en arrière, etc... Dans le grand ouvrage d'Herschell (1847), pour peu qu'on l'étudie, on trouve à tout moment la preuve de cette grande vérité annoncée par Swedenborg dans ses Merveilles du ciel (1er vol., n° 41) : que les cieux sont composés d'une quantité innombrable de sociétés, vérité bien connue aussi de M. de Maistre (V. Soirées).

Si l'on demande comment, dans ces régions brûlantes, la vie peut se maintenir et se propager, on y répond par les minutieuses découvertes de Sir John Herschell, de cet homme prodigieux qui étant, par des faits, parvenu à le démontrer, a mis toutes les objections au néant. Eh bien ! monsieur, conçoit-on que depuis deux ans que messieurs les savants ont l'ouvrage entre les mains, ils aient eu l'insigne lâcheté de ne pas même prononcer le nom ni de l'auteur ni de son œuvre ? M. Arago demanda il y a plus de cinq ans, à cor et à cris, une somme de 94,000 fr. aux chambre de ce temps-là, pour la

construction d'une grande lunette sur le plan de celle d'Herschell ; la somme fut allouée : depuis cette époque, on n'a plus parlé ni du télescope, ni même de l'argent. Je sais bien qu'on n'improvise pas une lunette pareille comme une lorgnette d'opéra ; mais le grand télescope de lord Ross, qui a cinquante-quatre pieds de foyer, a certainement été construit en moins de quatre années.

Il y a quelques mois que j'écrivis aux rédacteurs du journal l'*Illustration* pour les engager à s'occuper de l'ouvrage d'Herschell ; mais dévoués, comme je les crois être, corps et âme aux sociétés savantes, ils ne me répondirent que par des faux-fuyants et des quolibets.

Ce que nous venons d'établir, d'après les plus fortes et les plus célèbres autorités, trouve dans les corps savants de redoutables et acharnés adversaires. Aussi ai-je dit souvent, et je persiste plus que jamais à croire, que le jour où la première assemblée constituante, sur le rapport de Chamfort, supprima les académies, elle rendit un grand service à la nation. C'est en se faisant craindre qu'elles parvinrent à regagner leurs fauteuils. Les idées monarchiques ayant le dessus, il ne pouvait en être autrement. Que reste-t-il donc à faire au philosophe qui recherche la vérité et qui combat pour elle? C'est de n'avoir pas plus de souci des académies que si elles n'existaient pas.

Il y a douze à quinze ans qu'il paraissait à Berlin un journal écrit en latin, consacré à des controverses magiques. Quelques numéros pénétrèrent en France ; ce fut un terrible scandale parmi la gent savante : mysticisme, superstition, barbarie, moyen âge, etc., etc., c'était à ne pas s'entendre ; car vous savez que c'est l'éternel *point d'orgue* de ces messieurs. Quant au fond de la question, ne craignez pas qu'ils y touchent.

Mes lettres n'ont été écrites qu'à titre de rensenseignements.

Faites-en tout ce que vous voudrez, je vous y autorise complétement.

Agréez, cher frère en Dieu, mes très-affectueuses salutations.

H. COLLOBEL.

—

Nous nous proposions de répondre à notre bon ami M. Collobel sur les principales questions que traite sa curieuse correspondance (l'astronomie et la magie). Sur la première, nous avons dit tout ce que nous savions, premier volume des *Arcanes*. Pour nous, le soleil qui nous éclaire n'est pas un corps opaque, d'après ce que nous a révélé Swedenborg. Nous attendons sur ce point un démenti de M. Arago, lorsqu'il aura fait la précieuse lunette qui doit étonner le monde savant, si jamais elle est fondue. Peut-être serons-nous plus heureux à la prochaine ascension aérostatique de M. Bixio, qui, après avoir passé plusieurs minutes à admirer les formes gracieuses de Vénus, ou à connaître la dimension du fameux anneau de Saturne, nous dira : Non, le soleil n'est point un corps impondérable, puisqu'il possède des taches que la saponnaire la plus savonneuse ne peut enlever ; d'ailleurs, s'il était un corps impondérable, il ne serait pas visible à l'œil de l'homme. Donc, étant visible, il est un corps, mais sa sphère seule réfléchit la lumière qu'elle nous projette. Nous demanderons à notre tour de qui cette sphère reflète-t-elle cette lumière ?

Pour éviter de nous répondre, on détournera la question par cette autre proposition : Cette sphère est une agglomération d'éther lumineux émané de l'espace.

Nous argumenterons alors : Cette sphère ne reflète donc rien, mais elle est un foyer d'éther lumineux ; maintenant cela prouve-t-il que cette sphère soit sphère ou foyer principal? Et là de crier aussitôt : Si elle n'était pas sphère et n'entourait

pas un corps pondérable, il n'y aurait pas de taches réfléchies sur nos télescopes. Nous ajouterons : Si ces taches sont inhérentes au globe qu'elles *prouvent*, *selon vous*, pourquoi sont-elles mobiles, en dépit de la fixité de ce soi-disant globe? On nous répondra, comme conclusion : Vous n'entendez rien aux questions que vous prétendez traiter; nous ne pouvons nous tromper. — Que chaque fois que vous rectifiez vos erreurs, répondrons-nous humblement.

Il ne nous sera pas plus facile de traiter la question de magie posée par notre ami, par la raison toute simple que c'est une question compliquée, qui demande plus d'étude et de développement que n'en peut contenir un simple article d'un aussi petit journal que le nôtre; depuis quelque années, nous l'étudions avec amour, patience et espoir; nous enrichissons le domaine de nos connaissances à cet égard de tout ce que l'antiquité nous a légué d'arcanes; nous osons espérer que, lorsque nos recherches seront terminées, nous pourrons entreprendre de traiter cette grande question au point de vue des sciences actuelles, c'est-à-dire dans le genre des *Arcanes de la Vie future dévoilés* et du *Sanctuaire du Spiritualisme*, nous appuyant sur l'expérience.

Dans les questions que nous traitons, nous ne visons point à être un écrivain mystique, qui vient substituer des mots incompréhensibles à des mots plus incompréhensibles encore. Non, nous voulons la vérité appuyée sur l'expérience; nous voulons la lumière pour tous, on l'a vu; nous pouvions être un nécromancien isolé de la masse, en visant à un peu de charlatanisme; nous avons voulu le contraire, par les *Arcanes* que nous avons publiés. Sera nécromancien qui voudra. Nous aurions pu également être un extatique soi-disant privilégié et tirer parti de cette découverte; nous avons fait le contraire en publiant notre *Sanctuaire*, tous nos frères pourront être extatiques comme nous.

Maintenant nous étudions la magie, et comme notre conscience nous empêche de promettre des merveilles que nous ne possédons pas, nous nous engageons seulement à rendre tous nos frères magiciens si nous le devenons nous-même. Le temps où l'on croyait que Dieu avait telle ou telle prédilection pour une de ses créatures est passé; le Dieu que nous adorons est juste, c'est-à-dire qu'il donne à tous la même somme de bonheur et de science; il ne ferme le livre sacré de ses lois à personne. Arrière la science d'un homme si elle ne devient celle de tous! Arrière le savoir s'il engendre la sottise! Arrière la possession si elle engendre la pauvreté! Nous voulons dire tout ce que nous savons, voir faire tout ce que nous faisons, voir récolter tout ce que nous récoltons. Plus il y aura de cœurs heureux et éclairés, plus nous serons heureux nous-même. Nous allons donc continuer nos études sur la magie, et nous dirons quelque jour ce que nous en saurons.

Alp. CAHAGNET.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant cet extrait de la lucide de Weilheim, traduit de l'allemand par M. C... à notre intention.

LA LUCIDE DE WEILHEIM.

Premier voyage chez les esprits malheureux.

Mon bon ange m'a conduit dans un vallon extrêmement sombre; les ténèbres sont si intenses et si épaisses qu'on eût

dit pouvoir les saisir avec la main. Arrivé ensuite dans une clarté, mon conducteur me dit : Je dois te reconduire par le même chemin ; ceci n'est qu'une préparation pour faire les trois voyages suivants.

Deuxième Voyage.

Mon conducteur m'annonce qu'après ces deux voyages, nous en ferons trois dans le royaume des morts, où il me fera connaître avant tout la situation des malheureux.

Je cherchai à décliner cette visite, mais mon conducteur me dit : Quand même ces sombres vallées te feront trembler de peur, il est de toute nécessité de te conduire dans les trois séjours des malheureux, afin de pouvoir te conduire plus loin.

Premier voyage chez les malheureux.

Mon conducteur me dit : Je vais te faire voir la première classe des malheureux qui ont quitté le monde vivant. Ceux-ci peuvent encore espérer leur délivrance.

Le temps de la délivrance est divisé en jours, mois et années. Ce lieu est un vallon extrêmement sombre où les esprits n'ont le sentiment ni du bien-être ni de la douleur ; ils ont tous l'air triste et abattu. Ceux qui sont relégués ici, le sont pour un temps proportionné à leurs méfaits, et selon la justice la plus rigoureuse.

Le plus grand ordre règne aussi bien chez les damnés que parmi les réprouvés à temps ; car telle est la volonté de Dieu, qui fait exécuter ses ordres par d'innombrables esprits.

Le lieu n'est ni chaud ni froid ; au milieu du vallon se trouve un passage d'une passable largeur, contre lequel les esprits sont comme entassés. Plus on est près de la hauteur du vallon, plus on approche de la délivrance, et *vice versâ.*

D. Les malheureux ne reçoivent donc point d'instruction de la part des anges qui pût les faire aboutir à une délivrance plus prochaine.

R. Mon conducteur me dit : Un grand nombre d'esprits bienheureux vient les visiter et les instruire. Dès que les uns ou les autres sont délivrés, ils sont conduits par un esprit bienheureux dans la lune, qui est le séjour de la félicité au moindre degré ; mais là n'est pas leur séjour fixe, car la félicité continue à progresser dans les éternités de l'éternité.

D. Avez-vous rencontré des esprits de votre connaissance dans le séjour des malheureux?

R. Oui, mais mon conducteur me défend de les nommer, parce que telle est la volonté de Dieu. Avec la permission de mon conducteur, je pourrais bien nommer les bienheureux que je rencontrerai, car l'effet en serait heureux.

Deuxieme voyage chez les malheureux.

NOTA. — Le mot *malheureux* est traduit littéralement comme le reste ; ce mot n'est pas représenté ; dans la langue française il veut dire *non heureux.*

Le séjour de la deuxième classe des malheureux est encore un vallon plus grand, plus sombre plus froid que le précédent. Les formes y sont plus hideuses.

Le nombre de ceux qui y séjournent est incalculable et hors de toute approximation. Non-seulement ils sont serrés les uns contre les autres, mais on dirait qu'ils sont enrôlés comme des bois. Elle en fut tellement touchée qu'elle répandit d'abondantes larmes.

D. Ces malheureux pourront-ils encore espérer le retour à un meilleur état?

Je ne reçois point de réponse définitive de mon conducteur. Il pourrait bien se passer des éternités avant qu'un soulagement leur advînt.

Mon conducteur me dit : Tu t'étonnes si grandement sur ceux de la première et de la deuxième classe ; mais quelle sera ta stupéfaction, quand tu seras introduite dans la troisième classe des malheureux ?

Troisième voyage chez les malheureux.

Cette fois son conducteur la guida à travers d'épaisses et longues ténèbres. Arrivée près des malheureux elle fondit en sanglots, et dit :

Je vous ai donné un triste aperçu des premier et deuxième degré des malheureux ; mais il n'y a point de comparaison à faire avec ce qui est ici. Le vallon est infiniment plus grand, et le nombre de ses habitants est innombrablement plus considérable. On n'entend ici que soupirs, murmures, plaintes, malédictions et claquements de dents ; les figures sont plus qu'horribles et hideuses. On ose à peine y jeter un regard ; ils se maudissent entre eux et tournent même leur colère contre Dieu, contre Jésus et l'esprit de Dieu.

Le lieu est plein d'épaisses ténèbres. Tantôt il y fait un froid insupportable ; tantôt la chaleur y est excessive.

Mon conducteur me dit que voilà le véritable enfer, où il n'y a aucun pardon à espérer dans les éternités de l'éternité.

Ceux-ci sont appelés les damnés !

Il m'est permis de vous annoncer ce qui suit :

Ainsi, je demandais à mon conducteur : Qui donc arrivera aux bonheur des élus parmi les masses des innombrables millions de malheureux et de damnés que j'ai rencontrés dans les trois classes, et que je n'ai pu entrevoir en totalité?

Mon conducteur répondit :

Ne te rappelles-tu pas les paroles de l'Évangile où il est dit : « La porte est étroite et le chemin qui conduit au salut difficile. Il y en a peu qui le trouvent ; beaucoup sont appelés,

» mais peu seront choisis. » Le nombre des malheureux et des damnés est sans nul doute beaucoup plus considérable que celui des bienheureux. La volonté de Dieu est que tous soient sauvés ; mais ceux qui se perdent sont perdus par leur propre faute. Dis aux habitants de la terre qu'ici on n'a point d'égard pour la qualité (le rang) des personnes ; il n'y a aucune distinction entre elles ; la justice de Dieu est immuable pour tous ; il faut arriver ici avec une vie nouvelle (renaissance) ; il faut être pur pour être admis au séjour des bienheureux.

Faites pénitence pour éviter le châtiment des réprouvés :

« Ceux qui croient en Dieu sans croire à un Sauveur, qui » est Jésus-Christ, ne seront guère mieux traités que les mal- » heureux. Il n'y a à la vérité qu'un Dieu, mais en trois per- » sonnes ; les livres divins nous l'apprennent. Les élus des » grades les plus élevés ne pénétreront point ce mystère. Pour » demander une grâce à Dieu, il ne faut pas vous adresser di- » rectement à lui, mais la demander par l'intercession de Jé- » sus-Christ, notre Sauveur. »

Nota. La lucide est de la religion protestante.

La lucide de Weilheim fait :

4 voyages dans la lune, en 4 minutes chacun.

(La lune est le lieu des heureux au moindre degré.)

4 voyages dans Mercure, en 7 minutes. (Deuxième gradation ascendante des heureux.)

7 voyages dans Vénus, en 6 minutes. (Troisième gradation ascendante.)

8 voyages dans Jupiter, en 8 minutes. (Quatrième gradation ascendante.)

12 voyages dans Cérès, en 10 minutes. (Cinquième gradation ascendante.)

22 voyages dans Uranus et Saturne. (Cinquième et sixième gradation ascendante.)

18 voyages dans le soleil, en 18 minutes. (Septième gradation ascendante.)

12 voyages dans la Nouvelle-Jérusalem, en 30 minutes.

Il y a dans chacun de ces globes gradation de beauté en tout : gradation d'instruction et de bonheur.

La lune est un lieu d'éducation, où les âmes reçoivent l'instruction nécessaire pour arriver à un degré supérieur de félicité.

J'ai entendu une musique admirable. La concorde et l'amour réciproque règnent ici. Oh! que c'est miraculeux! Lorsque je veux toucher un des esprits, c'est comme si je touchais une ombre, et cependant ils ont la faculté de chanter, de louer Dieu et de prier. Il n'est plus besoin de nourriture; on n'a plus ni faim ni soif, mais ce qu'il y a de singulier, est que les esprits se connaissent entre eux, selon qu'ils ont habité un même globe. Ils se ressouviennent de toutes les actions de leur vie passée; leurs péchés ignorés leur apparaissent ici ainsi que leurs pensées les plus secrètes. Elle a vu des villes, des montagnes, des jardins, des eaux, des salles d'études, dont elle décrit les belles formes.

Mercure est plus beau que la lune; j'y ai vu des âmes qui ont habité notre terre. Les esprits sont habillés d'une robe blanche avec une ceinture rouge. Musique plus belle que dans la lune; tout est plus beau. Il y a des instructeurs. — Villes, jardins, maisons d'études, montagnes et eaux.

Mon conducteur m'ordonne de vous parler des différents

péchés, qui font la damnation des uns et le long malheur des autres. Après la mort, ce sont les péchés sodomiques, contre nature; l'adultère, l'abstention de procréer des enfants dans les liens du mariage, péchés que je ne connais pas dans mon état de veille. Ceux qui commettent le péché sodomique et contre nature sont métamorphosés en animaux après leur mort.

Des esprits, qui ont été des savants sur la terre, reconnaissent qu'ils ont été les plus grands fous, et qu'ils avaient complétement manqué la voix de la vérité.

Qu'on prie et qu'on fasse pénitence en se repentant de ses péchés pour arriver au séjour des bienheureux.

Car on n'est pas réconcilié sitôt avec Dieu, avec le Sauveur du monde et avec l'esprit de Dieu.

D. Quel genre d'esprits demeure dans Mercure ?

R. J'en vois de ceux qui ont habité notre terre et le monde entier; j'en vois aussi de toutes les nations et de toutes les religions : Dieu a égard à tous les peuples. Celui qui le craint et a fait selon la justice lui est bienvenu.

A chacun selon son œuvre dans la plus rigoureuse acception du mot. Cependant il y a une différence pour ceux à qui le verbe de Dieu a été révélé et pour ceux qui n'ont pas joui de cette révélation.

Les derniers seront jugés d'après la loi inscrite dans leurs cœurs et d'après la manière d'agir selon leur conscience. La sagesse divine sait si bien s'y prendre, que cela mérite toute notre admiration.

Non-seulement dans la lune, mais encore ici, j'ai rencontré des juifs et des païens; des esprits de toutes nations et de toutes les religions.

Mon conducteur me charge de vous dire que le plus petit péché peut vous conduire dans une malheureuse position après la mort. Soyez purs et faites le bien non par amour-

propre, mais par le plus pur amour pour Dieu et pour Jésus-Christ. Il faut faire le bien pour le bien et éviter le mal, parce que c'est le mal ; alors nous sommes dignes du salut.

J'ai demandé à mon conducteur dans quelle position se trouvaient après leur mort deux époux dont l'un était bienheureux et l'autre damné. Il me dit : Dans les séjours de la félicité, l'amour de la famille a complétement cessé, absorbé qu'il est par l'amour de Dieu, et que chacun convaincu de la justice de Dieu n'est aucunement atteint dans son bonheur par la punition d'un époux ou de ses enfants.

L'inverse a lieu pour les réprouvés.

D. Qu'est devenu l'esprit de Gœthe? — R. Il est instructeur dans Uranus.

D. Où est Henri Jung (Stilling)?—R. Instructeur supérieur dans Jupiter.

D. Où est Socrate? — R. Il a une instruction considérable dans Vénus, mais bientôt il sera élevé plus haut.

D. Que sont devenus Luther, Mélanchton, Arndt, Bengel et Lavater? — R. Ceux-là ne sont plus instructeurs ; ils sont devenus les serviteurs de Dieu autour de son trône.

D. Toutes les étoiles sont-elles habitées?—R. Oui ; la lune, les étoiles, le soleil, la Nouvelle-Jérusalem, sont le ciel où demeurent les bienheureux.

Pas une étoile n'est inhabitée ; s'il me fallait les parcourir toutes, il me faudrait une éternité,

Elle donne un aperçu des beautés, villes, palais, salles d'études, jardins, montagnes, eaux de chaque globe qu'elle a visités. Les beautés sont ascendantes ; eût-elle cent langues, elle ne pourrait décrire les merveilles du soleil et de la Nouvelle-Jérusalem qui est aussi un soleil. Elle dit qu'Uranus et Saturne sont des mondes immenses plus parfaits que Jupiter et Vénus.

Son père, qui rend compte de ses visions, ne dit pas autre

chose sur ses voyages dans Uranus et Saturne. Elle dit que les enfants mort-nés, nouveau-nés et autres, jusqu'à l'âge de six ans, vont au soleil, où ils ont des surveillantes et des instituteurs. Ils continuent de croître et de développer leur intelligence.

Elle a vu dans une salle d'instruction comme un autel sur lequel *trônait la vierge Marie.*

Elle est élevée si haut, non parce qu'elle est la mère de Jésus-Christ, mais parce qu'elle avait pressenti si longtemps celui qu'elle devait mettre au monde. La conception de la Vierge restera éternellement un mystère pour les élus et pour les anges créés (primitifs).

NOTA. Cette lucide était extatique ; elle n'était point magnétisée. Son frère ne faisait que la réveiller d'après la manière et le nombre de passes qu'elle lui avait indiquées.

Elle avait deux conducteurs pour Vénus et Jupiter, trois pour Uranus et Saturne, et quatre pour le soleil et la Nouvelle-Jérusalem.

Demande d'un savant. — On trouve journellement des squelettes d'animaux antédiluviens, tels que mamouths, mastodontes, etc. D'où vient qu'on n'a jamais trouvé des os ou des squelettes humains?

R. Mes conducteurs me disent que ces grands animaux se sont réfugiés sur les montagnes les plus élevées pour échapper aux eaux du déluge, mais qu'atteints et noyés, leurs corps et les os trop lourds pour être entraînés sont restés là et ont été plus tard enfouis par des éboulements.

Les os des corps humains ont été trop légers pour résister au flux des eaux ; ils ont été entraînés dans la profondeur des mers.

Note de l'écrivain.

Beaucoup de savants croient que la race humaine n'a commencé qu'après le déluge, et quelques-uns qu'elle est sortie d'une variété de grands singes sortis de l'orang-outang, variété qui a été détruite.

J'ai eu en ma possession un grand tableau provenant d'une loge de rose-croix, qui représentait la genèse des être dans les quatre règnes successivement, et où le singe de la grande espèce est placé au milieu, où il figure comme transition entre les animaux et le genre humain.

Je finis par ajouter que la lucide ne pouvait décrire la beauté extraordinaire de la Nouvelle-Jérusalem, qu'elle dit être un soleil où Dieu trône et qui est à une immense distance de notre soleil.

Elle dit qu'à des millions de millions de milles, il y a un autre soleil où est la demeure de la Trinité, et qui donne sa lumière aux autres soleils et aux étoiles.

Elle a vu de près le soleil, et dans la Nouvelle-Jérusalem une immense quantité d'étoiles qu'on ne peut apercevoir de notre terre, etc., etc.

—

Nous n'ajoutons aucune réflexion à la pièce qu'on vient de lire, laissant un chacun libre de l'apprécier. Pour ce qui concerne les visions de la lucide sur l'enfer, notre article *Philosophie du mot Ciel* peut expliquer comment et pourquoi elle voit un enfer quand d'autres lucides n'en voient pas. Ceux de nos lecteurs qui sont au courant de nos croyances peuvent aisément conclure dans un sens plus consolant.

Alp. Cahagnet.

Le numéro de novembre 1850 du *Journal du Magnétisme* contient un article très-curieux, que nous recommandons à la méditation de nos lecteurs. Les faits qu'il rapporte sont du domaine du monde spirituel et ne peuvent être analysés, vu que ce n'est qu'une faible analyse d'un ouvrage qui vient de paraître en Amérique, où ces faits ont lieu depuis deux années. Cette analyse contenant vingt-six pages (quoique très-courte) ne peut être coupée, vu que la dernière ligne est aussi curieuse que la première, aussi n'en avons-nous extrait aucun passage. Nous engageons nos lecteurs à se procurer ce numéro. Les faits sont de l'ordre de ceux qui ont été observés il y a quelque temps près de Chartres, et que nous avons mentionnés dans un article qui a contribué pour sa part à faire rire les *gens d'esprit* à nos dépens. Puisse le *Journal du Magnétisme* ne pas subir le même sort, et ses rédacteurs nous faire connaître ce qu'ils pensent des faits qu'ils racontent.

—

M. Germer Baillière, libraire, 17, rue de l'École-de-Médecine, vient de faire réimprimer le premier volume des *Arcanes de la vie future dévoilés*, qui était épuisé, ce qui facilitera l'acquéreur d'avoir l'ouvrage complet à 10 francs les deux volumes.

—

L'on voit que la science magnétique progresse, car tous les almanachs pour 1851 rapportent un plus ou moins grand nombre de faits de somnambulisme, de magie, de sorcellerie, etc. Le goût du jour est au merveilleux.

—

M. Henri Delaage vient de faire paraître un nouvel ouvrage traitant du *Monde occulte*. Nous n'en avons pas encore pris connaissance; nous en rendrons compte dans notre prochain noméro.

Alp. Cahagnet.

DEMANDE.

M. Charles Renard, employé aux hypothèques de Rambouillet, et l'un de nos collaborateurs, nous prie d'adresser la demande suivante à nos lecteurs.

Depuis trente ans M. Renard est en train de composer une bibliothèque d'ouvrages traitant des sciences occultes, et principalement de ceux qui traitent de la haute et vraie magie. Ce savant ami du progrès a fait en ce genre tous les sacrifices que sa position précaire lui permettait de faire; nous seuls connaissons les privations qu'il s'est imposées, et avons vu la riche collection qu'il possède; mais dans ces ouvrages il y en a dans toutes les langues, principalement en latin, langue que M. Renard ne connaît pas assez pour en comprendre les arcanes scientifiques et mystiques en même temps, qui renferment, il le pressent, la clef de ce temple fermé à nos connaissances depuis bien des siècles; il désire donc s'associer avec un savant qui pourrait lui prêter le secours de son instruction dans cette langue et partager le peu de frais qu'il suppose qu'il lui reste à faire pour acquérir encore quelques bouquins afin d'appuyer et d'assembler plus facilement toutes les notes qu'il a prises à cet égard. Pour ressusciter, dirons-nous, cette divine science en la mettant à la portée de tous les cœurs droits et honnêtes, nous prions donc ceux de nos lecteurs qui comprendront la portée de notre demande, et qui désireraient entrer en communication avec M. Renard de lui écrire à lui-même à cette adresse :

M. Charles RENARD, employé aux hypothèques,
à Rambouillet.

Alp. CAHAGNET.

GRAND COMBAT

FLUIDICO-MAGNÉTICO-SPIRITUALISTE,

OU

TROIS NOUVEAUX ADVERSAIRES CONTRE LE SPIRITUALISME.

—

Le 125e numéro du *Journal du Magnétisme* continue son combat sur le fluide.... de.... de la *volonté*. Le vénérable baron Du Potet y prend cette fois-ci une part active. Il veut donner raison à tout le monde en ne donnant raison à personne; il envoie cela à toutes les adresses, accompagné d'étrennes d'un très-bon goût. Pour notre part, nous avons reçu un de ces maîtres coups de dent, donnés à la sourdine, qui nous fait crier ASSEZ! — Oui, BARON, vous avez raison : nous ne sommes que des imbéciles d'avoir été croire que nous avions une *âme*, Sans suivre vos *paternels* conseils, c'est-à-dire ne l'admettre « qu'après l'avoir vue *sans le secours de la matière*, vu que les arguments ne prouvent rien. » Donc, comme nous sommes matériels, la chose nous paraît impossible quoique *logique*, selon nous, nous allons enlever un jambage de l'*m* de notre *âme*, et rester ce que nous sommes : un *âne*.

Oui, Monsieur Chocarne, digne lieutenant du grand *Maître*, vous avez raison, il n'y a pas d'*Esprits*, votre article le prouve.

Oui, Monsieur Hébert de Garnay, vous avez raison au sujet des coups mystérieux d'*Amérique*. Vous devez *tout* inscrire dans votre journal sans rien admettre; c'est le seul moyen de tout connaître sans rien savoir.

M. Du Potet annonce un *ouvrage* comme Dieu même a oublié d'en faire un (si Dieu existe), qui traitera de magie sans le secours bien entendu d'âmes ni d'esprits, puisqu'on ne peut en voir, par conséquent qu'on n'y doit pas croire; mais ce sera de la MAGIE...de la MAGIE de... de... J'ENVOIE, que ce savant envoie au bout de son pied convulsionner les chiens sans que son *âme* y prenne aucune part (puisqu'il est *prouvé* qu'il n'est pas *prouvé* qu'elle existe). Voilà comme ce savant *explique* son *explication* : il dit : « *J'envoie* ma volonté au bout de mon pied, qui accumule mon fluide dans un animal que je ne touche pas, et je produis une action à laquelle l'âme ne prend aucune part. » C'est ce qui nous fait présumer que la volonté du baron qui est mue par *j'envoie* (sans que nous sachions par qui est mû *j'envoie*), que j'envoie, disons-nous, est l'âme du *baron*, que c'est lui qui dictera le livre magique sans le secours d'*esprits*, auxquels le baron se repent d'avoir cru. — Mon Dieu! protégez notre frère; ne le laissez pas sans *âme!*

LE GÉRANT, **ALP. CAHAGNET.**

PARIS.—Imprimé par E. THUNOT et Cie, rue Racine, 26.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DES SÉANCES

DE LA SOCIÉTÉ DES MAGNÉTISEURS SPIRITUALISTES

DE PARIS.

(Deuxième année. — Deuxième article. — Suite.)

Discours que prononce le frère présidant la séance, à chaque réception de récipiendaires, avant qu'ils ne signent les statuts de la Société.

Avant de signer le présent acte qui vous déclare membre de la Société des Magnétiseurs spiritualistes de Paris, placée sous le patronage d'Emmanuel Swedenborg, nous vous engageons de réfléchir à l'importance de cette action. Quoique les conditions que nous nous imposons soient aussi douces qu'on puisse les désirer, elles n'en sont pas moins un engagement d'honneur qu'on ne peut rompre impunément et sans que la conscience de celui qui commet cette action soit sans reproches; celui qui s'engage à être humain et fraternel envers ses frères et sœurs, et qui refuse l'acquit de cette dette, se rend coupable des crimes d'indélicatesse et d'inhumanité ; il rompt l'alliance qu'il avait contractée en toute liberté, et de laquelle il devait être l'esclave jusqu'à son dernier soupir; c'est une scission qu'il opère avec l'humanité, qui, à son tour, fera scission avec lui.

La route ténébreuse dans laquelle nous marchons, ne nous dit pas ce que nous deviendrons; nous avons toujours be-

soin d'une main amie pour nous aider à en franchir les accidents et d'un cœur fraternel pour nous consoler dans nos afflictions. C'est ce besoin de tous les êtres et de tous les temps qui a forcé l'homme à se grouper par sociétés pour étudier en commun, selon ses affections, les grands mystères de la nature. Oui, chaque cœur a besoin de s'épancher dans des cœurs qui le comprennent; chaque affection a besoin de s'associer pour fonder une force au profit de tous.

Malheureusement les sociétés créées dans un tel but, n'ont jusqu'à ce jour enfanté que l'esclavage, parce qu'elles ont tourné au profit de l'ambition de quelques hommes, quoique basées sur les principes de l'égalité. La nôtre n'est point appelée à subir les mêmes conséquences, parce qu'elle n'est composée que de cœurs débordant d'amour les uns pour les autres, qui ne veulent et ne peuvent commander à personne, qui, au contraire, désirent obéir à tous. Ces statuts ont fermé seul tout chemin qui conduirait à la domination; chacun de nous est chef et sujet : c'est l'égalité dans ce qu'elle a de plus pur; c'est la fraternité dans ce qu'elle a de plus vrai.

Nous voulons donc l'accomplissement de nos statuts avec force et loyauté; aussi, avant de les signer, nous vous engageons à vous demander si c'est par calcul ou par amour que vous désirez faire partie de notre Société. Dans le premier cas, abstenez-vous, ou malheur à vous; dans le second, venez avec confiance dans son sein.

Croyez-en notre parole, fruit des études psychologiques que nous avons faites : l'homme ne s'engage jamais impunément à remplir quelques devoirs, si pénibles ou si faibles qu'ils soient, sans être tenu envers Dieu et ses semblables à l'acquit de cet engagement. Il est plus facile de rompre que de racheter ce manque de loyauté. Qui abandonne les autres est abandonné à son tour; qui refuse d'être fraternel, ne sera pas membre de la grande famille céleste dont il souille les pré-

ceptes sur terre ; car là chacun y est récompensé selon ses œuvres, et ne peut demander aux autres ce qu'il a refusé de leur donner.

Si vous désirez être membre de la Société des Magnétiseurs spiritualistes de Paris, et souscrire à ses statuts dont on vous a donné connaissance,

Ladite Société vous reconnaît, à partir de ce jour, pour un de ses membres.

Séance du 19 *Août* 1850.

Adèle en sommeil prie l'esprit Swedenborg d'influencer une chaîne galvanique pour le frère Madray. Adèle fait observer que le fluide spirituel s'attache peu sur cette chaîne. Le frère Cahagnet lui en demande la cause; la lucide répond : C'est parce que cette chaîne met continuellement en mouvement un fluide qui est spirituel aussi, ce qui fait que tout fluide aurait de la peine à s'y fixer.

Le frère Rebold endort madame Tavernier, sa lucide, qui donne des renseignements au frère Blesson sur un ami qu'il n'a pas vu depuis longtemps ; la lucide le dit avoir été assassiné en Afrique par des Arabes. Le frère Blesson fait quelques expériences de communication de pensées sur un sujet non en sommeil et non soumis à l'action magnétique, au seul moyen d'un objet auquel il communique par la volonté ce qu'il désire que le sujet qui le tiendra et sur lequel il expérimente fasse. La réussite est complète.

Séance du 30 *Septembre* 1850.

Le frère Cahagnet endort sa lucide, Adèle Maginot, qui évoque l'esprit Swedenborg, auquel elle présente de l'eau à spiritualiser.

Le frère Roustan fait demander à cet esprit s'il connaît un

minéral avec lequel on pourrait trouver l'or et l'argent. Sur sa réponse affirmative que ce minéral existe, ce même frère lui demande si M. Bonnard en est réellement possesseur. L'esprit répond que ce M. Bonnard ne fait pas partie de la Société; que par conséquent il n'a pas à s'en occuper; il aurait trop à faire s'il fallait qu'il s'occupe de tout le monde.

La femme et le frère de notre frère Grosset, décédé, étant présents à la séance, demandent l'apparition de ce dernier. Adèle fait observer qu'il a dû conserver un air calme après sa mort. Sa famille répond qu'effectivement après sa mort il avait l'air calme et heureux.

Sa veuve demande s'il a quelques conseils à lui donner; il répond qu'il s'occupe de ses enfants, et conseille qu'on magnétise une de ses filles qu'il désigne, de lui donner à boire du gruau, et de magnétiser son linge. Il recommande bien cette enfant; on peut la sauver si on en a soin, ce qui est reconnu juste par sa veuve.

Le frère Cahagnet fait demander à cet esprit quelles sensation il a éprouvées en mourant. Il répond ainsi : J'étais sorti de mon corps il y avait déjà longtemps; je n'y tenais plus que par quelques fils; il se détachèrent petit à petit et me laissèrent en pleine liberté. Je goûtai alors un bonheur indicible; semblable à un oiseau depuis longtemps en cage et qui peut se servir de ses ailes à son aise, il plane au-dessus du lieu qu'il a quitté dans une espèce de ravissement, sans trop savoir où diriger son vol, puis il s'oriente et prend la route qui lui convient.

L'âme se trouve dans cet état : elle est inondée de bonheur et ne sait où elle est ni ce qu'elle est; elle voit des choses si ravissantes, elle éprouve des sensations si douces, qu'elle n'ose croire à tant de bonheur; elle finit par s'orienter et se joint peu à peu à ceux qu'elle affectionne et qui ont quitté la terre comme elle; au fur et à mesure qu'elle pense à l'un

d'eux, elle les voit, les questionne, et étudie ce qu'elle entend, voit et sent. C'est un trouble heureux, mais il faut quelque temps pour s'en rendre compte. Le premier acte de toute âme en liberté est de se prosterner à genoux pour remercier Dieu de cette délivrance.

Séance du 14 *Octobre* 1850.

Adèle en sommeil magnétique présente plusieurs objets à spiritualiser à l'esprit Swedenborg qu'elle a appelé à cet effet; elle lui adresse ensuite les questions suivantes, présentées par le frère Lecocq : Que doit-on entendre par le chaos dont parle la Bible; y a-t-il eu véritablement un temps où la terre que nous habitons n'a pas existé? — R. Oui, parce que nous n'étions pas créés pour venir sur cette terre.

Le frère Cahagnet ajoute les questions suivantes : Tu m'avais, je crois, dit dans un temps que la terre avait toujours existé? — R. La terre a toujours existé dans la bonté divine à l'état spirituel; mais Dieu ayant vu que nous ne pouvions comprendre ni nous satisfaire de cette création sans contraste, a, par l'effet de sa même pensée, matérialisé la terre ainsi que nous, c'est-à-dire nous l'a fait sentir d'une autre manière; c'est un état qui lui fut imposé à cause de nous. — Et les autres créations, que nous supposons exister et être habitées, les planètes, par exemple, ont-elles subi cette matérialisation de la même manière et pour les mêmes fins? — Certainement; il n'y avait pas que les esprits de notre globe de créés, tous sentaient la même nécessité de comparaison et désiraient connaître un autre étatque celui dans lequel nous vivions tous; c'est pourquoi Dieu a changé cet état général, et c'est de là qu'est né le chaos. Le chaos n'est que la matérialisation de l'esprit des corps, et le chaos durera le temps de la matérialisation de tout ce qui reste à l'être. L'état dans lequel nous vivons et vi-

vrons sur cette terre, n'est et ne sera qu'un continuel chaos ; il n'y a pas d'autre chaos que celui-là. — Viendra-t-il un temps où la matière finira ?— Certainement ; la matière doit, comme nous tous, rentrer dans son premier état ; c'est ce qu'on nomme la fin du monde ; alors nous serons plus harmonisés qu'avant notre matérialisation. — Il y a donc un nombre limité d'âmes créées ? — Certainement. — Ce nombre est-il encore considérable, et cette fin du monde est-elle près d'arriver ? — Il y a encore autant d'âmes à paraître sur ce globe qu'il y a de grains de sable dans la mer, et de grains de poussière sur la terre.

Plusieurs frères adressent les questions suivantes :

Ceux qui sont le plus avancés dans le monde des esprits, sont-ils plus perfectionnés ? — Oui, mais la perfection est sans fin, et ils y progressent toujours. — La parole du Christ est-elle vraie ? — Oui, celle qu'il a prononcée, mais pas telle qu'on la répète. — Il a dit celle-ci : Je vous dis en vérité que les temps pourront passer, mais que ma parole ne passera pas. — La parole du Christ ne mourra pas plus au ciel que sur la terre, attendu que la parole est spirituelle et immortelle. — Il a dit encore : Cette génération ne passera pas que ma parole ne s'accomplisse. Qu'entend-il par là ? — Que sa parole devait s'accomplir, ce qui a lieu tous les jours ; il y aura d'autres Christ encore qui viendront la raffermir, la développer et nous vivifier dans nos croyances ; plus ils se succéderont, plus ils nous perfectionneront et nous conduiront à la lumière et à la vérité. — Un de ces Christ ou Messie est-il né à notre terre du moment ?— Je vois que vous voulez me parler de ces orgueilleux qui ne rêvent que folie et domination, au nom de ce qu'il y a de plus fraternel et de plus sacré, ce ne sont que des vaniteux ; les vrais Christs qui viendront, ne connaîtront bien leur mission eux-mêmes qu'après l'avoir accomplie, car c'est l'Esprit qui parle en eux. Dieu agit sans cesse sans nous instruire de ses volontés. — De quoi vivait le Christ ? — Il vivait

au jour le jour, de ce qu'il trouvait sur sa route et où ses inspirations le conduisaient; il pouvait, comme je le pourrais, dans mon état présent, se substancier de mets spirituels à défaut de mets matériels; je n'en vivrais pas moins en attendant le lendemain. — Il est encore dit que le Christ apparaîtra à tous les hommes à la fin des temps, assis sur les nuées. — Il peut apparaître à tous ceux qui auront professé ses doctrines, attendu qu'ils lui seront réunis selon leur désir, et même ceux qui l'ont crucifié pourront également le voir.

D'après ce que vous nous dites, il est à présumer qu'un perfectionnement quelconque sera apporté à la terre. — La terre sera toujours ce qu'elle est, nos sensations seront les mêmes, puisqu'elles sont créées en vue de nous faire apprécier l'harmonie de la création divine; le seul et vrai progrès terrestre est dans la lumière des hommes, dans la connaissance qu'il auront des vérités divines, dans le perfectionnement de leurs connaissances et des choses à leur usage; mais, jusqu'à la fin, ils souffriront d'une manière ou d'une autre, parce que cette souffrance est la conséquence du chaos de la terre. Il n'y a pas de vrai bonheur à attendre d'elle, puisque son rôle est le trouble. — L'homme a dû vivre plus vieux qu'il ne vit, devra-t-il retrouver un jour cette belle existence primitive? — Plus l'homme ira, moins il vivra; les derniers hommes connaîtront à peine l'état matériel.

Le frère Devillers demande l'apparition du frère Grosset, auquel il fait demander s'il assistait à son convoi? — Ce frère répond que non, attendu qu'il ne l'a pas désiré, sans quoi il aurait pu le faire. — Le frère Roustan fait demander à ce frère s'il est vraiment apparu il y a quelques jours à sa fille, ainsi qu'à une lucide, promettant d'apparaître avant un mois à sa femme, à son neveu et à sa famille. — Ce frère répond que, par la pensée, il est toujours près de ses petites filles qu'il aime beaucoup, qu'elles pourront le voir en tout temps, mais

qu'il n'apparaîtra pas à sa femme, et qu'elle ne le verra jamais. Il dit qu'il commence à s'orienter; ils ont fondé notre société spirituelle. C'est le frère Achille Doisnel qui dirige leurs études; il le fera monter bien vite. Le frère Lemoine est un des plus attachés à la terre et le moins avancé, quoique parmi nous, il fut très-instruit du monde spirituel. — Il est demandé au frère Grosset plusieurs renseignements sur quelques livres et cartes de sa bibliothèque, auxquels il répond que les cartes ne représentent que des allégories relatives aux travaux hermétiques et aux esprits qui protégent ces sortes de travaux; que nous n'y pourrions rien comprendre, attendu qu'il n'y a rien de général dans ces sortes d'allégories, qui sont de l'invention d'un chacun, qui les dessine selon sa fantaisie, et en fait ainsi des signes une espèce d'écriture dans laquelle il peut seul lire.

Séance du 29 *Octobre* 1850.

Le frère Lecocq demande un moyen contre l'hydrophobie. — R. D'abord le magnétisme; ensuite broyer de la rue et la mettre dans la morsure; donner à boire de l'eau magnétisée.

Le frère Blesson demande : Si l'on suçait la plaie, le malade en guérirait-il? — Oui, il y aurait guérison avec la foi. Sensible ou non, un malade peut se trouver guéri. Si l'homme ne peut faire pénétrer le fluide, Dieu le fait, lorsque le magnétiseur invoque Dieu avec foi.

DÉCRION, secrétaire.



PHYSIQUE,

CHIMIE, MÉCANIQUE, MÉTAPHYSIQUE.

—

Les antagonistes de nos doctrines spiritualistes sont continuellement à nous opposer que nos résultats ne sont pas mathématiques ni identiques, et que, par leur défaut d'identité, ils doivent être récusés des études scientifiques. Nous allons tâcher de répondre à cette argumentation par des faits. Puisqu'ils récusent également les probabilités, les déductions et les arguments, l'univers n'est qu'un composé d'atomes d'une nature chacune infinie; deux atomes ne peuvent être mathématiquement identiques dans l'infini ; leur nature dite spirituelle est soumise à cette loi divine comme leur nature dite matérielle. L'observation seule semble être finie, puisqu'elle exige toujours les mêmes résultats sans jamais être satisfaite ; donc les spiritualistes comme les matérialistes sont condamnés à ne jamais obtenir dans leurs opérations deux résultats parfaitement identiques : l'état somnambulique le prouve dans ses vérités, et ce qu'on nomme ses *erreurs*. Faut-il en déduire que ce qu'on ne peut reproduire n'a pas été produit? Non, ou il n'y a plus d'études possibles. L'argument contre ce fait a-t-il quelque valeur? Nous dirons non; ne serait autorisé à dire oui que celui qui vaincrait cette loi de l'infini et de résistance à l'observation judicieuse des hommes. En chimie, en mécanique, pouvez-vous ce que nous ne pouvons pas en métaphysique? vous dites oui; moi, je vous dis non!

Non, telle quantité de fluide ne produira pas deux fois identiquement le même volume de gaz ni d'éther.

Non, tel acide ne corrodera pas identiquement telle quantité de matière dans deux conditions de temps, de volume et de molécules mathématiquement semblables.

Non, tel médicament ne produira pas identiquement tel effet dans deux épreuves soumises aux mêmes conditions.

Non, telle mécanique, si juste soit-elle dans son mouvement, ne produira pas tel résultat semblable dans tel temps donné, pour celui qui dépasse en exigeance des atomes de seconde.

Non, telle locomotive ne parcourera pas tel espace de chemin deux fois identiquement avec les deux mêmes quantités d'atomes, eau et feu.

Non, telle imprimerie ne reproduira pas deux épreuves identiques, dans le même temps et avec la même quantité de matière.

Non, telle pile galvanique ne produira pas mathématiquement deux résultats semblables, soumis mathématiquement aux mêmes conditions.

Non, telle graine, tel germe quelconques ne produiront pas tel fruit ou tel être mathématiquement semblables.

Vous qui voulez crier après les savants et les académies, pouvez-vous plus qu'eux, avec vos mathématiques, me dire où est le son qui frappe mon oreille, où est l'arome qui charme mon odorat, où est la couleur qui réjouit ma vue, la lumière qui m'éclaire, la foudre qui m'écrase, l'électricité qui me pétrifie, le boulet qui me tue? Et que sais-je, moi! le globe qui me porte où est-il, qu'est-il, existe-t-il tel que vous le croyez mathématiquement? Eh! mon Dieu! son individualité ne lui est pas plus identique que celle de M. Du Potet; il y a un nouveau globe et un nouveau Du Potet à chaque souffle de l'ouragan; moins que cela à chaque brise de l'atmosphère; la seule identité possible, c'est ce moi qui observe, admire et s'abaisse.

Eh! que venez-vous nous parler de mathématiques dans nos expériences, puisqu'il ne peut y en avoir dans les vôtres? Nous vous défions même de nous prouver que deux et deux font le même quatre matériellement, si vous ne voulez pas descendre dans les abstractions métaphysiques. Pourquoi? Parce que, je

vous le répète, tout est *infini*, et ce mot infini ne peut supposer des semblables identiques. Dieu seul peut être identique à lui-même, parce qu'il est le contenant, le contenu et la raison d'être.

Comment, mes savants, vous ignorez de telles choses? Qu'observez-vous donc, et que pouvez-vous observer avec les moyens dont vous disposez? Vous ressemblez à la fourmi qui ne voit que la place qu'elle occupe, sans se douter que mille êtres différents sont dans sa condition; vous jouez avec les mots pour être importants, et vous laissez emporter, sans vous en douter, dans l'éternité qui vous charrie dans ses flancs incommensurables, comme le grain de sable au fond de la mer, sans voir qu'un jour ce grain de sable sera agrégé à un rocher, et pourra devenir une des pierres qui construiront une maison habitable; vous ne savez d'où vous venez; vous ne savez pas davantage où vous allez, et vous voulez défendre aux autres de s'occuper de ce voyage! Autant que le dessinateur récuse la musique, et ce dernier la mécanique; il y a des études pour toutes les aptitudes; ne récusez donc pas celles que vous ne connaissez pas, si vous voulez que les vôtres soient admises dans la riche bibliothèque des connaissances humaines. Ayez un peu moins d'orgueil et un peu plus d'humilité; soyez moins insolents et plus fraternels; soyez moins maîtres et un peu plus prolétaires de cette grande œuvre divine; riez un peu moins et respectez un peu plus ceux qui vous respectent. Ne substituez pas des mots à des mots pour le seul plaisir de les assembler, ne confondez pas l'éther avec la matière, quoique l'une engendre l'autre; ne confondez pas le corps avec l'esprit, quoiqu'ils soient de la même nature. L'éther peut ce que la matière qui le produit ne peut pas. Le corps ne peut pas ce que l'esprit qui le produit peut. Observez chaque manifestation dans son état relatif : si l'un peut enfanter l'autre, et que l'enfanté à son tour puisse produire son *enfantant*, vous

n'en avez qu'une étude plus sérieuse à faire, et moins à nier.

Comment voulez-vous que je croie à l'*identité* des choses humaines, quand le verso sur lequel vous écrivez vos réflexions dément le recto de la même feuille ? Si vous ne pouvez penser un quart d'heure de la même manière, qu'exigez-vous des autres ? Croyez-moi, tout pauvre d'esprit que je suis, vous marchez à la postérité par une route bien rabotteuse. Je vous crie au *casse-cou*.

Alp. CAHAGNET.

BERCEAU DU MAGNÉTISME.

NOUVEAU TESTAMENT.

Traduction de M. Lemaistre de Sacy.

ACTES DES APOTRES.

Après la descente de l'Esprit-Saint sur les apôtres, tous les disciples de Jésus se trouvèrent instantanément dans un état extatique dans lequel ils prophétisaient et parlaient toutes les langues. Le peuple qui les entourait était nombreux et dans un étonnement indicible, se demandant en voyant leurs mouvements extraordinaires si ces hommes étaient ivres. Saint Pierre leur expliqua ainsi cet état inconnu d'eux :

Chap. II, v. 14. Alors Pierre se présentant avec les onze apôtres, éleva sa voix et dit : O Juifs et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, considérez ce que je vais vous dire, et soyez attentifs à mes paroles.

15. Ces personnes ne sont point ivres comme vous le pensez, puisqu'il n'est encore que la troisième heure du jour.

16. Mais c'est ce qui a été dit par le prophète Joël.

18. Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai

de mon esprit *sur toute chair*, vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards auront des songes.

Nous demanderons, nous : Les derniers temps étaient-ils du temps de Pierre ou sont-ils du moment? Les gens qui se trouvaient dans cet état étaient-ils plus purs avant d'y entrer que nos lucides d'aujourd'hui? A ces questions il nous sera répondu : Les derniers temps sont de tous les temps; et les extatiques du temps de Pierre n'étaient pas plus vertueux que ceux de nos jours. Puisque c'était pour les convertir à la vertu même enseignée par le Christ qu'ils entraient dans cet état, qui dit et peut assurer que les mêmes moyens ne sont pas employés de nos jours en vue des mêmes fins? Nous allons entrer dans un ordre d'étude sur ce sujet, dépouillé de toute cagoterie et de tout orgueil, en comparant les Actes des Apôtres à ceux du magnétisme. Laissons un moment les hommes et leurs passions de côté pour ne voir dans leurs actes que des manifestations divines de tous les temps, et dont les fins nous sont inconnues; montrons, s'il est possible, aux moins clairvoyants, que ce qui se passe de nos jours n'est pas d'une autre nature et ne sort pas d'une autre source, et nous demanderons à nos *civilisés* s'ils sont plus avancés depuis dix-huit siècles, si les lumières et les prisons des premiers temps ne sont pas encore celles de nos jours; si le Dieu devant lequel on prête serment au tribunal et au nom duquel on rend justice, n'est pas l'instituteur de cette école de guérisseurs et de prophètes qu'on traite de fous, d'escrocs, et qu'on punit du dernier supplice, comme on le fit à la personne même de Jésus. Cette bigarrure de l'esprit humain n'est pas inutile à apprécier au dix-neuvième siècle, ce qui fut est et sera : intérêt, domination, injustice et sottise, voilà ta haute vertu, pauvre espèce humaine!

Première guérison par Pierre.

Chap. III, v. 2. Et il y avait un homme boîteux dès le ventre de sa mère que l'on portait et qu'on mettait tous les jours à la porte du temple qu'on appelle la Belle-Porte, afin qu'il demandât l'aumône à ceux qui entraient dans ce temple.

3. Cet homme voyant Pierre et Jean qui allaient entrer dans le temple les priait de lui donner quelque aumône.

4. Et Pierre arrêtant la vue sur *ce pauvre* lui dit : Regardez-nous :

5. Il les regardait donc espérant qu'il allait recevoir quelque chose d'eux.

6. Alors Pierre lui dit : Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je vous le donne. Levez-vous au nom de Jésus-Christ de Nazareth et marchez.

7. Et l'ayant pris par la main droite, il le souleva, et aussitôt les plaies et les os de ses pieds s'affermirent.

8. Il se leva à *l'heure même*, se tint ferme sur les pieds et commença à marcher; il entra avec eux dans le temple, marchant, sautant et louant Dieu.

9. Tout le peuple le vit marcher et louer Dieu.

Que lui avait donné Pierre, si ce n'est ce que nous donnons tous en de telles circonstances?

L'article 405 du Code civilisé de France condamnerait Pierre à la prison et à l'amende ; n'est-ce pas logique de rendre le mal pour le bien?

La loi du temps ne le cédait en rien à celle de nos jours ; les juges ayant été témoins de cette guérison, délibérèrent quelle peine ils infligeraient à ces guérisseurs d'un nouveau genre.

21. Ils les renvoyèrent donc avec menaces, ne trouvant pas de moyens de les punir, à cause du peuple qui rendait gloire

à Dieu de ce qui était arrivé. Pierre ne fit aucune attention à cette aberration humaine et continua ses guérisons.

Chap. v, v. 15. De sorte qu'on apportait les malades dans les rues, et qu'on les mettait sur des lits et des paillasses, afin que lorsque Pierre passerait son ombre au moins couvrît quelqu'un d'eux et qu'ils fussent délivrés de leurs maladies.

16. Un grand nombre de personnes accouraient aussi des villes voisines de Jérusalem où ils amenaient les malades et ceux qui étaient tourmentés par les esprits impurs et ils étaient tous guéris.

17. Alors le grand-prêtre et tous ceux qui étaient avec lui, c'est-à-dire ceux de la secte des Sadducéens, étant remplis de colère, l'enlevèrent.

18. Et ayant fait prendre les apôtres, ils les mirent dans la prison publique.

(Mais un ange les en délivra.) Ils se remirent, comme avant, à guérir, furent repris, et ce fut là où ces hommes généreux firent à leurs juges cette noble réponse :

29. Pierre et les apôtres répondirent : IL FAUT PLUTOT OBÉIR A DIEU QU'AUX HOMMES.

C'est ce que nous répondons encore aujourd'hui ; il n'y a que cette réponse à faire à la sottise.

Étienne en fut quitte pour mourir lapidé. Les autres s'enfuirent porter leurs bienfaits en Samarie où beaucoup de paralytiques et de boîteux furent guéris. C'est alors que se trouvant en face de Simon-le-Magicien, ce dernier désira connaître des apôtres comment ils opéraient leurs guérisons, et conféraient avec l'esprit saint ; ces derniers imposèrent les mains et beaucoup du peuple reçurent le Saint-Esprit.

Chap. VIII, v. 18. Lorsque Simon eut vu que le Saint-Esprit était donné par l'imposition des mains des apôtres, il leur offrit de l'argent.

19. Et leur dit : Donnez-moi aussi ce pouvoir, que ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent aussi le Saint-Esprit ; mais Pierre lui dit :

20. Que votre argent périsse avec vous, vous qui avez cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent. (Avis aux amateurs d'indulgences.)

Saul, qui avait été un persécuteur des apôtres, tomba à son tour en extase au milieu d'une route et devint aveugle ; il y avait trois jours qu'il était dans cet état, lorsqu'il eut une vision dans laquelle il sut qu'un autre extatique du nom d'Ananie lui rendrait la vue.

Chap. XI, v. 17. Ananie s'en alla donc, et étant entré dans la maison de Saul il lui *imposa les mains*, et dit : Saul, mon frère, le Seigneur Jésus qui vous est apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit.

18. Aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue, et s'étant levé il fut baptisé.

Saul et Ananie étaient-ils plus saints que nous ? Non, certes, mais ils étaient appelés à le devenir. Dieu prend donc ses serviteurs où il lui plaît. Pierre, à Damas, guérit de la même manière Énée qui était couché paralytique depuis huit ans ; il ressuscite la femme Tabithe, morte, etc., etc.

Nous ne mentionnerons pas une par une toutes les guérisons opérées par les apôtres, ni les récompenses qu'ils en reçurent. Les prisons, les martyres de tous genres en décimèrent le nombre qui alla toujours grandissant de partisans et de gué-

risseurs nouveaux. C'est là où nous pourrions prier les prêtres du jour, qui nous croient endiablés parce que nous faisons le bien qu'ils nous défendent, de relire ces belles paroles que Pierre adresse à ceux qui ne peuvent croire que des dissidents de leurs croyances puissent faire ce qu'ils font eux-mêmes.

Chap. xv, v. 6. Les apôtres et les prêtres s'assemblèrent pour examiner et résoudre cette affaire.

7. Et après avoir beaucoup conféré ensemble, Pierre se leva et leur dit : *Mes* frères, vous savez qu'il y a longtemps que Dieu m'a choisi d'entre nous afin que les gentils entendissent par ma bouche les paroles de l'Évangile et qu'ils crussent.

8. Et Dieu qui connaît les cœurs leur a rendu témoignage, leur donnant le Saint-Esprit aussi bien qu'à nous.

9. Il n'a point fait de différence entre eux et nous, ayant purifié leur cœur par la foi.

Qu'étaient les gentils, si ce n'est des diables de notre espèce, qui virent, crurent et opérèrent?

Le Christ conférait l'Esprit-Saint ou l'extase, guérissait les malades, ressuscitait les morts par l'imposition des mains ; ses apôtres conféraient également cette puissance aux gentils ; les gentils jusqu'à nos jours à une multitude de saints de chair, de pierre et de bois ; je ne vois pas pourquoi nous n'en posséderions pas une parcelle. Est-ce parce que nous sommes un peu plus vilains que les gentils? Eh ! mon Dieu ! nous ne sommes pas aussi noirs que nous le paraissons ; notre amour de Dieu et du prochain n'est pas plus faible que le leur ; il est vrai que nous ne faisons pas nos cures avec éclat, mais elles n'en sont pas moins faites.

Continuons nos recherches. Nous nous retrouvons à Éphèse avec Saul sous le nom de Paul, qui est à son tour dans la compagnie de Jean, qui baptise au nom du Seigneur et confère

le Saint-Esprit à ceux qui le désirent de la manière suivante :

Chap. XIX, v. 6. Et après que Paul leur eut imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux, et ils parlaient *diverses* langues et ils prophétisaient.

10. Ce qu'il continua durant deux ans, de sorte que tous ceux qui demeuraient en Asie, tant *juifs* que *gentils*, entendirent la parole du Seigneur Jésus.

11. Et Dieu faisait des miracles extraordinaires par les mains de Paul,

12. Jusque-là même que lorsque les mouchoirs et les linges qui avaient touché son corps étaient appliqués aux malades, ils étaient guéris de leurs maladies, et les esprits malins sortaient du corps des possédés.

Ce qui se passe de nos jours en magnétisme, n'est-il pas la répétition de ce temps? Faisons-nous autre chose que d'imposer les mains pour conférer l'esprit de lumière, l'esprit de lucidité, l'esprit de prescience?

Nous suivons Paul à Troade, où un jeune homme tombe par une fenêtre, d'un troisième étage dans la rue, et est regardé comme mort. Il est dit.

Chap. XX, v. 10. Mais Paul étant descendu en bas, s'*étendit* sur lui, et l'ayant embrassé, il leur dit : Ne vous troublez point, car il vit :

12. Et on amena le jeune homme vivant, en sorte qu'ils furent extrêmement consolés.

Paul se prépare à quitter ses disciples en leur disant :

33. Je n'ai désiré de recevoir de personne ni argent, ni or, ni vêtements.

34. Et vous savez vous-mêmes que ces MAINS *que vous voyez*

ont fourni à moi et à ceux qui sont avec moi tout ce qui nous était nécessaire.

Cette confidence de Paul est assez claire pour comprendre qu'il opérait ses guérisons par ses mains, et qu'il en recevait le tribut sans le désirer. Paul n'avait aucun autre moyen d'existence, puisqu'il l'avoue lui-même en disant : J'ai suffi par mes mains à mes besoins communs, ne travaillant pas d'un état quelconque. Il recevait donc de la gratitude publique pour subvenir à ses besoins. Ferai-je quelque effort de persuasion pour faire passer Paul pour un magnétiseur ? Il me suffit de citer les cures de chacun des apôtres, et leur manière d'opérer, pour prouver qu'il n'y a entre nous qu'une démarcation de 19 siècles ; Paul continue son voyage et arrive à Césarée, où il entra dans la maison de Philippe l'évangéliste et demeura chez lui.

Chap. XXI, v. 9. Il y avait quatre filles vierges qui prophétisaient.

10. Pendant notre demeure en *cette ville*, qui fut de quelques jours, un prophète nommé Agabas arriva de Judée.

11. Étant venu nous voir, il prit la ceinture de Paul, et, s'en liant les pieds et les mains, il dit : Voici ce que dit le Saint-Esprit : L'homme à qui est cette ceinture sera lié de cette sorte par les Juifs dans Jérusalem, et ils le livreront entre les mains des Gentils.

Paul se trouva vis-à-vis cinq prophètes qu'il ne traite pas de faux voyants, et cependant ce ne sont pas de ses disciples. La prédiction du dernier s'accomplit de point en point, et Paul ne se tire qu'avec la plus grande peine de ce mauvais pas, après avoir subi la question et plusieurs jugements ; acquitté, il part pour Rome en compagnie de 276 personnes qui, comme lui,

prirent passage sur le vaisseau qui le transporta. Ce fut là une faute d'avoir suivi les conseils dictés par sa préscience, que le pilote eut à essuyer une tempête terrible de plusieurs jours, qui mit tout le monde dans une grande consternation et qui eût fini par un péril imminent, si Paul n'avait soutenu leur courage à plusieurs reprises, en leur prédisant les différentes phases de cet ouragan. En arrivant à terre Paul eut le malheur d'être piqué au bras par une vipère cachée dans le sarment qu'il mettait au feu pour chauffer ses amis d'infortune. Tout le monde fut pris d'une grande frayeur et pensait qu'il allait instantanément enfler et mourir ; mais il n'en fut rien : Paul sut se préserver de ce danger ; l'étonnement fut grand pour tous, et Paul parut bien plus merveilleux lorsqu'il arriva à sa connaissance et qu'il fut mis à même de pouvoir guérir le père de l'homme généreux qui lui avait offert l'hospitalité depuis plusieurs jours.

Chap. XXVIII, v. 8. Or il se rencontra que son père était malade de fièvre et de dyssenterie. Paul alla donc le voir, et ayant fait sa prière, il lui *imposa les mains* et le guérit.

Nous avons raconté, d'après les livres saints, ces cures, et nous n'avons point vu d'autres moyens employés que l'imposition des mains enseignée par le Christ. De cette imposition découlaient l'état extatique, la connaissance des secrets de Dieu, des pensées les plus cachées, des langues inconnues, la guérison des maladies, etc. Tel ou tel homme n'avait pas seul cette puissance, mais bien ceux qui croyaient que cela fût possible; ceux qui, avec humilité, demandaient à Dieu de pouvoir faire ce bien. Le Christ n'avait fait aucun choix; les apôtres n'étaient pas plus exigeants, voilà comment jusqu'à nos jours cette école s'est maintenue et semble se réveiller de sa longue apathie, en dépit des docteurs de la médecine

de l'Église et de la loi. Oui, la sotte loi qui punit un homme accusé d'avoir fait du bien, restera comme un monument de honte pour l'esprit humain : un temps viendra où l'on pourra croire qu'il a suffi à un homme d'esprit de faire une réponse heureuse pour obtenir un diplôme qui lui permette toute espèce d'erreurs et de crimes aux yeux de Dieu, sans en rendre compte aux hommes, et qu'au contraire un homme n'ayant aucune accusation contre lui que celle d'avoir fait du bien, soit emprisonné et condamné comme charlatan! Oui, il existe des juges qui devront la vie à cet homme et le condamneront! Oui, il existe des médecins qui lui devront d'avoir sauvé leurs malades et l'accuseront! Oui, il existe des prêtres qui auront été édifiés et rendus religieux par la science de cet homme, et qui le damneront! Mais dans quel siècle vivons-nous? Que sommes-nous, que deviendrons-nous? Qu'entend-on par ces mots : Justice, humanité, dévouement? Sont-ce les applications de la loi, les haines de la médecine, et les malédictions de ces béats, qui, loin d'imiter leur maître, dresseraient les instruments de son supplice!

C'est là où nous nous écrierons : Qu'y a-t-il de changé dans la bête humaine? Rien, sinon qu'elle vieillit.

Juges, médecins et prêtres, esclaves d'une loi liberticide et fratricide, sachez faire entrer en vos cœurs la connaissance du vrai bien, et ne condamnez jamais qui l'a fait; si votre loi est ridicule, ne soyez pas plus ridicule qu'elle; car elle peut n'être qu'une lettre morte en vos mains. Sachez donc au moins, si vous croyez au progrès, à la civilisation et à la justice, après un essai de 19 siècles, le prouver en devenant des hommes. Lorsque je verrai rendre justice, soigner les malades, et prêcher la parole de Dieu gratis, je croirai que l'homme est digne

d'être civilisé. Hors cela, il n'est, à mes yeux, qu'un sauvage à l'état de bestialité.

Alp. CAHAGNET.

SPIRITUALISME

PATRIOTIQUE ET SCIENTIFIQUE.

—

PATRIOTISME.

Dans notre dernier numéro, à l'article *Apparitions*, en citant les questions scientifiques qui furent soumises à Adèle, auxquelles elle répondit, selon le vœu de ses interlocuteurs, nous avons dit qu'il lui fut posé des questions de patriotisme, sur lesquelles nous revenons aujourd'hui pour soumettre les réponses qu'elle fit à cet égard, et qui méritent un autre sort que l'oubli ; aussi avons-nous regret d'en avoir privé la première partie de ce récit, à laquelle elles appartenaient de droit. Voici ce qui fut dit sur ce sujet : « Pensez-vous qu'un gouvernement quelconque, une république, par exemple, devienne jamais universel pour une partie du globe comme l'Europe ? — Cela se peut ? » « Cela arrivera-t-il ? — Je le crois. » « Cela arrivera-t-il à un point où toute idée de nationalité soit éteinte du cœur des hommes ? — JAMAIS ! JAMAIS ! » « Pourquoi ? — Parce que la patrie est une seconde mère, qu'on pourrait dire première, dont on a sucé aussi un lait qui circule toute la vie dans les veines. » « Qu'entendez-vous par là ? — J'entends que chaque coin du globe, chaque nation, chaque département, chaque hameau, chaque verger, ont une émanation dont toutes nos fibres sont nourries dans le sang même de nos aïeux, et dont l'attraction sera toujours assez forte pour nous trouver mieux sur ce coin de terre que

sur un autre. On pourra arriver à la fusion des peuples, à celle des langues et des lois, mais jamais à celle des coins de terre; il leur faudra toujours un nom, russe, prussien ou français; il faudra toujours être casé par groupe quelque part et sous un nom quelconque. Eh bien! ce quelque part et ce nom, il n'y a pas de république ni de royauté qui puissent en priver celui qui le portera. Un Gascon et un Normand sont Français, sans cesser d'être Gascon et Normand; un Russe sera toujours Russe, un Polonais, Polonais, et un Anglais, un Anglais, etc., etc., quoique en république universelle. »

—

SCIENCE ÉLECTRO-GALVANIQUE.

Le docteur Andraud, dont nous avons dit un mot dans le même article, au sujet du galvanisme, dans une visite qu'il nous rendit le 19 janvier, désira soumettre quelques questions sur ce sujet à Adèle en sommeil. Je satisfis à cette juste demande avec un grand plaisir. Aussitôt la lucide en état de lui répondre, il la pria de lui dire quelle différence elle faisait du fluide électrique avec le fluide galvanique. Je fus pris pour sujet d'étude : j'avais pris l'avant-veille une séance de galvanisme, et la veille un bain dit électrique, desquels j'ai ressenti de puissants et bienfaisants effets. Adèle répondit : « Je trouve le fluide électrique beaucoup plus léger, plus *spirituel* que le fluide galvanique, que je trouve lourd et matériel. » « Quelle est la propriété de chacun? — Le premier entre, pénètre, traverse, disjoint, et chasse vivement les agglomérations de molécules nuisibles; il balaye tout ce qu'il trouve sur son passage; l'effet en est aussi prompt que passager. L'autre, au contraire, est un *brutal* matériel, pesant, *têtu*, *hargneux*, s'implantant là et y restant plus longtemps que le premier;

beaucoup plus long et méthodique dans ses opérations,

disjoignant et brûlant à l'occasion ce qu'il ne peut séparer. Il ne souffre pas qu'on lui résiste ; il est plus applicable aux groupes de molécules formant un corps quelconque étranger à notre constitution ; il les dissout en les brûlant. Le premier disjoint à l'état d'agglomération ; le deuxième disjoint à l'état de corps. » « Ce que vous dites là me paraît vrai. — Je vois bien, moi, que c'est vrai. Votre cuivre et votre zinc engendrent un troisième corps, qui, pour moi, existe bien. » « De quelle nature est ce corps? — De la nature du fer, et il est très-bienfaisant pour le sang. » « Nous employons aussi de l'acide nitrique et de l'acide sulfurique ? — Ce sont ces acides qui aident à ce troisième corps à se former; sans eux, je ne crois pas que le zinc et le cuivre seuls l'engendreraient. » « Cela est encore vrai. Vous dites que ce fluide brûle les molécules hétérogènes à notre corps, les tue, les anéantit : il est donc possible d'anéantir des molécules ? — Il est possible de les anéantir comme la mort nous anéantit nous-mêmes à la matière ; elles nous ressemblent dans cette circonstance : elles sont enlevées, anéanties pour les parties qu'elles troublaient, sans pour cela être plus mortes que nous : elles sont retournées à leur état spirituel, voilà tout. » « Mais comment ces molécules galvaniques peuvent-elles faire un tel travail et un tel choix ? — Ces molécules sont des êtres bien vivants, ayant un discernement comme nous ; elles éprouvent des effets sympathiques ou antipathiques, comme nous ; elles s'insinuent, se groupent, se placent dans le lieu où on les envoie, vivifient les molécules qu'elles rencontrent qui leur sont sympathiques, et chassent celles qui leur sont contraires. Comme elles sont la vie dans ce qu'elle a de plus actif, elles conviennent à notre organisme qui est de leur nature ; elles réveillent les molécules engourdies, et rétablissent les fonctions de toutes en tous lieux. » « Qui, du règne végétal ou du règne minéral, selon vous, a le plus de vie? — Le règne minéral. » « Qu'en-

tendez-vous par le plus de vie? — J'entends la durée. » « Comment appréciez-vous cela ?—Parce que je vois qu'une plante qui pousse en quelques jours n'a que quelques jours d'existence, un arbre qui pousse en tant d'années a tant d'années à vivre, un métal qui met des centaines d'années peut-être à être métal doit mettre le même temps à sa dectruction : voilà en quoi je trouve plus de vie dans un règne que dans l'autre ; la preuve que le minéral a plus de vie que le végétal, c'est qu'il vivifie et nourrit celui-ci ; cette iris qui vient sur les murs, cette mousse qui croît sur un barreau de fer poussent très-bien par le seul secours de la vie qu'ils reçoivent de l'objet qui les porte.—On voit cela, mais on voit aussi que ces minéraux s'altèrent beaucoup plus vite à leur tour? — Parce qu'eux-mêmes sont privés de tout contact avec la vie extérieure; si on leur prend plus qu'ils ne peuvent donner, ils seront plus tôt détruits; mais s'ils ne sont que légèrement sucés par ces arbustes, ils n'en seront pas plus altérés qu'une mère de famille qui peut nourrir douze enfants, quand telle autre n'en peut nourrir que deux. » « Pourquoi le fer mis dans la terre entre-t-il plus vite en décomposition, et même arrive en très-peu de temps à l'état terreux? Cela ne répondrait pas à ce que vous nous dites de la longévité du règne minéral ?—Le minéral, dans ce cas-là, subit les lois de tout ce qu'on condamne à la mort, vous le mettez en contact avec quelque chose qui le détruit, cela n'est pas étonnant. Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Si vous désirez le conserver, vous le conserverez un temps proportionné à la croissance. Hors cela, on peut abréger la vie de tout ce qui existe. » « Comme vous devez être fatiguée, je vous remercie de vos observations. Nous reviendrons un autre jour sur ces études. »

Nous n'avons pas à faire ressortir la valeur de ces réponses; elles sont d'une femme en sommeil magnétique, et doivent être admises ou rejetées selon le jugement libre de chacun. Qu'on

ne perde pas de vue que cette femme n'a aucune notion scientifique, et n'était pas en rapport avec l'honorable docteur. Moi seul la questionnais en son nom.

Alp. CAHAGNET.

PHILOSOPHIE

DU MOT IMAGINATION.

Ce mot, devenu indispensable à prononcer dans ces jours-ci où l'homme, pour s'éviter d'étudier les merveilleuses propriétés de son individualité, s'écrie, à chaque phénomène qu'il rencontre, qu'il ne connaît pas et ne veut pas connaître : Ne voyez-vous pas que ce fait est l'œuvre d'une imagination malade!!!

Ce qui doit précéder toute discussion de ce genre, c'est de bien poser la question, connaître et définir le mot ou le sujet à discuter. Ainsi le mot *imagination* est synonyme des mots *imager*, *créer*, *dessiner*, *peindre*, donner ou recevoir l'impression de corps quelconques, dont l'image reste gravée quelque part, voilà la vraie définition du mot *imagination ;* telle elle tombe sous le bon sens d'un chacun, pour ce qui concerne le laboratoire *imageant* de l'homme. Les physiologistes ont cru reconnaître que tous les corps en général déposaient sur la rétine de l'œil leur image, qui à son tour était réimprimée dans le *cerveau* (pour trouver un lieu convenable) comme un corps quelconque se trouve daguerréotypé sur une plaque préparée à cet effet par le moyen de la chambre obscure. Donc, tous les objets que nous avons pu percevoir dans notre vie sont daguerréotypés, *imagés* en nous, et notre âme peut, quand elle le désire, visiter ces innombrables images, vision de laquelle naît ce qu'on nomme la *mémoire*. La vue d'une image vous

attire ou force d'en regarder une autre pour la compléter, et ainsi de suite vous arrivez à connaître une scène passée de la vie, vous vous rappelez avoir vu telle chose, mais vous ne pouvez vous la rappeler que par le secours de son image. En pensant à elle vous la voyez intérieurement. Donc il y a trois choses liées ensembles dans cette opération, qui sont l'image, la souvenance d'où elle provient, et l'observation qui la relie à d'autres images. L'imagination expliquée ainsi, d'après la physique la plus exigeante, présente à l'esprit une autre conclusion que celle que nos antagonistes en font découler. Pour lors l'imagination est un *égarement* de l'esprit, une *hallucination*, une *création impossible*, *inadmissible*, une *action folle*, privée de toute preuve d'existence, par conséquent indigne de toute observation sérieuse.

Nous en appelons de ce jugement au tribunal de la raison. Nos adversaires nous en accordent trop dans la propriété *imaginative* qu'ils nous donnent pour nous couvrir de leurs dédains lorsqu'il nous plaît d'étudier ce vaste laboratoire, dans lequel l'âme vraiment studieuse veut entrer et se trouve effrayée à la vue d'un si sublime et immense mécanisme, qui échappe à la vue de son corps et au tact de ses sens matériels pour se révéler avec plus de grandeur à sa nature céleste. Ah ! pour elle, ce que vous dites équivalant à zéro n'est pas une *non-chose*, mais bien une agglomération d'existences ainsi *imaginées*, formées d'une substance qu'il ne nous est pas donné d'apprécier dans notre état matériel, et douées d'une vie de sensations et de mouvements semblables à la nôtre. Ah ! savants, ce que vous traitez si dédaigneusement d'imagination est l'*image* et la *vie* de *la parole*, c'est la vraie et *seule* vie existante, la vie de l'*âme*, la vie *éternelle*, la vie *divine*. Que ne pouvez-vous voir, saisir, palper, analyser une de ces images? Combien votre orgueil serait abaissé, combien votre étonnement serait grand, et combien vous auriez d'amour pour ceux que vous fouettez

de vos lanières impies! Je le dis, le répète, je l'assure et le crois : l'imagination humaine est pour l'âme la perception des pensées dans leurs formes, leurs vies et leurs sensations typiques; c'est la perception de la seule création qui existe, la création de l'infini, prenant sa source dans un point pour rentrer dans un point, comme une parole tombée des lèvres d'un souverain pourra porter la guerre vingt ou trente ans dans ses États, et cette guerre pourra à son tour être terminée par une autre parole; mais entre elles deux que de manifestations de tous genres n'auront pas été faites! Ce n'est que par des comparaisons de ce genre que vous pourrez arriver à comprendre nos propositions; vous êtes encore trop savants pour vous passer de l'enveloppe des choses.

De votre manière de définir l'imagination, il en résulte que l'aveugle de naissance, ne pouvant posséder aucune image dans son imagination, par conséquent ne peut avoir de mémoire, puisque la mémoire découle des faits observés et *imagés* en nous. Vous reconnaissez cependant le contraire par l'expérience, l'aveugle a sa mémoire à lui et sa manière de l'animer, s'il ne la trouvait pas dans une primitive imagination, et, pour parler comme Swedenborg, qui est encore le premier, NE VOUS EN DÉPLAISE, qui a révélé que chez l'homme il y a deux mémoires, l'une antérieure à l'autre, l'une céleste et l'autre spirituelle, la première lui représentant toutes les actions et joies de sa vie primitive, et l'autre lui représentant toutes ses actions, peines et joies de sa vie matérielle. Comment, disons-nous, l'aveugle pourrait-il se peindre ou se rendre compte des corps et de leur image, s'il n'avait pas un autre *clichet* que sa rétine qui n'a jamais rien vu, et par conséquent ne peut rien réimaginer? C'est parce qu'il a pour objectivité constante dans son état, non le son de la parole, mais la forme de ce qu'elle décrit, forme qui est le type de tout ce qui peut se penser et dire, forme inhérente à la création humaine, enfermée en lui

en tous temps, mais dont l'objectivité matérielle lui manque; il n'a que celle spirituelle, la première formée d'un ensemble de molécules d'une substance agrégée pour produire ce résultat, et la seconde un semblable ensemble de molécules agrégées pour en produire un contraire, ou qui lui paraît contraire, et qui aux yeux des philosophes sont l'une dans l'autre, comme l'éther est dans l'esprit de toute chose. Quoique l'un soit palpable et l'autre impalpable, peut-on nier celui-ci pour n'admettre que celui-là? Non; en bon observateur, ils existent tous les deux ensemble et séparés au gré du chimiste qui les disjoint. Il en est de même de la parole : son éther, c'est la forme qui n'est pas visible à nos yeux : il en est encore de même de l'imagination : l'*image* de telle forme est le type de cette forme, et ces soi-disant créations fantastiques de l'imagination ne sont que la mise en mouvement de ces *images* par leur moteur, qui est l'âme, et les âmes à leur tour sont mues par celui qui est le seul mouvement perpétuel, universel, immortel, ne recevant impression de rien et impressionnant tout, *n'imaginant* rien, mais étant l'image de tout. Voyons, frères, observez, comparez et ne jugez pas, tout est là, Dieu seul juge.

L'imagination est ce qui nous fait vivre:
Pourquoi de quolibets en ce jour la pousuivre?
Elle seule chez tous doit vivre en liberté;
Pour elle usez au moins de générosité.

Alp. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

EXTASE PAR LE HASCHISCH.

Mon cher Cahagnet,

Les sensations et les idées d'un ordre si nouveau pour moi

qu'avait éveillées le haschisch, que je pris sur votre conseil, il y a près de deux ans, laissèrent dans mon esprit une impression si profonde, que depuis lors je me promettais chaque jour de renouveler l'expérience. Je me suis donc donné cette satisfaction un jour de cette semaine, dans la solitude, loin de tout témoin dont la présence ou les questions auraient pu déranger la direction naturelle de mes pensées. Je pris trois grammes et demi de haschisch, que je me procurai chez un pharmacien de la rue Bourdaloue; il était dix heures du soir, la digestion de mon dîner devait être faite, et je me mis au lit, sans parti pris d'avance d'arrêter mon esprit sur tel ou tel sujet. Une heure et demie après l'absorption de cette substance, j'en ressentis les premiers effets qui, au lieu d'être à leur début, comme d'habitude, l'occasion de mouvements convulsifs d'une hilarité sans motif, me firent tomber dans un calme moral très-doux, et je devins méditatif. Le premier sujet de méditation qui se présenta, et je ne sais comment il fut amené, fut le mot Pudeur. La réponse se fit aussitôt d'elle-même, comme si j'eusse eu devant moi un être qui représentait ce dont les païens avaient fait une déité, et il me me fut donné de l'explorer en la pénétrant avec mon âme. La Pudeur, compris-je aussitôt par une sensation ineffable, est une pensée divine, une création spirituelle la plus délicate, la plus ravissante, la plus suave qui soit émanée du cerveau de Dieu. Son essence est de ne pouvoir subir le choc de certaines pensées sans rougir à l'instant. A la plus légère émotion, elle se revêt de la couleur purpurine de l'œillet qui est emblème d'amour.

La Pudeur est donc une pensée que Dieu a jugé bon de faire entrer dans la composition de l'âme humaine, afin qu'elle ne ressemblât pas à celle de la brute qui en est privée. Les enfants chez qui elle n'est pas développée, et le sauvage, qui est l'humanité dans son enfance et dans l'état le plus voisin de l'a-

nimal, n'ont pas le sentiment de la pudeur. Sans cette vertu nous ne rougirions pas de nous dépouiller de tout vêtement en présence de témoins et de satisfaire certains besoins matériels. Ce sentiment de l'âme eût été incomplet et sans effet s'il ne se fût traduit à l'extérieur par un signe visible, la rougeur sur le visage. Cette rougeur est l'obstacle que la Pudeur oppose à l'invasion de la pensée ou de l'image obscène son ennemie. Physiquement, voici comment la chose s'opère, je l'ai compris par une vision intuitive.

Les esprits vitaux du sang sont la garde tutélaire que Dieu a préposée pour la défense de cette pure divinité. Or, dès qu'une pensée d'une nature opposée à la sienne vient se heurter contre elle, les esprits vitaux du sang se précipitent instantanément et par un mouvement instinctif à la surface, pour repousser les attaques de l'ennemi. Voilà pourquoi le visage se colore en rouge. On trouve une parfaite analogie dans la conduite d'une garnison chargée de défendre une place. A l'approche d'une armée chargée d'en faire le siége, elle quitte les casernes et se répand sur les remparts pour l'empêcher de pénétrer dans l'intérieur, en la tenant à distance par les moyens dont elle dispose, moyens tout matériels. La Prudence, *être* essentiellement spirituel, n'use que de moyens spirituels, mais non moins puissants. En effet, quel homme, quelque mal éduqué, quelque grossier qu'il soit, ne rentrera dans les limites des convenances et ne se sentira saisi de respect en voyant une fille chaste dans un pénible embarras, et son front se couvrir de rougeur à l'audition de discours qui blessent sa pudeur ?

Pourquoi maintenant la terreur produit-elle un effet opposé à celui de la pudeur blessée? En voici la raison : La terreur naît de la vue d'une pensée (il n'y a que des pensées, les actes ne sont que des pensées en action), naît, dis-je, de la vue d'une pensée qui menace notre existence actuelle. Cette pensée ho-

micide qui est entrée soudainement dans la place, pour me servir de la comparaison déjà employée, et en est déjà maîtresse, frappe de stupeur les esprits vitaux du sang qui ne songent nullement à opposer une résistance devenue inutile, puisque l'ennemi a déjà pénétré dans l'enceinte. Ils se replient sur eux-mêmes, comme un troupeau de moutons à l'entrée du loup dans la bergerie. Ils abandonnent la circonférence pour se réfugier au centre. De là la pâleur que l'on remarque sur le visage d'une personne effrayée.

Si vous trouvez, mon cher ami, quelque justesse dans ces idées, je vous dirai une autre fois mon sentiment sur la Folie, l'Amour, la Haine, etc., etc.

Recevez l'assurance de mon dévouement.

GASPART.

Ce 18 janvier 1851.

APPARITIONS

—

MIROIRS MAGIQUES. — OBSESSIONS.

M. Michel Honoré, peintre à Pierrefonds, ayant resté chez moi en qualité d'ouvrier, et m'ayant entendu parler souvent de magnétisme, me pria, il y a quelque temps, de lui envoyer des ouvrages traitant de cette science. Je lui procurai le manuel Du Potet, le *Guide du magnétiseur* et les *Arcanes de la vie future dévoilés*. Je n'entendais plus parler de Michel, lorsque ces jours-ci je reçus une lettre de lui dans laquelle il me faisait part de ses études et exploits magnétiques; non content des expériences ordinaires, il désira tenter celle des apparitions. Voici ce qu'il me dit à ce sujet : « J'ai dans ce moment une jeune personne avec laquelle j'ai fait des expériences d'apparitions qui ont été très-exactes. » Dans un voyage qu'il fit depuis à Paris, nous

parlâmes de ses lucides (car il en a plusieurs); je désirais savoir quels progrès il avait fait; je découvris à sa conversation que c'était toujours le même homme, aussi simple que facile à dérouter. Il me disait qu'il avait un jeune homme qui à peine en sommeil courait dans la forêt de Compiègne, ou s'envolait au ciel, ce qui l'embêtait considérablement, et qu'il avait cessé pour cela de l'endormir. Ce que je pus lui dire à cet égard l'impressionna très-peu; il me répondit : Pardié, j'ai bien la preuve qu'on peut voir les morts, je n'en peux douter; mais je ne veux pas qu'il s'en aille comme ça rôder partout; j'aime mieux une autre jeune personne que j'ai. Voilà-t-il pas que l'autre jour je l'endors, à peine en sommeil, elle me dit : « Il y a à peine une heure que vous avez endormi telle personne à telle place; elle a fait et vous a dit telle chose. » A la bonne heure, voilà du positif; mais que voulez-vous que je vérifie dans la forêt et dans le ciel? Je lui répondis : Pour la forêt, vous vérifierez les personnes qui la traversent au moment où votre lucide les voit, ce qui serait pour vous la preuve de la vue à distance, et pour le ciel vous demanderiez à tous ceux que vous feriez apparaître ce qu'ils y font, et s'ils y sont heureux, ce qui serait une grande preuve que ce que disent les *Arcanes* est vrai ou faux. Oh! reprit-il, je ne peux douter des apparitions, j'en ai des preuves véritables; je suivrai vos conseils, et je m'en occuperai activement cet été.

Michel était accompagné d'un nommé Julien Boucher, habitant également Pierrefonds, pays dans lequel il y a quelque temps je fis un petit voyage où, tout en parlant de croyances diverses, j'en vins à toucher l'arcane des miroirs magiques; ce qui souleva la curiosité et l'incrédulité générale. Directement le moins croyant, qui était J. Boucher, se proposa pour tenter l'expérience. Placé debout devant moi, comme dans une attitude de défi; à peine y avait-il une minute que cet homme à forme herculéenne fixait mon miroir, qu'il fut pris d'un mou-

vement convulsif, ses yeux furent baignés de larmes. Je me reculai de quelques pas, et à chacun il me suivait, comme s'il avait peur de perdre la vue de quelque chose qui l'intéressait. Je lui demandait ce qu'il fixait ainsi, il s'écria d'une voix pleine de sanglots : « C'est mon pauvre père. » Son père est décédé depuis quinze années. Je lui rappelais ces jours-ci cette apparition qui émut tous les assistants à un haut degré ; il est aussi assuré de la réalité de cette vision que s'il la voyait encore, dit-il ; mais pour cela je ne crois pas aux revenants, ajoute-t-il, comme s'il avait peur d'être taxé de faiblesse. Cependant, me dit-il, je vais vous conter une chose qui est bien drôle, j'en prends Dieu et le soleil à témoins : Un jour, devant mes yeux et ceux de ma femme, mon petit *moutard* fut enlevé de son berceau tout emmailloté et planté tout debout devant la croisée, s'y cramponnant de ses deux petites mains, et semblant nous appeler pour nous faire part du danger qu'il courait de tomber ; ses couvertures étaient moins dérangées que si nous l'eussions tiré nous-mêmes de dedans son lit ; les portes étaient bien fermées ainsi que les fenêtres. Étonnés que nous étions, nous ne savions si c'était du lard ou du cochon ; nous nous regardions sans penser à aller le chercher. Eh bien ! lui dis-je, c'est quelque esprit qui vous a fait ce tour-là. Oh ! reprit-il, que ce soient des esprits, le diable ou le bon Dieu, cela m'est arrivé, à moi qui ne crois pas à toutes ces choses-là. — Y croyez-vous maintenant ? — Je crois ce que j'ai vu. — Avez-vous appris la mort de quelqu'un de votre famille au moment où votre enfant a été ainsi enlevé ? — Oui, sa vieille tante qui l'aimait beaucoup était morte depuis huit jours ; mais, ajouta-t-il, vous connaissez bien Andru, de notre pays, voilà qui est bien plus fort : il a commerce avec le diable, dit-on, moi je n'y crois pas, puisqu'il prie toujours Dieu. Il lisait cependant une masse de livres de sorcellerie, car il aurait bien voulu trouver un trésor ; il disait à qui voulait l'entendre que

pour en trouver un il fallait prier pour les âmes du purgatoire. Enfin, il a tant prié pour elles qu'elles sont venues le trouver pour lui montrer un trésor, dans une belle nuit ; il a eu peur, n'a pas osé les suivre, si bien que depuis ce temps-là, toutes les nuits et dans le jour, il reçoit des piles abominables. Un jour on a envoyé chercher le médecin qui ne pouvait ajouter foi à ce qu'il voyait ; il le trouva étendu par terre, meurtri de coups ; il ne s'en vante pas, mais cela se voit bien, quand on lui parle il reçoit quelquefois des bourrades qui l'envoient à quelques pas. On a vérifié le fait, et la place où il a été frappé est noire. Il a avoué à quelqu'un que cela durait depuis des années, et il ne sait comment trouver du repos. — Êtes-vous bien sûr de ce fait ? — Je crois bien ; demandez-le au médecin et à tout le pays, ce n'est pas un mystère. — Vous voyez-donc qu'il y a des esprits. — Oh ! s'ils m'en faisaient autant, ils ne seraient pas bien reçus. — Ne vous y exposez pas. — Il était un brin sorcier, il guérissait tout d'un coup des entorses, des brûlures, les tranchées des chevaux ; c'était du sortilége ça. Il leur prenait trois poils, disait des paroles sur chacun, les jetait au feu, et l'animal était guéri à distance par une foirade abominable. Expliquez-donc cela, vous !

J'ai trouvé ces faits assez curieux pour vous les adresser, mon f... Faites-en l'usage que vous voudrez, pouvant les appuyer au besoin de nombreuses attestations.

BLESSON.

BRUITS MYSTÉRIEUX.

—

On a vu les *coups mystérieux* du n° 124 du *Journal du Magnétisme ;* voici un fait qui rentre dans le cadre de ces phénomènes. J'avais 13 à 14 ans. Près de nous demeurait un

pauvre aveugle; dans sa jeunesse il avait été hussard de Chamborant. Vers la fin de mars il y a un pèlerinage nombreux à une chapelle (*Notre-Dame-du-Chêne*) à 3 lieues de Bais (Mayenne), bourg où nous demeurions. L'aveugle désirait aller à cette fête pour implorer la charité des pèlerins. Il n'avait personne pour le conduire; je demandai la permission à mon père pour être son guide; nous partons. Arrivés, je le place à l'entrée de la chapelle, puis je me promenai. A 3 heures après midi une forte pluie survint; nous descendons à une ferme-auberge. La nuit vint, la pluie ne cessa pas. Nous demandâmes à coucher; mais tout étant plein, nous ne savions comment faire lorsque l'hôte vint nous dire : « Vous avez vu une maison neuve à quelques pas d'ici; je ne vous demande rien pour y coucher; mais il y *revient* : on entend des bruits, mais on n'y voit rien. » L'aveugle accepte. Je n'étais pas content de coucher dans ce bâtiment de revenants; enfin je suis mon vieux compagnon en rechignant. Un bon lit très-propre, et pour tout meuble une table : je furète partout sans rien trouver; je me couche vers la ruelle du lit, j'écoute. La chandelle a fini, il est 11 heures, rien; minuit tinte à la chapelle, rien encore; je dis en moi-même : l'histoire du revenant est une risée. J'allais pour m'endormir quand un petit bruit se fait entendre sur le ciel du lit. Ce sont des rats, me dis-je. Peu après un coup se fait entendre, tel que le jet d'un palet ou tuile : ce jeu dura près d'une heure sans cesser, puis tout d'un coup, comme si l'on eût tenu un bâton par le milieu, on frappait ainsi alternativement des bouts du bâton sur la table. Ce bruit ne cessa qu'au jour. Nous prions Dieu. Le matin nous en fîmes le récit au fermier, qui nous dit que ces bruits lui faisaient grand tort et qu'il aurait bien récompensé la personne qui purifierait sa maison. Je vous ferai part de mes idées sur les coups ou bruits mystérieux.

En attendant, recevez les sentiments fraternels de votre dévoué serviteur.

CH. RENARD.

MIROIR MAGIQUE.

—

A M. Alphonse Cahagnet

Paris, le 7 janvier 1851.

Monsieur et ami,

Voici quelques faits obtenus à l'aide du miroir (celui dont vous avez donné la composition).

Un de mes amis avait reçu une somme d'argent d'une personne étrangère qui avait refusé de dire d'où elle la tenait; tout le portait à croire qu'elle provenait d'une restitution; mais quel pouvait en être l'auteur? C'est ce qu'il désirait connaître; à cet effet il vint me trouver et me pria de tâcher de lui rendre l'esprit satisfait. Nous nous rendîmes chez une personne que je mets quelquefois en somnambulisme, pour lui demander si elle voudrait admettre la personne à la séance. Après y avoir consenti nous eûmes le résultat suivant :

— Veuillez nous dire ce que vous voyez.

— Je vois un homme dans un lit; il est bien malade, il est avancé en âge.

— Pourriez-vous voir s'il est près d'ici?

— Il demeure à la campagne, mais je ne puis vous dire le nom de l'endroit qu'il habite; il ne paraît pas riche, cependant il n'a pas l'air malheureux.

— Quelles sont les personnes qui en prennent soin?

— Je ne vois personne avec lui.

— Portez-vous à l'instant où il y a du monde?

— Tiens, je vois un prêtre; il est près de son lit, il lui parle. Je ne puis entendre leur conversation.

— Comment est-il?

— Mais il a sa soutane; c'est un homme qui porte cinquante ans; il a les cheveux gris, une bonne figure; il est très-coloré, il a le nez un peu fort, il est d'une taille moyenne. Le malade lui remet un papier qui n'est pas plus large que les deux doigts. Et mais c'est à votre adresse, Monsieur, dit-elle vivement à mon ami. Le prêtre se lève, il serre la main du malade; le voilà qui s'en va.

C'est étonnant, dit mon ami; c'est en effet un prêtre qui m'a fait cette restitution. Comme vous le voyez, les personnes parues dans le miroir sont encore de ce monde. Quant au malade, les preuves de lucidité ne peuvent être vérifiées, mais elles le sont pour le prêtre dont le portrait est bien désigné ainsi que le papier présenté, portant en effet l'adresse de mon ami, preuves assez convaincantes de la lucidité.

Vers le milieu du mois de décembre, j'endormais la même personne pour un fait qui m'était personnel et dont je fus on ne peut mieux renseigné; le voici : certes, sans le secours du somnambulisme, j'aurais pu croire à l'hallucination. Il pouvait être 11 heures du soir. Après ma lecture habituelle, je venais d'éteindre ma lumière, lorsque je sentis quelque chose qui semblait s'approcher de moi; l'effet que cela me produisit fut comme celui d'un corps impondérable placé horizontalement au-dessus de moi et à très-peu de distance. Cette action anti-naturelle me fit naître le désir de tourner la tête pour regarder, et cela à plusieurs reprises; cependant je n'en fis rien; je ne cédai point à ma curiosité, ce qui me fit faire une foule de réflexions. Ce phénomène dura peu de temps, mais assez du moins pour ne me laisser aucun doute sur sa réalité, car j'étais bien éveillé, et le fus

encore plus d'une demi-heure après. Le lendemain j'endormis ma somnambule et lui adressai les questions suivantes :

— Veuillez demander à me voir hier entre onze heures et minuit?

— Je vous vois dans votre lit; vous lisez; voilà que vous éteignez votre chandelle; vous êtes bien occupé dans ce moment.

— Voyez ce que je pense?

— C'est très-singulier ce que je vois. (Après un moment de silence.) Vous avez perdu une sœur il y a bien des années; c'est elle qui est venue vous visiter, et si elle n'avait pas craint de vous causer trop d'émotion, elle vous aurait embrassé. Comme vous aviez envie de regarder, elle vous retint; elle eut peur que sa présence ne vous troublât.

— Qui vous fait croire que c'est ma sœur?

— C'est elle qui me le dit; ne la vois-je pas dans le miroir? Elle vous aimait bien lorsqu'elle vivait matériellement.

— Demandez-lui si elle reviendra me visiter?

— Cela serait possible, me dit-elle.

— Demandez-lui si elle a vu notre père?

— Oui, une fois seulement.

— Et notre mère?

— Elle ne l'a pas vue.

— Pourquoi?

— Elle n'y tient pas.

— Est-elle heureuse?

— Elle espère l'être davantage plus tard. Elle s'en va et vous envoie un baiser.

Ainsi se termina ma séance; vous le voyez, j'eus tout lieu d'être satisfait. Il est certain que M. Du Potet serait capable, s'il avait connaissance de ce que j'écris, de m'envoyer moi et ma somnambule à Charenton, puisque selon lui nous sommes des fous; du moins nous avons le mérite de ne point imiter les

sages qui, pour des motifs qu'ils laissent ignorer, changent d'opinion selon les circonstances.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

CHÉRUEL dit LAMBERT.

CONDAMNATION

DE LA PRATIQUE DU MAGNÉTISME.

—

Qui frappe le somnambule endormi magnétiquement, frappe le magnétisme lui-même, nous le répétons. Ces deux noms sont inséparables.

Tout ce qu'il y avait de somnambules dans et hors Paris, exerçant cette profession publiquement, viennent d'être de nouveau condamnés.

La loi l'EXIGE, les hommes le VEULENT; nous réservons nos réflexions pour un temps *plus libre* s'il n'est meilleur!!! Que le *Journal du Magnétisme* soit moins ironique; qui rit aujourd'hui pleure demain, qui est ami d'une science ne se réjouit pas de ses malheurs!!!

ALP. CAHAGNET.

GUÉRISONS MAGNÉTIQUES.

—

L'article 405 du Code nous force à ne pas guérir sans diplôme tout être humain qui nous est étranger, mais je ne sais s'il nous défend de nous guérir nous-mêmes ainsi que les êtres destinés à nos besoins. Il se pourrait faire, car tout ce qui

se passe de nos jours est si drôle, pour ne pas dire plus, que nous ne savons plus ce qu'il nous est permis en toute liberté de ne pas faire ; mais à tout hasard, nous allons nous exposer à citer deux nouvelles cures opérées par notre bon frère Chevillard Medar, le magnétiseur par excellence de Saint-Gratien, entendons-nous (à Saint-Gratien). Nous avons eu déjà occasion de citer plusieurs fois les succès de notre dévoué sociétaire, nous y revenons avec plaisir. Chevillard, donc, qui ne doute nullement de sa puissance curative sur ses frères, voulut, il y a quelque temps, l'employer envers le cher compagnon de saint Antoine. Un superbe porc qu'il avait dépérissait tous les jours, et était couvert de gale de la queue au bout du groin ; il promettait de peser 300 et plus. Dame, perdre une si belle bête n'est pas une chose à laquelle se résigne celui qui en convie jusqu'à la panse. Chevillard se dit : Tiens, au fait, je vais le magnétiser ; qui sait ? son poil deviendra peut-être plus net, sa santé meilleure, et pour moi la perte moins grande. Il retrousse ses manches, nettoie la demeure de son hôte, la tapisse d'une belle couche de paille et se met à magnétiser tous les jours bête, paille, demeure et nourriture. Jamais porc ne fut mieux soigné, et, au bout de trois semaines, jamais porc ne promit de plus succulents jambons : plus de gale, un beau poil, blanc comme des fils d'argent, remplaça le galeux, et tout le monde fut content de la cure.

En historien malhonnête, j'ai commencé ma narration par où j'aurais dû la finir, mais l'ordre des deux cures que je rapporte l'exigeait. Voici la deuxième : Aux vendanges dernières, Chevillard et toute sa famille étaient dans les vignes à récolter au moins un verre de vin pour trinquer à la santé du porc en question, son fils, âgé de six ans, travaillait de grand cœur à détacher les plus belles grappes des ceps, et oubliait bien parfois de les déposer dans le panier, ce qui fit qu'il oublia aussi de déranger son petit pouce de dessous la lame friande qui

coupait si bien les grappes, et reçut une entaille *de taille*; sur cela d'accourir près de son père en lui criant : Magnétise-moi, papa, je saigne. (Il est bon que nos lecteurs sachent que cet enfant ne veut entendre parler que de magnétisme lorsqu'il souffre.) Le père lui dit : Eh bien! magnétise-toi toi-même, dis au sang de s'arrêter. Une vingtaine de témoins présents se récrièrent sur la brusquerie de cette réponse, et accusaient Chevillard d'inhumanité devant une telle blessure; mais le père se passionne et dit aux assistants, ses camarades : Oui, il peut s'il le veut arrêter son sang. Le petit s'écrie à son tour : Oui, je veux l'arrêter; mais comment faut-il faire, papa? Mets ton autre pouce sur celui-ci, et dis à ton sang : je veux que tu cesses de couler. Des éclats de rire accueillent ce conseil; mais le petit ne rit pas, il a peur de mourir au bout de son sang; il se met alors à crier à ce ruisseau de sang qui salit ses hardes, de s'arrêter; je le veux, je le veux, entends-tu. Je ne sais si le sang entendit, mais il s'arrêta; l'enfant tout joyeux cria victoire, et même bien encore un peu au sang de s'arrêter quand il ne coulait plus; et tous les témoins de cette scène, étonnés, regardaient le père et l'enfant comme des sorciers, lorsque Chevillard les rassura en leur contant à sa façon comment il trouvait cela possible, vu qu'il l'a fait, chaque fois que cela s'est présenté. Avis à ceux qui manquent de foi

Alp. CAHAGNET.

ACTION SYMPATHIQUE.

—

Nous lisons dans la *Presse* du 6 février 1851 :

« La manufacture nationale des tabacs à Lyon, dit le *Salut public*, a été ces jours derniers le théâtre d'une scène étrange

et dont le monde médical s'est préoccupé comme d'un fait excessivement rare dans les annales de la physiologie.

» Dans un atelier accupé par une soixantaine de femmes, une d'entre elles, à la suite d'une violente altercation avec son mari, tomba en proie à une attaque de nerfs. Ses compagnes s'empressent de lui porter secours; mais, par un phénomène curieux de sympathie, une seconde, une troisième, puis dix, puis vingt tombent simultanément en proie aux mêmes symptômes nerveux, dont l'envahissement n'a cessé qu'après l'évacuation de la salle, et qui, sans cette mesure, se serait propagé à toutes les impressionables spectatrices.

» Nous disions qu'un pareil fait a peu de précédents. En effet, à part les scènes fameuses du cimetière de Saint-Médard, au commencement du dernier siècle, on ne trouve une semblable observation que dans la pratique du célèbre médecin hollandais Boerhaave. Dans une des salles de l'hôpital de Leyde, une épidémie de convulsions se déclara d'une manière si intense, qu'aussitôt que l'une des malades avait donné le signal, à l'instant, et sans qu'il fût possible d'y mettre obstacle, des analogues se déterminaient chez ses voisines, et de proche en proche dans toute la salle. Pour en finir avec cette singulière contagion, l'illustre praticien eut recours à un moyen héroïque : ayant fait apporter un réchaud rempli de fers incandescents; il menaça de cautériser impitoyablement la première convulsionnaire qui s'aviserait de troubler l'ordre. Cette menace produisit l'effet que Boerhaave attendait; les crises nerveuses cessèrent immédiatement. »

L'HOMME.

—

Qui peut te définir, faible atome qu'on nomme
Le roi de l'univers, seigneurie ou simple homme,

Grandissime et valet, philosophe et manant,
Vermisseau contrastant avec le mot néant,
Inexplicable rien, fantôme d'une idée,
Aussi haut que le ciel, bas comme une coudée?

Réservoir de tous maux, réservoir de tous biens,
Type de liberté garrotté de liens,

Chef-d'œuvre de génie, imperceptible poudre,
Qui redoutes, soumets avec orgueil la foudre.

Ame cachée au fond de ce sachet de peau,
Immortelle en dépit d'un cercueil, d'un tombeau!
Toi qui peux tout et rien, connais-tu bien ton être?
Sais-tu bien d'où tu sors, où tu vas reparaître?

Ange, esprit, homme, IDÉE, image de ton Dieu,
Par la chair sur la terre, et par l'âme en tout lieu.
Toi qui nais, vis et meurs sans nous laisser de trace,
Soumis aux lois du temps et riant de l'espace,
Qu'es-tu donc homme-Dieu? Plus j'étudie en toi,
Moins je sais, plus je trouve, et suis saisi d'effroi.

Vaste sac à pensées, amas confus d'esclaves,
Commandant, commandé, forgeant et plein d'entraves,
Pauvre propriétaire en ta propriété,
Tu ne possèdes pas même ta liberté!

Comment te définir, source contradictoire
De qui fut, est, sera? Qui connaît ton histoire?

Je l'avoue humblement, je suis trop ignorant
Pour décrire ton TOI, ta *valeur* et ton rang.

Alp. CAHAGNET.

Ce 6 novembre 1850.

BIBLIOGRAPHIE.

SOUSCRIPTION PROPOSÉE A TOUS CEUX QUI AIMENT L'HUMANITÉ.

Tous ceux qui nous ont lu nous connaisssent, ils nous savent un homme sans fortune, ardent à connaître, et non moins ardent à communiquer le fruit de nos études. Les ouvrages que nous avons publiés jusqu'à ce jour nous ont rapporté plus de ridicule que d'espèces; nous avons accepté sans regret le ridicule, puisqu'il nous a facilité dans les moyens de faire quelque bien. Nous ne recherchons pas l'argent, puisque nous avons des bras pour nourrir notre corps et des pensées pour nourrir notre âme; mais pour partager cette seconde nourriture nous manquons de moyens, l'imprimeur est exigeant, l'acheteur peu pressé, et notre budget aussi maigre que notre corps. Nous avons un nouvel ouvrage à faire paraître, que nous croyons utile; c'est pour arriver à ce but que nous nous adressons à nos amis, en leur proposant une souscription illimitée, pour nous faciliter encore un instant d'entretien ensemble. L'ouvrage que nous proposons a pour titre :

Somnambulisme médical, ou Études de la vertu primordiale et médicinale de 150 plantes les plus anodines et les plus usuelles de la médecine,

Traitant de magnétisme et des maladies les plus communes à l'espèce humaine, ainsi que des moyens de s'en préserver, de les guérir ou calmer, sous la dictée de la somnambule Adèle Maginot, en sommeil magnétique.

Prix : 1 fr. 50 c. pour Paris, 2 fr. 25 c. par la poste.

Voici quel a été notre but lorsque nous l'avons conçu :

1° D'introduire ce genre de médication, ainsi que les connaissances magnétiques qu'il renferme, dans toutes les familles

qui ne peuvent être traitées par des lucides, et qui ne connaissent le magnétisme que de nom;

2° De doter la bibliothèque magnétique d'un ouvrage qui lui manque;

3° De stimuler ce genre d'études chez les médecins et magnétiseurs, afin de savoir à quoi nous en tenir sur la spécialité de chaque plante médicinale, et de leur secours dans nos maladies;

4° De faciliter les lucides dans la recherche et la connaissance de ces plantes;

5° D'apporter quelques consolations philosophiques aux infortunés qui souffrent, moralement autant que physiquement;

6° D'étudier les maladies en dehors des termes scientifiques, au point de vue du somnambulisme, qui veut dire de la nature, *de la famille.*

Cet ouvrage contient une bibliographie d'Adèle; la description des spécialités de 150 plantes, leur application dans telle ou telle maladie; une étude philosophique et psychologique de ces maladies; la manière de magnétiser dans chaque cas, afin d'aider l'action des remèdes; la manière de préparer depuis le bain jusqu'au cataplasme; note sur les poids et mesures médicales; aperçu physiologique de différentes maladies; définition psychologique des maladies nerveuses; idées fixes; conseils, etc., etc. Nous ne pouvons énumérer les détails de ce livre; nous désirons qu'il soit répandu, par conséquent, à bon marché. Pour arriver à ce but nous avons besoin d'être aidé. Que ceux qui le peuvent souscrivent pour une somme quelconque en rapport avec leurs moyens; il leur sera envoyé un nombre d'exemplaires équivalent à la somme souscrite, desquels ils pourront disposer généreusement envers leurs amis, et nous auront facilité à le faire tirer à un plus grand nombre d'exemplaires. Nous désirons coter cet ouvrage 1 fr. 50 cent.; pour y réussir, il faut que nous le fassions

tirer au moins à un mille. Ceux qui auront souscrit pour deux exemplaires recevront en prime un portrait de la lucide Adèle Maginot, inclus dans un exemplaire. Nous devons cette marque de gratitude à celle qui nous a éclairé avec tant de persévérance dans nos recherches; aussi nous en acquittons-nous, non guidé par un sentiment d'orgueil, mais par un devoir impérieux, et nous croyons faire plaisir à un grand nombre de nos lecteurs, qui nous ont adressé cette demande depuis la publication des *Arcanes de la vie future dévoilés*.

Adresser franco à M. Alph. CAHAGNET, 265, rue Saint-Denis, Paris.

—

Le 126e N° du *Journal du magnétisme* contient un *arcane* pour empêcher les lucides de mentir. L'attention des magnétiseurs était en émoi depuis la promesse faite par M. Jobard de Bruxelles, de publier ce fameux *arcane*. Quelle n'a pas été notre surprise de voir qu'il consiste en ce que nous avons dit nous-même en 1848, 1er vol. des *Arcanes de la vie future dévoilés*, qui est de faire prêter serment au lucide de ne pas altérer la vérité! M. Jobard fait faire son serment sur la Bible (ce qui ne convient qu'à ceux qui la respectent); nous nous le faisons faire en prenant Dieu à témoin, ce qui convient mieux aux croyances de tous. Nous le disons avec franchise, nous attendions quelque chose de plus nouveau de la part d'un homme dont le mérite scientifique n'est pas à mettre en doute, et honore l'Académie, de laquelle il est membre. M. Jobard est un *vrai* savant; mais ce qu'il devrait savoir est directement ce qu'il ignore, c'est que nous redoutons moins les mensonges de nos lucides que leurs erreurs, et comme ces deux fautes ont les mêmes résultats, nous ne connaissons pas d'arcanes qui puissent les annuler. Tous les serments du monde faits sur la Bible, la chaire de saint Pierre ou le tombeau de Mahomet, ne seront pour la science que des serments d'ivrognes.

Ce qu'il lui faut, c'est la vérité, et la vérité est altérée par l'erreur comme par le mensonge, ce qui l'a fait reléguer au fond d'un puits, dit-on, dont M. Jobard ignore la profondeur.

Alp. CAHAGNET.

—

Dans notre dernier numéro nous avons promis l'analyse de l'ouvrage de M. Delaage, ayant pour titre : *le Monde occulte ou mystères du magnétisme*. Nous avons lu et relu cet ouvrage, nous n'y avons trouvé de nouveau que quelques sarcasmes *occultes* à notre adresse, dans le jugement de l'auteur sur les magnétiseurs qui, par leurs travaux et leurs témoignages, ont contribué pour leur part à la réputation des *Arcanes de la vie future dévoilés*. Ces honorables et studieux observateurs ne sont, aux yeux de M. Delaage, que des *esprits malades* ou *ridicules*, des intelligences *égarées*, *extravagantes d'un cerveau en délire*. Nos lecteurs comprendront que si ceux qui nous ont aidé dans nos recherches et donné raison dans nos propositions sont des *extravagants*, nous ne sommes pas autre chose en dépit de l'espèce d'exception que M. Delaage fait à notre égard. Nous ne pouvons donc pas faire l'analyse d'un ouvrage que nous paraîtrions intéressé à trouver *pompeux;* nous nous permettrons seulement de rectifier une erreur historique que l'auteur fait à notre endroit (puisqu'il veut bien être notre historien intime). Nous ne tenons pas la révélation de la mécanique, pour laquelle nous sommes déposé, du sommeil d'aucun lucide, mais d'une inspiration naturelle qui nous est venue ou moment où nous en avions le plus besoin, où nous demandions les secours de Dieu avec le plus d'amour possible.

Alp. CAHAGNET.

LE GÉRANT, ALP. CAHAGNET.

PARIS.—Imprimé par E. THUNOT et Cie, rue Racine, 26.

QUESTION

SUR LA LÉGALITÉ RELIGIEUSE ET PHILOSOPHIQUE DES APPARITIONS.

Monsieur le rédacteur,

Dans toute science naissante, comme est celle du magnétisme, rien n'est plus avantageux, pour en hâter les progrès, que la multiplicité des faits dont on peut tirer des conclusions servant de matériaux pour la formation d'un corps d'enseignement régulier. Des faits magnétiques s'étant passés sous mes yeux, et qui, suivant moi, méritent l'attention de tout magnétiste observateur, j'ai cru devoir les publier dans l'intérêt de la magnétologie.

C'est dans ces sentiments que j'ose vous prier, monsieur le rédacteur, de vouloir bien les insérer dans votre journal, ainsi que les conclusions qu'avec mes faibles lumières j'ai cru devoir en tirer pour qu'elles parviennent à la connaissance de tous ceux qui s'intéressent à la cause du magnétisme. Voici les faits dont il s'agit :

Madame R..., qui par ses mœurs et sa piété a droit à toute ma confiance, fut atteinte d'une maladie nerveuse, résultat d'une grande frayeur occasionnée par les barricades et fusillades de juin (cette dame demeurant dans une maison contiguë à un des théâtres de la malheureuse lutte).

Dans ses crises, qui étaient très-fréquentes, on voyait la malade rire et pleurer, on l'entendait imiter le chant de différents oiseaux, et, dans la violence du mal, elle se serait jetée bien des fois par la croisée, si elle n'en avait été empêchée par son époux et ses parents.

Son médecin, après avoir épuisé inutilement tous les moyens que, dans ce cas, la médecine officielle lui offrait pour soula-

ger sa cliente, lui conseilla de s'en aller à la campagne pour y respirer le bon air, conseil qui fut suivi par la malade.

Madame R... habitait depuis quelque temps la campagne, sans éprouver le moindre soulagement dans ses souffrances, lorsqu'un jour elle fut saisie d'une crise si violente qu'elle mit l'effroi parmi les personnes qui l'entouraient.

Dans cet état et ne sachant quoi faire pour calmer la pauvre malade, madame H..., qui se trouvait là dans ce moment, connaissant le magnétisme, essaya de magnétiser la crisiarque, croyant que par ce moyen elle lui ramènerait le calme.

Mais quel fut l'étonnement de madame H... lorsque au bout de quelques passes, elle vit la magnétisée plongée dans un sommeil somnambulique complet!

La nouvelle somnambule, rentrée à Paris et continuant à être magnétisée, suivant ses désirs, par madame H..., dès les premières séances somnambuliques, elle dit voir, dans son sommeil, une personne qu'elle n'avait jamais vue, et ce ne fut que par le signalement qu'elle en donna, que ses parents reconnurent, dans la personne apparue à leur fille, la bisaïeule maternelle de celle-ci, décédée avant la naissance de la somnambule.

D'après les révélations faites par madame R... dans ces sommeils somnambuliques, c'était cette même bisaïeule qui lui assurait sa guérison, qui lui indiquait le nombre de crises qu'elle aurait et le moment où chacune d'elles devait avoir lieu; elle lui en prédisait la durée ainsi que celle de la maladie; enfin, c'était la bisaïeule de madame R... qui prescrivait à son arrière-petite-fille les médicaments à prendre durant la maladie.

Quant à moi, je puis attester, devant Dieu et devant les hommes, que les crises éprouvées par madame R... dans sa maladie, à partir du jour de son somnambulisme, ont eu lieu dans les jours et moments indiqués par elle dans ses sommeils;

que le nombre de crises a été tel qu'il avait été prédit par la somnambule; que cette dame a recouvré entièrement sa santé, et qu'enfin la maladie n'a pas été au delà de la durée indiquée par la lucide.

Voici une autre particularité qui ne manqua pas d'attirer mon attention.

Un jour, je suis entré chez madame R... dans le moment où, dans une crise nerveuse, elle venait d'être magnétisée, et je vis qu'elle tenait dans chaque main un morceau de bois rond comme un manche à balai de la longueur de 5 pouces à peu près. Désirant connaître ce que ces deux morceaux de bois signifiaient, j'en fis la demande à la mère de la lucide et voici ce qu'elle me répondit : Ma fille éprouvant de très-violentes douleurs aux bras dans les moments de ses crises, en parla dans son sommeil à sa bisaïeule, et celle-ci lui dit de faire faire deux morceaux de bois en buis, tels que vous les voyez, qui devraient être magnétisés, après quoi elle les prendrait et les presserait dans chaque main lorsqu'elle sentirait arriver la crise, et nous voyons avec joie que, depuis que ma fille fait usage de ces morceaux de bois, elle ne ressent plus ses douleurs.

Nous avons encore un autre fait qui ne doit pas être sans intérêt pour l'observateur, vu que les médicaments prescrits par la bisaïeule de madame R..., avaient réussi. Je demandai aux parents de celle-ci si la bisaïeule de leur fille possédait de son vivant quelques connaissances médicales; on me répondit affirmativement.

Mais revenons à notre somnambule. Un jour que, plongée dans son sommeil, elle me parlait de sa bisaïeule, profitant de cette occasion, je lui fis les questions suivantes :

D. Madame, est-ce vous qui allez vers votre bisaïeule, ou est-ce celle-ci qui vient vers vous? R. C'est moi qui m'élève vers ma bisaïeule, et c'est aussi elle qui vient vers moi; nous

nous rencontrons. — D. Mais comment pouvez-vous vous élever vers votre bisaïeule, puisque je vous vois toujours à la même place? R. Ce que vous voyez, c'est mon corps; et ce n'est pas lui qui s'élève, mais mon âme.

Je pris note de ce fait.

Quoique la somnambule assurât toujours dans son sommeil voir près d'elle sa bisaïeule prescrivant les médicaments que que son arrière-petite-fille devait prendre dans sa maladie, le 26 juin 1850, la lucide endormie dans le moment d'un fort orage, elle dit (en parlant de sa bisaïeule) ne la voir que comme un point extrêmement éloigné, sans pouvoir obtenir d'elle un seul mot relativement à sa maladie, de manière que la séance de ce jour fut tout à fait nulle.

Ce fait, extraordinaire en apparence, ne m'étonna pas, sachant qu'il y a des jours où la lucidité manque aux somnambules qui passent pour être les plus lucides.

Les jours suivants à celui de l'orage du 26 juin, la somnambule, reprenant sa lucidité, nous dit voir, dans son sommeil, sa bisaïeule lui prescrivant des médicaments de la même manière que les jours avant ledit orage, et continua ainsi dans la suite.

Mais au bout de quelque temps, et dans le même été de 1850, un nouvel orage ayant éclaté et la somnambule plongée en ce moment en sommeil, il lui arriva la même chose que dans l'orage du 26 juin, c'est-à-dire qu'elle ne put voir sa bisaïeule que comme un point extrêmement éloigné et ne put obtenir d'elle un seul mot sur sa maladie.

Ce double fait attira mon attention et je désirai en connaître la cause. Un jour que madame R... venait d'être endormie chez sa mère, saisissant cette occasion, je m'adressai à la lucide et lui dis : Madame, vous m'aviez dit un jour que votre âme s'élevait vers votre bisaïeule, mais par quel moyen peut-elle s'élever vers elle dans un monde supérieur sans que votre

dite âme se sépare de son corps, ce qui occasionnerait la mort? R. Non, monsieur, mon âme, s'élevant vers ma bisaïeule dans un autre monde, ne se sépare pas entièrement de mon corps, car elle tient à lui par une essence que nous avons tous et qui *file* avec l'âme.

Cette réponse étant analogue à celle que l'extatique Adèle fit à M. Cahagnet, dans une demande à peu près semblable, dans la séance 53 des *Arcanes*, encouragé par cette circonstance, continuant mon expérience, je dis encore à la somnambule : Mais cette essence dont votre âme se sert pour s'élever vers votre bisaïeule dans un autre monde, en connaissez-vous la nature? R. C'est un fluide. — D. Puisque c'est un fluide et que l'on en connaît de quatre sortes : le nerveux, l'électrique, le magnétique et le galvanique, quel est donc celui de ces quatre fluides dont l'âme se sert pour s'élever? R. C'est du fluide magnétique. — D. Vous souvenez-vous que dans les deux jours d'orage, et lorsque vous étiez plongée dans le sommeil, vous n'avez vu votre bisaïeule que comme un point extrêmement éloigné, sans pouvoir obtenir d'elle un seul mot sur votre maladie, tandis que les autres jours vous vous éleviez vers elle, et que vous la voyiez près de vous, vous prescrivant les médicaments dont vous deviez faire usage pour obtenir votre guérison? R. Oui, monsieur, je m'en souviens très-bien.—D. D'où provient donc ce contraste entre les jours d'orage et les autres jours? R. C'est parce que dans les jours d'orage, il y avait comme une barre autour de moi qui m'empêchait de m'élever vers ma bisaïeule, tandis que les autres jours rien ne s'opposait à ce que mon âme s'élevât.

Tels sont les faits qui se sont passés sous mes yeux; je passe maintenant aux conclusions qu'avec mes faibles lumières, j'ai cru devoir en tirer.

L'homme, selon saint Paul, est composé de trois parties : un esprit, une âme et un corps. « Que le Dieu de paix, disait

» l'apôtre aux Thessaloniciens, vous sanctifie lui-même en » toute manière, afin que tout ce qui est en vous, l'esprit, » l'âme et le corps se conservent sans tache. » (Épît. I, aux Thessalon., chap. 5.)

Cet esprit, dont parle saint Paul, est, selon moi, ce fluide universel appelé *æther* ou *spiritus* par les anciens, et dont chaque homme en contient une partie, comme dit le savant Mesmer.

Ce fluide ou *spiritus* que nous recevons *cru* (suivant l'expression de M. Du Potet), par la respiration et par les aliments, élaboré et purifié par sa séparation des parties grossières, devient ce fluide qu'on appelle magnétique, de *magnès*, attraction, mais que j'appellerais plutôt *fluidus magnus, magnificus*, à cause du grand nombre de ses merveilleuses propriétés.

En effet, subtil hors de toute expression, il se lance dans les espaces, à travers les corps opaques et à des distances immenses ; il est impalpable, impondérable et visible seulement aux somnambules ; sa couleur est, selon les lucides, celle d'un feu plus ou moins vif, suivant le tempérament de celui qui l'émet ; c'est une étincelle qui communique la vie au corps ainsi que le mouvement ; il est l'agent de toute digestion et circulation ; il est destiné par la Providence au soulagement de l'humanité souffrante ; il est doué de propriétés curatives ; il est ce lien mystérieux qui unit l'âme avec le corps, c'est-à-dire le divin et immortel avec le matériel et périssable, le haut avec le bas, le céleste avec le terrestre ; enfin, entré au service de l'âme, comme dit M. Chardel, il devient son agent le plus fidèle.

Voici comment je comprends cet esprit dont parle saint Paul, et qui, certes, mérite aussi bien que les autres parties dont l'homme est composé, que le saint apôtre l'eût présent dans ses saints souhaits pour les Thessaloniciens.

Mais, malgré le grand nombre de propriétés merveilleuses dont ce *spiritus* ou fluide magnétique est doué, il paraît que la Providence a voulu, dans ces vastes desseins, le soumettre à des influences atmosphériques.

Le savant Gauthier dit expressément dans son introduction au magnétisme, que le fluide magnétique agit peu ou agit mal lorsque l'atmosphère est chargée d'électricité.

Cela posé, je dis : l'âme, selon les somnambules, se sert du fluide magnétique pour opérer ses excursions dans le monde supérieur, pour que ce fluide puisse, sans se détacher de l'âme, la suivre dans ces voyages lointains, tout en restant uni au corps auquel il communique la vie ; il est de toute nécessité qu'il se dilate à proportion que l'âme s'éloigne du corps, autrement le fluide ne pourrait pas toucher le corps, placé sur la terre, en même temps que l'âme voyageant dans des mondes supérieurs. Je crois que, dans cette circonstance, l'âme ressemble à un cerf-volant lancé dans l'air à de grandes distances, qui peut tenir à moi par ce fil intermédiaire qui touche mon corps en même temps que l'aérostat?

Si, comme dit le savant Gauthier, le fluide magnétique agit peu ou agit mal lorsque l'atmosphère est chargée d'électricité, il est évident que, dans ce cas, le fluide ne peut pas se dilater que peu et mal, son action se trouvant gênée par l'électricité atmosphérique.

Si, dans cet état atmosphérique, le fluide magnétique ne peut pas se dilater que peu et mal, il s'ensuit qu'il ne peut pas se dilater d'une manière suffisante, régulière et complète, c'est-à-dire d'une manière à pouvoir se transformer, par sa dilatation, en un fil intermédiaire qui, tenant par une extrémité au corps placé dans un coin de notre planète, touche par l'autre extrémité à l'âme et la suive dans ses excursions dans des mondes supérieurs, à des distances infinies. Or, l'âme ne pourrait pas quitter son corps sans se détacher entiè-

rement de lui et s'élever dans des mondes supérieurs à des distances infinies, si le fluide magnétique, dans l'impossibilité de se dilater d'une manière suffisante, régulière et complète, à cause de l'électricité atmosphérique, ne lui offrait ce fil intermédiaire entre elle et le corps tel que nous venons de le décrire.

Donc, l'atmosphère étant chargée d'électricité, l'âme ne pouvait pas s'élever dans des mondes supérieurs et à des distances infinies, vu qu'il lui manquait cet agent dont elle se sert pour ces excursions, qui est le fluide magnétique en état de dilatation suffisante, régulière et complète.

Si, dans les autres jours, l'âme de madame R... a pu s'élever vers sa bisaïeule, c'est parce que l'atmosphère n'étant pas chargée d'électricité, n'empêchait pas le fluide magnétique de madame R... de se dilater complétement, il a donc pu fournir à l'âme de la somnambule ce fil sympathique et intermédiaire dont elle avait besoin pour opérer son élévation vers sa bisaïeule dans des mondes supérieurs.

Telles sont les conclusions qu'avec mes faibles lumières, j'ai cru devoir tirer des faits magnétiques passés sous mes yeux.

Maintenant, madame R... s'est-elle trompée dans ses révélations? Tout ce qu'elle nous a dit, à l'égard de sa bisaïeule, ne serait-il que des illusions? Mes conclusions seraient-elles basées sur une fausse appréciation que j'aurais faite relativement aux faits magnétiques que je viens de citer? Ou serait-ce le démon qui, prenant un corps fantastique, aurait revêtu la forme de celui de la bisaïeule de madame R..., lui apparaissant ainsi et l'aurait guérie d'une maladie que lui-même eût enfantée (puisque l'esprit malin ne peut pas guérir d'autres maladies que celles produites par lui-même suivant les théologiens)?

Chez tous les peuples et dans tous les coins de terre se trouve établie la croyance aux apparitions des morts.

L'écriture nous dit qu'Onias et Jérémie apparurent à Machabée; que Moïse et Élie se firent voir à Pierre, Jean et Jacques sur le Thabor, après avoir quitté la terre; que plusieurs des saints qui reposaient dans le tombeau apparurent à la résurrection à différentes personnes demeurant à Jérusalem; cette croyance est admise par de grands saints et savants orthodoxes et par un grand nombre de philosophes de l'antiquité païenne, ainsi que par des écrivains distingués de notre siècle, parmi lesquels figurent Chardel, Balzac et Esquiros. Malgré tous ces témoignages si respectables en faveur de la croyance aux apparitions des morts, doit-on la rejeter comme le rêve d'une imagination dérangée?

Si, comme nous disent plusieurs savants théologiens, la Pythonisse d'Endor put, par une permission divine, entrer en communication avec l'âme de Samuel après sa mort, les somnambules ne pourraient-ils pas, par une grâce particulière de Dieu, entrer en communication avec les âmes des personnes décédées.

Si la bisaïeule de madame R... apparut à son arrière-petite-fille sans avoir été appelée, peut-on dire que cette apparition a été le résultat d'une évocation de la part de la somnambule R...

« Quand vous serez entrés, disait Moïse aux Hébreux, dans » la terre que votre Dieu vous donnera, qu'il ne se trouve » parmi vous un homme qui se mêle de deviner ni qui évoque » les morts pour apprendre d'eux la vérité, car le Seigneur a » en abomination ces choses, et il exterminera ces peuples à » votre entrée à cause de ces crimes. » (Deutéronome, chapitre XVIII.)

Le moyen dont on se servait dans le pays de Chanaan pour évoquer les morts, était celui de cette Pythonisse que cherchait

Saül lorsqu'il dit à ses officiers : « Trouvez-moi une femme qui ait un esprit de Python, afin que j'aille la trouver, et que, par ce moyen, je puisse la consulter. » Saül vint chez cette femme et lui dit : « Découvrez-moi l'avenir par l'esprit de Python qui est en vous. » La femme lui dit : « Que voulez-vous que je vous fasse venir? » Il lui répondit : « Faites-moi venir Samuel. » (Liv. I des Rois, chap. III.)

Si l'action d'évoquer et d'interroger les morts par le moyen d'une pythonisse était abominable aux yeux de Dieu, la pythonisse d'Endor ne devrait pas moins, en elle-même, être un sujet d'indignation en la présence du Seigneur : « Si un » homme et une femme a un esprit de Python, disait Dieu à » son peuple, qu'ils soient punis de mort; ils seront lapidés » et leur sang tombera sur leurs têtes. » (Lévit., chap. XX.)

Si l'on me demande maintenant qu'est-ce qu'une pythonisse, voici ma réponse. Le mot python est un mot grec qui correspond au mot Hébreux *ob* et qui signifie dans les deux langues *démon*. L'original, en parlant d'une pythonisse, l'appelle femme qui a un *ob*. Les Septante l'appellent *Gunaïka Engastrimulthon*, femme qui parle du ventre ou qui a dans le ventre un démon qui répond à ceux qui l'interrogent.

Si l'on prouve, comme cela se peut, par les écritures des RR. PP. et la constante pratique de l'Église, que les somnambules n'ont aucun démon dans leur ventre ni dans aucune autre partie du corps;

Si, comme le R. P. Lacordaire a dit, du haut de la chaire de la vérité, dans l'église de Notre-Dame de Paris, en décembre 1846, les forces obscures ou facultés somnambuliques sont renfermées dans les limites qui ne témoignent d'aucune souveraineté sur l'ordre naturel, c'est-à-dire que chez les somnambules, on ne voit rien d'extra-naturel ou surnaturel, et par conséquent rien de diabolique, satanique ni pythonique, doctrine qui reçut une approbation explicite et publique

de la part du premier pasteur du diocèse de ladite ville de Paris.

Cela posé, je demande si ceux qui évoqueraient et interrogeraient les morts par l'entremise d'une somnambule, en supposant que les morts répondraient à l'appel de la lucide, seraient abominables aux yeux de Dieu, comme ceux qui les évoqueraient, par le moyen d'une femme ayant un démon dans son ventre et avec lequel elle aurait pactisé comme les pythonisses de l'Ancien Testament?

Si les somnambules, n'ayant rien de diabolique, satanique, ni pythonique, comme nous le croyons avec le R. P. Lacordaire, elles sont tout à fait différentes des abominables pythonisses dont nous parlent les livres saints, peut-on dire qu'elles seront néanmoins coupables aux yeux de Dieu, et doit-on les punir, les mettre à mort, les lapider et faire tomber leur sang sur leur tête, comme on a fait à l'égard des pythonisses du pays de Chanaan par ordre de Dieu même?

Pour résoudre ces questions, dont la solution d'une seule pourrait bien faire changer de face celle dont je viens de tirer des conclusions, je réclame les lumières des savants magnétistes, psychologues, matérialistes, rationalistes, académiciens, médecins, métaphysiciens et théologiens de toutes les communions chrétiennes, ainsi que de la religion judaïque, les suppliant de me faire toutes les observations qu'ils jugeront à propos, et que je recevrai avec autant de joie que de reconnaissance, sauf à y répondre, s'il le faut dans l'intérêt de la vérité, et prêt à changer d'opinion sur les faits que je viens de publier si l'on peut me convaincre d'erreur.

Mais je prie en même temps ceux qui voudraient bien m'honorer de leurs observations, de les faire avec réflexion et gravité, et en dehors de tout esprit de parti, secte, école, intérêt personnel; surtout que ces observations soient empreintes de cette franche impartialité et de cette bonne foi qui font le

plus bel ornement de l'honnête homme, car, sans cela, pas de vérité possible sur la terre.

Recevez, monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments respectueux,

L'abbé ALMIGNANA,
docteur en droit canonique.

Batignolles, le 22 avril 1851.

RÉPONSE A L'ABBÉ ALMIGNANA.

—

A monsieur l'abbé Almignana.

Cher et respectable monsieur,

Étant le premier qui ai connaissance des délicates et sincères questions que vous adressez, par la voie de notre journal, à la science de nos jours, je voudrais pouvoir y répondre avec autant de clarté qu'elles ont de mérite; mais comme elles trouvent en moi plutôt un adepte qu'un argumentateur, je me permettrai seulement de vous prédire le sort qu'elles auront. Ceux qui font des prophètes peuvent bien un peu prophétiser eux-mêmes, ne serait-ce que par imitation; le bipède humain imite facilement.

Les gens d'église vous répondront qu'elles sentent trop le soufre de l'enfer.

Les gens de justice vous répondront qu'elles sentent le charlatanisme, et vous accorderont une bonne amende, ainsi que quelques mois de prison, en attendant le *bûcher*.

Les gens d'épée vous répondront qu'elles sentent la calotte.

Les médecins vous répondront qu'elles sentent Charenton.

Les physiciens qu'elles sentent Robert Oudin.

Les journalistes qu'elles sentent la superstition.

Les banquiers qu'elles sentent les apothéoses de l'Opéra.

Les boutiquers et le peuple qu'elles sentent les *Mille-et-une Nuits*.

Si vous vous adressez aux pontifes des cultes étrangers au catholicisme, ils ne vous répondront rien, car ces gens sont muets à la langue du bon sens.

Si vous vous adressez aux académies, les aérostats humains qui les composent, gonflés qu'ils sont d'orgueil et d'ignorance, vous conseilleront un peu de distraction.

Si vous vous adressez au gouvernement, il vous dira qu'il a assez de s'occuper des cruches qu'il gouverne sans s'occuper de ce qu'elles contiennent.

Si vous en appelez aux magnétiseurs, ils vous répondront tous qu'il y a des voitures qui conduisent à Bicêtre tout droit, que vous n'avez qu'à en prendre une, et que là vous trouverez des cerveaux de la nature du vôtre qui vous comprendront.

Si vous vous adressez à un certain savant du nom de Chocarne, il vous répondra qu'il est armé de pied en cap pour vous combattre. Comme je commence ce duel, lorsque je serai vaincu, daignez prendre ma place, car la question en vaut la peine.

Voilà à peu près le catalogue des réponses qui vous seront faites. Je dois les connaître à fond puisqu'elles me sont adressées depuis quelques années, votre caractère commandera un peu plus de ménagement et de modération, le silence même qu'on gardera à votre égard vous fera croire que cette pépinière de *sacs à pensées* nommée homme, à laquelle vous vous intéressez trop pour ce qu'elle vaut, est digne de compassion. Je vous dirai, moi, qu'elle est digne de son état; ce n'est qu'une bête orgueilleuse qui croit en son savoir et qui ignore les premiers mots de la langue des toutes *les langues*, de l'étude de toutes les *études*, de la vérité de toutes *vérités*, qui sont l'*humilité* et l'*amour* fraternel.

Je désire que ma prophétie soit fausse. Oh! alors, je suis prêt à vous seconder de mes faibles lumières dans ce débat auquel je ne *crois pas*, et que je ne *redoute nullement*.

Tout à vous de cœur et d'amitié.

Alp. CAHAGNET.

TRIBUNAUX (1).

Nous lisons dans le 129e n° du *Journal du Magnétisme*, un procès fort détaillé fait à une somnambule du nom de *Rose* Patrix, par le tribunal de *Nogent-le-Rotrou* (Eure-et-Loir); nous avons été curieux de connaître le réquisitoire de M. le procureur de la république, parce que là sont les lumières (dit-on): nous avons remarqué dans ce brillant morceau le passage suivant :

« Le somnambulisme est impossible, et la seule hypothèse d'un pouvoir pareil à celui que s'attribuent les somnambules est une *impiété*, car on ne peut admettre que Dieu aurait accordé à quelques hommes des facultés éminentes qu'il n'aurait pas départies à tous les hommes. C'est une *impiété*, car si le somnambulisme existe, il voit tout, le *passé*, le *présent* et l'*avenir*; dès lors plus de libre arbitre; les actions humaines sont enchaînées invinciblement par la fatalité; dès lors plus de morale, plus de société. Si Dieu accordait la connaissance de l'avenir, ce serait à des saints comme ceux que l'on vénère et non à des gens SOUILLÉS DE VICES, à une INFAME MENTEUSE comme la prévenue, qui n'a rien fait pour mériter un tel privilége. Aucun homme sensé ne peut admettre qu'un

(1) Cet article était composé lorsque M. l'abbé Almignana nous apporta le sien. Nous sommes embarrassé lequel croire de la justice qui nous condamne à voir dans cette question de l'impiété, et l'Église qui nous autorise à l'étudier. (NOTE DE L'AUTEUR.)

individu puisse voir ce qui se passe à trois lieues de distance, et que l'*âme* s'élève hors de son corps pour y rentrer après ces pérégrinations. On ne peut admettre que Dieu ait donné à quelques hommes le ***pouvoir*** de ***guérir*** les ***maladies;*** il eût été plus simple qu'il ne CRÉAT pas la MALADIE. »

Nous nous permettrons de présenter quelques observations à M. le procureur (très-chrétien sans doute) du tribunal de *Nogent-le-Rotrou.*

1° Si le somnambulisme n'existe pas, il ne peut exister de somnambule.

2° Si le somnambulisme existe, ce n'est pas lui qui voit le passé, le présent et l'avenir, c'est le somnambule.

3° Si l'un et l'autre n'existent pas, ce sont des mots inutiles dans le vocabulaire de la magistrature.

4° Si l'on ne peut admettre, sous peine d'*impiété*, que Dieu ait accordé aux hommes la faculté de connaître le passé, le présent et l'avenir, vu qu'elle détruirait la morale et la société, pourquoi écrire l'histoire et voir le présent? Nous ne voulons pas profiter de la singularité de l'argument, nous ne nous attachons qu'à l'avenir. S'il n'est pas possible de le prévoir, c'est qu'il n'existe pas; s'il n'existe pas, pourquoi Dieu le révèlerait-il aux saints? S'il existe et que Dien le révèle aux saints, nous nous demanderons à M. le procureur que devient le libre arbitre? que deviendra la société et la morale, si ce n'est ce qu'elles ont toujours été?

5° Qu'étaient les saints avant de le devenir? Pourquoi l'*infâme menteuse* n'aspirerait-elle pas à la rémission de ses fautes, comme les douze apôtres du CHRIST et les trois cent soixante-cinq saints du calendrier?

Ce qui nous paraît non moins curieux, c'est de lire le résumé de ce procureur de la république, qui n'a qu'une question à apprécier, qui est celle d'une contravention quelconque à la loi, de l'entendre, disons-nous, insulter aussi courtoise-

ment une accusée, qui a pour la préserver d'un tel outrage le titre de femme à présenter à tout homme bien né. Oh! vertueux Bayard, si tu avais entendu cette apostrophe *d'infâme menteuse* de M. le procureur, tu n'eus pas proposé à ce galant homme du monde un *trait d'union* avec ton dévouement au beau sexe.

Ce qui nous étonne le plus, c'est d'entendre ce magistrat discuter scientifiquement la vertu d'une plante, l'existence d'un phénomène, les propriétés de l'âme et la puissance de Dieu.

Oui, d'entendre un procureur de la république près le tribunal de *Nogent-le-Rotrou* dire *médicalement* que la feuille de cassis n'a pas de propriétés médicinales, qu'un remède composé n'est pas salutaire ;

Physiquement qu'il n'y a pas de somnambulisme ;

Psychologiquement que l'âme ne peut se séparer du corps ;

Théologiquement que Dieu aurait mieux fait de ne pas créer les maladies que d'en permettre la guérison. Ah! grandeur de l'instruction.

Et l'on vient nous dire devant de tels faits qu'il n'est question que de la légalité que la loi exige pour guérir ! Pourquoi alors traitez-vous de questions que cette même loi ne vous commande pas de connaître, que vous ne connaissez pas ou connaissez assez peu pour nier les propriétés somnambuliques ou celles médicinales d'une plante?

Je vous le répète, votre loi est inconséquente puisqu'à partir du jour de sa promulgation elle arrête le plus sublime des progrès, celui de soulager ses frères ; ce qu'elle ne connaît pas, elle le condamne ; ce qu'elle n'avait pu prévoir, elle le NIE!

Elle est inconséquente puisqu'elle exige un diplôme pour exercer la médecine et qu'elle n'en exige pas pour connaître les délits des questions médicales.

Elle est inconséquente, *ou vous*, puisque vous demandez la condamnation d'une chose que ladite loi ne peut condamner ;

car si ce ne sont pas des remèdes reçus ayant une vertu quelconque que cette femme a conseillés, elle n'a donc pas exercé la médecine illégalement, selon la loi, elle a empoisonné ou fait du bien, une autre loi doit connaître le délit qui vous est proposé.

Vous êtes inconséquents vous-mêmes en vous écriant que Dieu ne peut avoir départi partiellement « une *faculté éminente* à un être plus qu'à tous les êtres. » Vous savez ou vous *devriez* savoir que tous les êtres ne peuvent pas devenir des *Newton* ni des *procureur* de la république à *Nogent-le-Rotrou.*

Vous êtes inconséquents, puisque votre mission est de réprimer l'insulte et que vous insultez les accusés.

Vous êtes inconséquents, puisque vous voulez faire prévaloir la morale sur les mauvaises passions, de venir discuter les œuvres de l'Éternel et d'en déduire qu'il eût été mieux de ne pas agir comme il l'a fait.

Nous le disons avec peine, nous avons souvent assisté à des débats judiciaires, et nous avons trouvé que parfois dans cette enceinte de la justice où doivent régner la clémence, le calme et le respect de l'homme, de n'y voir qu'une passion dépassant les bornes de toute convenance, des discussions envenimées, des rivalités de talent, des besoins de réputation qui dérogent à la sainteté de la noble mission du magistrat.

Moi, juge, qu'ai-je besoin pour apprécier tel délit, que le talent payé d'un *avocat*, ou celui peu bienveillant d'un *procureur* me prouve son existence? N'ai-je pas entendu les parties adverses? N'ai je pas un cœur droit et juste qui doit me guider sans cette influence contraire, qui ne me prouve qu'une chose, qui est que l'un de ces deux champions *ment* ou se *trompe!* ce que mon arrêt prouve en donnant raison à l'un et en condamnant l'autre. Oh! ce n'est pas ainsi que je comprends la civilisation. Pour être conséquents avec vos œuvres, sachez

à chaque innovation dans les sciences, à chaque connaissance des puissances ou des dépendances de l'esprit humain, proposer une loi qui soit en rapport et puisse juger de l'état présent du progrès, progrès que la précédente loi ne pouvait connaître, et par conséquent réprimer.

Pour être conséquent avec votre loi, qui défend d'exercer la médecine sans diplôme, défendez donc également la publication des ouvrages qui traitent des moyens de guérir, œuvres d'auteurs non diplômés, ce sont autant de cosneils donnés à domicile qui sont *rémunérés* par le prix de l'ouvrage, et qui peuvent, étant mal compris du lecteur ou mal définis par l'auteur, produire les plus fâcheux résultats; faites donc brûler les livres traitant de magnétisme, de physique électro-galvanique, de la Flore médicinale, de chimie, d'alchimie, faites fermer toutes ces chapelles où chacun va implorer sa guérison d'un saint non diplômé; empêchez-moi de secourir un blessé dans la rue, de m'informer de la santé d'un ami et de lui conseiller ce qui, je le crois, peut lui être utile. Voyons, il vous en reste trop à faire pour prouver l'efficacité de votre loi, loi assez inhumaine pour *venir* condamner la *Charité* même. Il suffit que le dévouement non permissionné par elle ait guéri pour qu'elle le dise coupable!!! Cela est édifiant. Quand donc verrai-je une loi qui ne réprimera que le mal? Ce n'est pas de nos jours.

Madame Rose Patrix a été condamnée à quinze jours de prison et 400 francs d'amende, le médecin qui l'assistait, M. Anctin, à 200 francs d'amende.

Le pharmacien qui a vendu les drogues, à trois jours de prison et 600 francs d'amende.

Léon Patrix, pour complicité d'exercice illégal de la médecine, à 15 francs d'amende.

L'avocat de la prévenue a la perte dans le vide d'une élo-

quente logique qui fait un contraste puissant avec le réquisitoire de M. le procureur du tribunal.

Les accusés en ont rappelé; qui n'en rappellerait pas? J'en rappellerais jusqu'à ce que j'eusse prouvé à M. le procureur de Nogent-le-Rotrou qu'il est tombé dans un fameux trou en discutant la vertu de la feuille de cassis; elle n'a toujours pas celle de nous prouver sa haute érudition en botanique.

Alp. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

—

APPARITIONS, GUÉRISONS, ETC.

A Monsieur Cahagnet, gérant du journal le *Magnétiseur spiritualiste*.

Napoléon-Vendée, le 21 avril 1851.

Non, je ne vous ai point oublié. Si j'ai tardé à vous faire l'envoi en question, c'est que, je vous le répète, j'écris fort peu, j'observe beaucoup, j'étudie le plus possible pour ne point mériter le reproche d'ignorant, prodigué si facilement aujourd'hui pour de légères différences d'opinion sur un sujet. Puis dans mon isolement, en présence d'une lutte qui, pour être indirecte, n'en est ni moins ardente ni plus courtoise, combien de fois ne me suis-je pas demandé : Actuellement la scission des disciples de Mesmer ne devrait-elle point porter plus sur les points de loyauté, de probité, d'honneur que sur ceux de doctrine, tout en constatant leurs dissidences? Le magnétisme direct gagnerait-il son établissement définitif à la suppression du somnambulisme? Y gagnerait-il même ce que ce dernier lui a procuré d'adeptes depuis 1784? Le magnétisme

simple n'a-t-il pas ses dangers, ses abus, ses inconvénients tout aussi bien que le somnambulisme, qui n'est pas la divination que l'on vient faire chez un somnambule et vingt autres tours de force de cette nature? Des personnes compétentes sur la matière l'ont adroitement, mais peu bienveillamment insinué. pour avoir sans doute plus de raisons pour le combattre. Mais un magnétiseur, ou si l'on veut un somnambuliseur, car ce ne sont pas les mots. mais les actions qui déshonorent les hommes, doit-il toujours savoir le sujet de sa séance, doit-il abandonner son somnambule? Jamais; ne serait-ce que pour prévenir l'inoculation du mal, interdire les questions du domaine de la vie privée, et une foule d'autres inconvénients dont l'énumération serait trop longue. Ce sont là les vrais principes, les véritables règles qu'on voudrait à tort sous-entendre ou dénaturer. En poursuivant le cours de mes réflexions, je me demande : Les faits, surtout les faits constants, sont-ils aussi faciles à produire qu'on veut bien le dire avec cet axiome impossible à nier : La faculté magnétique appartient à tous indistinctement, mais elle existe chez tous les hommes à des degrés différents. Dans l'intérêt non-seulement de la sc ence, mais encore dans celui de l'humanité, doit-on mutiler et séparer ce qui s'est produit et assemblé par la nature des choses, avant de réaliser ce qu'Hérodote disait de l'Égypte : Tout y est plein de médecine? Je veux dire l'introduction du magnétisme dans la famille, sa reconnaissance positive et générale. Du moins, jusqu'à cette reconnaissance, qui arrivera tôt ou tard, ne vaut-il pas mieux employer, selon la possibilité des cas, le magnétisme simple et le magnetisme composé, en donnant toujours la préférence au premier, en expliquant leur difference aux personnes en état de la comprendre, en conseillant l'étude et la pratique du premier avant celle du second à celles qui voudraient s'en occuper?

Ces questions, auxquelles on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, trouveront une élégante et prompte solution sous des plumes plus habiles. Puissent-elles, comme autrefois ces rhéteurs grecs ne point soutenir le lendemain le contraire de la veille! Elle sont pour moi l'objet de longues, d'impartiales méditations, l'une des causes de mon silence, car je désirerais tant voir toucher des armes noircies par la rouille, qu'on appelle l'amour-propre froissé, pour défricher le magnifique champ que tant d'autres foulent aux pieds, sans l'y fouler nous-mêmes. Pourtant quand une grande idée comme celle du magnétisme tend à prendre sa personnification dans le monde, elle a, je le crois du moins, des agents plus puissants que ceux qui veulent la restreindre dans sa manifestation la plus insaisissable, la plus inexplicable, il est vrai, mais la plus étonnante. Que servit à Mesmer de la cacher? que servira-t-il aujourd'hui de la bannir? Sans être exclusif et tout en admettant les pages écrites si éloquemment par les magnétiseurs savants et distingués du jour sur le magnétisme simple, je crois dans le vrai ceux qui ne consentent point volontiers à retrancher la plus belle branche du grand arbre, parce qu'à côté de ses fruits exquis, il s'en trouve de mauvais. Vous êtes amis de la nature, respectez-la sans la corriger; si l'art la perfectionne et l'embellit, il ne la vaut jamais.

Après cette digression trop longue peut-être, collationnons quelques faits. Vous le savez, je n'en provoque jamais, mais je recueille fidèlement ceux qui se présentent. Les trois suivants sont de l'ordre de ceux que vous avez déjà recueillis en grand nombre.

De juin 1849 à décembre 1850, j'ai entendu dire spontanément par trois fois, par un somnambule, à des dames venues l'interroger sur un autre sujet : *qu'il voyait leur mari errant près de lui*. De ces trois personnes, toutes inconnues au magnétiseur comme au magnétisé, la première, comme

elle l'avoua, était veuve ; la deuxième était absente ; l'une de ses voisines, accompagnée d'un homme, avait apporté une mèche de ses cheveux. Or, comme cet homme était précisément le mari, il y eut un instant confusion ; mais, sur l'instance du lucide, on demanda si la dame en avait eu deux. En effet, le monsieur présent était le second, donc on pouvait bien voir le premier. La troisième enfin, connue depuis, madame veuve P...., de Saint-Aubin-la-Plaine, canton de Sainte-Hermine (Vendée), reconnut très-bien son mari dans ce qui lui fut dit, touchant son signalement, son caractère, la dernière maladie qui l'avait emporté quinze à dix-huit mois auparavant, et plusieurs autres détails personnels.

Ces phénomènes produits d'eux-mêmes, sans imitation, sans détriment pour le reste de chaque investigation, à peine saisis, surtout par la première dame qui se contenta de répondre à la question : Êtes-vous veuve? Oui, monsieur, m'ont, par cela même, paru dignes d'être relatés. Maintenant notre cerveau conserve-t-il l'empreinte de toutes nos idées du commencement à la fin de notre vie? Est-ce un livre toujours ouvert, ou plutôt est-ce un tableau synoptique, et le somnambule va-t-il lire précisément à la colonne des pensées de deuil, pour y reconstruire l'être qui n'est plus? Je ne sais ; mais l'on peut fort bien constater des faits sans les nier, parce qu'on ne peut les expliquer. Euler, Ludworth, Descartes, Mallebranche, Lesbnitz, ont échoué dans l'explication de l'influence réciproque du corps sur l'âme. Est-il étonnant que nous ne puissions donner celle des relations d'âmes à âmes?

Laissons ces régions psychologiques incomprises pour parler de ce qui frappe nos sens. L'histoire de la chirurgie magnétique doit compter un fait de plus. Le 15 janvier 1851, la première grosse molaire de la mâchoire inférieure gauche, a été extraite à P...., par un médecin dentiste de l'hospice, à madame P..... en sommeil, avec la plus complète insensibi-

lité. L'opérateur avoue n'avoir jamais vu d'insensibilité aussi parfaite, et qu'elle laissait loin derrière elle le chloroforme. Si je suis bien informé cette expérience a modifié un peu ses idées sur le magnétisme, qu'il rejetait sans l'avoir étudié ni même vu expérimenter. Cette nouvelle fait faire une réflexion en faveur de sa loyauté, mais non de sa bonne foi, car pourquoi répudier ce que l'on n'a ni étudié, ni vu pratiquer, ni pratiqué soi-même, ce que l'on peut et doit toujours faire en pareille matière?

On a dit : Les somnambules ne peuvent percevoir les esprits. De même on a émis cette autre proposition : Les somnambules ne guérissent point. Dieu m'est témoin que je ne suis le champion d'aucun système, si ce n'est celui de la vérité, me sollicitant à répondre ici : 1° que, si les somnambules ne guérissent pas par eux-mêmes, ils sont les instruments dont Dieu se sert pour guérir ; 2° qu'il faut, pour établir la proposition citée, détruire, comme on dit vulgairement, la logique brutale des faits nombreux antérieurement cités, et des suivants. Ils ont pour eux, outre la consécration de la vérité, celle non moins avantageuse du temps écoulé depuis leur réalisation.

Quelques extraits doubles d'attestations, offerts comme témoignage de reconnaissance et preuve de guérison.

NOTA. Je tiens à votre disposition les originaux. Quelques-uns sont écrits de ma main, sous la dictée des personnes qui se sont empressées de les signer et faire signer.

Nous, parents soussignés et connaissances de Valentine Dubois âgée de quatorze ans, au Poiré-sous-Napoléon, affirmons l'avoir vue pendant quinze mois dans l'état le plus déplorable. C'est ainsi que, dans une continuelle agitation, elle ne pouvait tricoter sans casser sa laine, porter une cuillère à sa

bouche sans la voir aller toucher l'oreille, puis tomber; soutenir une assiette sans la voir échapper de ses mains tremblantes et voler en éclats.

Conduite à madame P........, somnambule, au mois de mars 1849, cette dernière qualifia la pénible affection dont elle était atteinte d'agitation nerveuse ou espèce de *danse de saint Guy*, survenue à la suite d'une peine morale. En effet, cette jeune fille en avait éprouvé les premières atteintes par suite de sa séparation forcée d'un parent qu'elle affectionnait beaucoup. Quelques bains, deux magnétisations quotidiennes de vingt minutes chacune pendant trente jours, l'ont fait rendre saine et sauve à ses parents après deux mois. Elle travaille depuis à l'état de couturière, et son maintien paisible, sa santé des plus prospères, font l'étonnement de toutes les personnes qui l'ont connue pendant son affection.

A Napoléon-Vendée et au Poiré-sous-Napoléon, le 1er mars 1850.

P.-B. Lardière, tante de l'enfant à Napoléon-Vendée, rue du Change.
A. Lardière, cousin de l'enfant, à Napoléon-Vendée.
Moi, Valentine Dubois, je certifie être parfaitement guérie.
Charles Dubois, père de l'enfant, au Poiré.
Salomé Babinot, femme Dubois, mère de l'enfant.
Théophile Caillerot, à Napoléon-Vendée.
Estelle Dubois, sœur de l'enfant, au Poiré.
Joséphine Lardière, cousine de l'enfant, à Napoléon.
Brière, à Napoléon.

J. PERRUCHOT.

(*La suite à un prochain numéro.*)

PRÉDICTION RÉALISÉE D'UN MORT.

—

A Monsieur Cahagnet.

Mon cher frère en Dieu,

Je ne peux résister au désir de vous faire part du bonheur que j'ai goûté, et que je goûte encore, d'avoir été initié par vous à l'étude des apparitions, surtout depuis que j'ai eu la douleur de perdre ma bonne et bien-aimée mère; mon désespoir eût été sans égal, si je n'eusse pas eu la douce consolation de pouvoir communiquer avec son âme, et de la savoir heureuse, elle qui avait tant souffert pour vivre et qui souffrait tant pour mourir; elle dont je connaissais l'heure de départ de cette terre, dont je cherchais à ranimer par l'action magnétique les chairs tombant par morceaux sous la dent dévorante de la mort; elle que je contemplais dans son lit de douleur, dont l'œil bienveillant et les lèvres souriantes semblaient essayer de me faire douter de la prédiction de ma lucide, et celle-ci qui de son côté me disait sans cesse : La puissance de Dieu l'appelle à lui, aucune autre ne peut la lui disputer. Comment, lui disais-je, toi qui soulages, guéris et sauve tant de malades, tu ne pourras me rendre ma mère, ma bonne et angélique mère? — Non, répondait-elle; Dieu seul dispose de la vie; moi, je ne donne que la santé qu'il me permet de donner en son nom. Oh! mon ami, cette excellente lucide qui ne s'était jamais trompée, je l'entendais me dire : Édouard, de la force, du courage, ta mère doit mourir à ce monde pour renaître à un meilleur; ne faiblis pas à ta tâche, ton action magnétique calme ses souffrances et l'aide à quitter cette enveloppe que la gangrène va bientôt attaquer; reste à ton poste, c'est le devoir d'un bon fils. Il était plus facile à ma lucide de

me conseiller ce courage qu'à moi de le posséder ; personne ne pouvait supporter l'odeur infecte de cette jambe, dont un lambeau restait chaque jour attaché au linge qui la couvrait, jusqu'à ce que les doigts tombassent un à un. Oh ! alors, que j'ai souffert, et, si je n'avais pas eu l'espoir d'une vie meilleure, j'eusse accusé Dieu de mes angoisses ; mais je connaissais sa justice, et je me résignai à accepter ce que je ne pouvais comprendre.

Un jour que ma lucide était en sommeil, elle s'écria qu'elle voyait ma mère ; je lui demandai si Dieu m'accorderait un remède pour la sauver. Non, dit-elle, car je la vois monter au ciel. J'accourus près de ma mère, il était temps : ses mains me cherchaient pour me donner sa bénédiction, et ses beaux yeux, élevés vers le ciel, en contemplaient déjà les joies infinies. Son dernier soupir se noya dans mes larmes, il ne me restait plus qu'un cadavre.

Oh ! ami, c'est alors que je bénis l'Éternel de vous avoir révélé le moyen de communiquer avec les morts ; la mission matérielle de ma mère était remplie ; il me restait à remplir la mienne. Tu es heureuse, m'écriai-je, j'en glorifie Dieu ! Je pourrai donc communiquer avec toi, ma mère chérie, tu n'as pas été témoin matériellement de ma ruine commerciale. Ton âme, du haut du ciel, m'a guidé, et tes bonnes prières au Seigneur m'ont aidé à supporter les humiliations de ma triste position.

Oh ! vous tous qui souffrez, sachez que tous ceux qui ont quitté cette terre, et vous ont aimé, du séjour céleste vous protégent. C'est ce qui m'est arrivé depuis la mort de ma tendre mère. J'ai été conduit par son âme, et toutes les fois que j'ai été embarrassé, ma lucide, digne interprète entre elle et moi, me donnait les conseils nécessaires, et m'a toujours prédit tout ce qui m'est arrivé. Je me trouvais avoir des travaux, et ma position ne me permettait pas d'en faire les

avances ; courage, me disait ma mère, ne te laisse pas abattre, je vois que l'on va venir à ton aide, et, peu de jours après ces bonnes paroles, je reçus un billet d'une de mes amies d'enfance ainsi conçu :

« Mon ami, ma mère est au plus mal ; viens vite, je t'attends. »

Je m'empressai de me rendre auprès de cette digne femme, que j'aimais autant que j'avais aimé son mari, duquel j'avais reçu le dernier soupir, il y a trois ans. En arrivant, elle s'écria : Te voilà donc, cher ami, que je suis heureuse de te voir ; ne me quitte pas, je t'en prie, car je vais aller rejoindre mon mari. Je cherchai à la consoler et à la persuader du contraire: mais une voix secrète me disait : Le magnétisme ne peut lui rendre la vie, et il me semblait voir la mort réclamer sa proie. Je passai deux nuits près d'elle. A la deuxième, exténué de fatigue, je profitai que sa fille était près d'elle pour prendre un instant de repos, je me jetai tout habillé sur un lit de sangle. A peine étais-je étendu, que je vis m'apparaître cette pauvre femme. Édouard, me dit-elle, je vais mourir et tu n'es pas là pour recevoir mon dernier soupir, comme tu as reçu celui de mon époux.

Je ne pouvais en croire mes yeux, qui la voyaient debout devant moi. Je me lève en toute hâte, sous l'empire de cette vision, et je vais au lit de la malade, croyant n'y trouver qu'un cadavre ; elle voulait sans doute me dire adieu par un dernier sourire, car un instant après elle avait cessé de souffrir !

Le lendemain, sa fille me montra un titre qu'elle héritait de sa mère, et me dit : Je voudrais pouvoir t'obliger à mon tour, en reconnaissance de tout ce que tu as fait pour nous, et partager la valeur de ce titre avec toi ; mais son échéance est de cinq ans. Vois si tu peux l'abréger, et que Dieu veuille que cet argent puisse te relever. Alors commençait l'accomplissement de la prédiction de ma mère. Je l'évoquai de nouveau. Nous

étions en décembre; je lui demandai le moyen de négocier ce titre. Elle me dit : Il n'est pas négociable fait tel qu'il est, quoique la personne qui l'a souscrit soit très-riche et un haut fonctionnaire; va le voir, il te refusera le remboursement; ne te rebute pas, retournes-y, et tu obtiendras deux titres au lieu d'un, ce qui te facilitera à le négocier. Quoiqu'au ciel nous ne nous occupions pas des affaires de la terre, cependant je prévois que tu ne dois réussir à le négocier qu'en mars. Pendant trois mois, je frappai à toutes les portes et je trouvai des difficultés de tout genre qui me firent supposer un moment que je ne pourrais négocier cette valeur, lorsque, le 31 mars, je reconnus que ma mère avait dit vrai. Je m'écriai alors : Merci, mille fois merci, ô mon Père céleste! Étant persuadé que je devais ce service à l'inspiration de l'âme que j'avais assistée dans ses derniers moments, je la remerciai à son tour, et priai le Seigneur de répandre sur elle ainsi que sur ma mère sa divine bénédiction.

Mon cher Cahagnet, si j'écris ces lignes c'est pour rendre gloire à Dieu, et ajouter un témoignage de plus à la croyance que les morts peuvent apparaître à de bons lucides et nous guider en ce monde.

BLESSON.

GUÉRISONS MAGNÉTIQUES.

A Monsieur Cahagnet.

. . . .

I.

En décembre dernier, je fis un petit voyage à mon pays, où je visitai mes anciennes connaissances, parmi lesquelles était M. Parise, dont la femme était paralysée du côté gauche

depuis treize ans, après avoir essayé de tous les remèdes (y compris le mercure), elle n'avait obtenu aucun soulagement. Je lui proposai de la magnétiser, ce qui lui convint et en huit séances elle recouvra la liberté de tous ses membres, non pas selon ce qu'ils étaient avant sa maladie, mais lui obéissant assez pour vaquer à ses affaires. Obligé de revenir à Paris, je ne pus achever totalement cette cure.

II.

Le bruit de cette quasi guérison se répandit dans le pays où je commençais par ne plus être regardé comme un être ordinaire. Si je ne sentais pas le sortilége, je sentais quelque chose de semblable ; on me parla alors d'une malheureuse épileptique, nommée madame Hoden, en me demandant si je pourrais lui faire du bien. Certainement, répondis-je, si elle le veut, elle s'en trouvera bien ; on lui en parla, et ce fut après une vive résistance qu'elle accepta mes soins. Ses attaques nerveuses duraient depuis six ans, étaient répétées très-souvent, et quatre hommes pouvaient à peine être maîtres de ses mouvements convulsifs.

A la première fois que je la vis, je fus effrayé de la difficulté de la tâche que je m'imposais, mais je fus bientôt rassuré lorsque après quelques minutes de fascination magnétique, ses yeux se fermèrent, au grand étonnement de sa famille ; car elle eut à l'instant une attaque nerveuse qui fut calmée aussitôt par le seul acte de ma volonté ; elle était en sommeil magnétique, je n'eus qu'à l'interroger sur sa position, la manière de la magnétiser et de la conduire ; elle répondit à tout avec justesse, dit même qu'elle était enceinte d'une petite fille qu'on nommera Camille. La prédiction fut exacte.

Je profitai de cet état de sommeil pour la questionner sur la malheureuse position de sa mère qui devenait aveugle, par une taie sur chaque œil, et lui demander s'il y avait espoir de gué-

à ma femme les détails exacts sur le lieu et ce que je faisais au moment même, qui était de tourner une machine électrique, ce que ma femme ne put admettre et comprendre que lorsque je lui en eus donné l'explication.

NOTA. J'ajouterai que madame Parise, la première personne que j'ai citée, incomplétement guérie de sa paralysie, l'a été en six jours par les conseils de madame Hoden, en s'ortillant simplement la main qui était restée paresseuse.

Voilà, mon bon frère, ma petite récolte magnétique, faites-en l'usage qu'il vous conviendra.

LEJEUNE.

BIBLIOGRAPHIE.

ARCANES DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS.

Nous soumettons à nos lecteurs la traduction d'une annonce allemande de la vente de cet ouvrage, qui vient d'être traduit à Leipzig (1).

« Un des livres les plus remarquables de notre temps, a paru et est en vente chez Fréd. Hosselring, à Hildburghausen.

» *La Communication avec les Trépassés par la voie du Magnétisme.*

» Un livre pour la consolation de l'humanité !

» Contenant la preuve incontestable de la durée individuelle et de l'occupation de l'âme après la séparation du corps ; extrait du protocole contenant les révélations de somnambules extatiques de M. Alp. CAHAGNET, avec une judicieuse préface

(1) Cette édition a été vendue 15,000 fr. par la personne qui en a fait faire la traduction. (NOTE DE L'AUTEUR).

du docteur J. Nersberth, magnétiseur autorisé (1) et membre de l'Académie impériale Léopoldine des sciences naturelles, à Vienne;

» 2 vol. gr. in-8° brochés avec une élégante couverture.

Prix : 2 écus 15 ngr.

» Le titre de ce livre qui, dans la littérature du monde entier, n'a pas son pareil, est la simple et véridique annonce de son contenu propre. Cette sainte assurance suffira pour prévenir de la manière la plus péremptoire que cette publication n'a pas un lucre pour but, et qu'elle ne fait non plus partie de la littérature dite de conversation, comme quelques-uns pourraient peut-être l'objecter. Mais quelque grande que soit la défiance contre le contenu du livre, qui traite de choses si extraordinaires, on arrive bientôt à la conviction et à la certitude que l'auteur dit en tout la pure vérité et qu'il ne publie que les faits qu'il a lui-même reconnus.

» S'il présente quelque chose qui porte l'apparence de l'incrédibilité, cela est fait avec une probité si évidente, on est même tenté de dire avec une fidelité si évangélique dans l'exposition, que la pensée à l'invention ou à l'illusion ne peut surgir. Il traite cette matière si importante pour l'humanité avec une chaleur si pénétrante et en même temps avec une si grande prudence et circonspection qu'involontairement l'intétêt du livre va croissant.

» Il contient la vérité; il contient les preuves que l'âme subsiste individuellement pendant l'éternité après la séparation de son corps mortel, et qu'elle sera transférée par Dieu dans ses cieux, selon sa dignité, parmi ceux qu'elle a aimés sur

(1) Nous ignorions que le magnétisme fût autorisé à Vienne, ce qui nous prouve que la justice et le savoir des hommes ne se ressemblent pas en tous lieux. (NOTE DU GÉRANT.)



terre et qui l'ont précédée; elle sera réunie, ou bien elle sera reléguée dans un lieu d'épuration et de punition, pour, après une longue purification, prendre part à la félicité immortelle.

» Il est vrai que celui qui possède le vrai sens divin peut l'avoir reçu par la révélation chrétienne, et, selon son témoignage si élevé, il n'aura plus besoin d'un témoignage individuel, surtout du genre de ceux qui rouvrent le cercle des miracles, pour affirmer de ce dont il ne doute plus. Mais lorsque l'esprit sent le fardeau d'attributs négatifs entre Dieu et le monde, ou qu'il aspire particulièrement après la présentation de l'idée divine, dès lors naît le désir ardent qui témoigne d'un déchirement intérieur et d'un manque d'appui.

» Quand soudainement les paroles et les révélations des voyants font croire que la barrière de l'abornement terrestre est reculée; lorsque le magnétisme apprend qu'il possède une force qui, dans la libre direction sur ses semblables, les soumet pour ainsi dire à sa volonté, et qu'il leur ouvre la porte pour pouvoir jeter leur regard dans les cieux et sur les choses de la terre, en les sortant hors des bornes de leur individualité; quand le clairvoyant ne recherche que le perfectionnement de sa substance spirituelle, et ne l'acquiert souvent qu'à force de tourments et de douleurs; quand il conduit des entretiens avec les trépassés avec une vérité qui ne laisse aucun doute qu'on a devant soi un être qui est en correspondance avec un monde supérieur; lorsque, dans les extases, les révélations d'une nouvelle existence se font sentir, et que l'extatique voudrait dès lors déjà lever l'ancre pour voguer vers la demeure céleste, qu'il reconnaît avec joie, alors le voyant semble voir la porte des cieux ouverte devant lui et le rayon resplendissant des cieux de Dieu se manifeste à son œil spirituel.

» Chacun pourra se procurer les preuves authentiques (en s'adressant à *M. Alp. Cahagnet*, 265, rue Saint-Denis, à Paris) que les âmes des trépassés ont apparu aux somnambules

non-seulement d'une façon isolée, mais dans une longue suite d'apparitions.

» Les trépassés n'ont pas été uniquement aperçus par les somnambules, mais ces derniers en ont encore reçu de nombreux renseignements et des révélations sur l'autre monde.

» Le moyen indiqué ci-dessus pour y parvenir est le somnambulisme extatique, exercé par un magnétiseur ayant les mœurs pures, ayant foi en Dieu et aimant ses semblables.

» Les révélations que ce livre contient ne sont aucunement contraires au christianisme.

» Elles produiront une révolution salutaire dans beaucoup d'esprits, consoleront les bons et étendront le royaume de la foi et de l'amour !

» Imprimé chez Oscar Leiner, à Leipzig. »

—

Le savant M. Du Potet, dans son examen critique des *Arcanes*, leur lança, *généreusement* et à brûle pourpoint, cette prophétie : « Cet ouvrage sera rejeté dans un coin comme une œuvre indigeste, etc. » C'est dans cette intention, sans doute, que les *Arcanes*, déjà traduits en trois langues, cherchent un *coin* pour y périr honorablement.

—

Sanctuaire du Spiritualisme. — Nous annonçons également à nos lecteurs que cet ouvrage vient d'être traduit en anglais à Londres, par le traducteur des *Arcanes*. Nous en reparlerons sur de plus amples renseignements.

—

Traitement des Maladies (1). — Tel est le nouveau titre de l'ouvrage que nous avons annoncé dans notre der-

(1) Voir l'annonce à la couverture du journal.

nier numéro, sous celui de *Somnambulisme médical*, et pour lequel nous avons ouvert une souscription qui a été tout à l'avantage des souscripteurs, vu que cet ouvrage annoncé à 1 fr. 50 c. sera vendu 2 fr. 50 c., sans le portrait de la lucide Adèle Maginot, qui n'a été tiré qu'à un nombre répondant à celui des souscripteurs, tel qu'il était convenu ; nous avons été obligé de supporter la faute de notre estimation, et de servir la souscription au prix annoncé ; mais nous avertissons qu'à partir de ce jour, elle est fermée, et que les personnes qui désireront cet ouvrage le trouveront chez M. Germer Baillère, libraire, 17, rue de l'École-de-Médecine, auquel nous avons vendu le manuscrit, ainsi qu'au Bureau du Journal, 265, rue Saint-Denis.

Nous profitons de cette annonce pour remercier publiquement tous les souscripteurs qui ont entendu notre appel et se sont empressé d'y répondre. Ceux qui ont tardé à le faire, croyant que ce livre ne traitait que de la vertu médicinale des plantes, sont dans l'erreur, car telle est notre passion de parler spiritualisme dans tout ce que nous traitons, que nous n'avons pas oublié d'être moins bavard dans ce petit livre que dans les précédents ; nous pensons même avoir dit quelque chose de très-utile pour la santé et non moins bienfaisant pour l'âme.

Alp. Cahagnet.

L'ENSEIGNEMENT MAGNÉTIQUE (1).

La nouvelle école de Dresde, à la tête de laquelle se trouve le comte Szapary, vient de publier un Catéchisme magnétique contenant 426 articles. Nous devons à la complaisance

(1) L'Enseignement magnétique, d'après la nouvelle École, en demandes et réponses, d'après les leçons du comte François Szapari, par un de ses auditeurs ; Ratisbonne, 1845, chez Georges Josmanz.

d'un de nos correspondants la traduction des 12 premiers, que nous présentons à nos lecteurs ; nous pensons continuer à leur communiquer ce que nous y trouverons de plus curieux ; en attendant nous les prions de remarquer le huitième, le neuvième et le dixième articles. Les réponses faites à ces demandes sont trop en rapport avec les propositions contenues dans le *Sanctuaire du Spiritualisme*, pour que nous ne les fassions pas ressortir, nous y attachons un très-grand prix ; elles sont la clé d'une philosophie *nouvelle* dont les résultats sont pleins de bienveillance, d'indulgence et d'observations.

Nous le disons, non à regret comme les orgueilleux qui veulent tout connaître, mais comme des étudiants qui voudraient voir leur patrie plus éclairée : oui, le *magnétisme*, nié, condamné, rivé aux fers par nos tribunaux et nos savants, grâce à leurs persécutions, est beaucoup moins avancé en France, après soixante-dix années d'existence, qu'il ne l'est dans certaines puissances qui le connaissent à peine, et le définissent avec plus de bonheur et d'HONNEUR que nous.

Alp. CAHAGNET.

—

1. Que signifie magnétisme dans le sens étendu ? — Magnétisme, dans le sens étendu du mot, signifie, selon Keppler et Paracelse, la force primitive qui maintient l'univers et produit toutes les opérations de la nature.

2. Que veut dire magnétisme dans un sens restreint ? — Le magnétisme, dans le sens restreint du mot, veut dire, selon Mesmer, action réciproque entre tous les êtres *et entre* les hommes en particulier.

3. Que veut dire magnétisme dans le sens plus rigoureux ? — Dans le sens rigoureux du mot, le magnétisme est ce courant qui circule dans les tuyaux des nerfs, moyennant lequel s'opèrent les mouvements musculaires du corps ; c'est le por-

teur de la volonté par l'intermédiaire duquel l'esprit meut le corps et ses diverses parties.

4. Quelle est la croyance sur le magnétisme, selon la nouvelle École? — Je crois que le magnétisme est cette substance spiritu-corporelle qui parcourt les nerfs des hommes pour devenir l'intermédiaire entre l'esprit et le corps, et qui est le lien et le porteur de la volonté et des sensations entre l'esprit et le corps.

5. Quel est le principal but du magnétisme? — Son but principal est l'union de l'esprit au corps au moyen des nerfs.

6. Qu'est-ce que le magnétisme vital? — Le magnétisme vital est l'action de l'intelligence sur les forces conservatrices de la vie. L'action dirigée par la pensée s'appelle magnétiser, et est l'acte par lequel on produit un changement dans les organismes, moyennant sa propre force.

7. Quelle en est la condition? — Il faut qu'il y ait un individu actif et un autre qui soit passif.

8. Que veut dire magnétisme de la parole? — Il apparaît qu'aucun homme ne peut adresser la parole à un autre sans changer la disposition de son esprit.

9. Quel est le moteur du magnétisme? — Chaque activité corporelle et spirituelle.

10. Comment le magnétisme agit-il dans l'homme? — Il pose la condition des opérations de l'esprit et du corps.

11. De quelle manière cela a-t-il lieu? — Cela a lieu parce que le courant magnétique circule dans les nerfs selon le désir de l'homme.

12. Que produisent les phénomènes magnétiques? — Lorsque l'on observe les phénomènes magnétiques, on trouve que c'est le principe du *conservateur* de la vie à lui seul qui produit tous les phénomènes.

(*La suite au prochain numéro.*) Pour trad., Alp. CAHAGNET.

EXPÉRIENCES D'ÉLECTRICITÉ.

Courrier du Havre (18 *Avril*).

Samedi soir, nous avons assisté à des expériences d'électricité faites par M. Masson, dans la salle du Lloyd. Ces premières expériences ont laissé quelque chose à désirer comme résultat, par suite d'une installation incomplète. En outre, le public était choisi, mais peu nombreux. Il faut espérer que ces deux inconvénients, le dernier surtout, disparaîtront aux prochaines séances que doit donner M. Masson.

En effet, si un spectacle est de nature à attirer l'attention et à captiver la curiosité, c'est bien la vue et en quelque sorte la prise en flagrant délit de ces forces puissantes, infinies, immatérielles de la nature, qui font que le monde est ce qu'il est.

Voilà, par exemple, l'électricité que M. Masson fait sortir d'un prosaïque pot à confiture, dans lequel il a mis une lame de zinc, de l'acide sulfurique étendu, un peu d'acide nitrique, plus un morceau de charbon. Peut-on imaginer quelque chose de plus vulgaire? Et cependant il n'existe pas de force supérieure à celle qui est produite par cet appareil : c'est à la fois la foudre et le soleil, obéissant aux ordres du manipulateur, et apparaissant à point donné au bout de deux tiges métalliques. Qu'est-ce que c'est que cette électricité? Est-ce de la matière? L'a-t-on pesée, mesurée, analysée, décomposée? Non. Qu'est-ce donc? C'est un *fluide impondérable*, dit-on. La réponse n'est pas très-claire; mais enfin, contentons-nous-en. Donc, quelque chose d'*impondérable*, d'*impalpable* peut agir, avec une énergie supérieure à toutes les énergies connues, sur la *matière*, dont l'essence est d'être pondérable et palpable. Que devient donc le fameux axiome matérialiste :

« Toucher, être touché, n'appartient qu'aux seuls corps» ?

Voici un fluide qui n'est pas un *corps* et qui cependant *touche* des corps; qui les transforme, les décompose et recompose à volonté. Présentez aux deux conducteurs de la pile électrique, du fer, de l'acier, du cuivre, de l'or, du platine; aussitôt le contact établi, le métal s'échauffe, rougit et se fond : c'est instantané. Par contre, le métal, réduit à l'état de solution, nitrate d'argent, sulfate de cuivre, ou tout autre sel, va se recomposer métalliquement sous l'influence du courant électrique. Ainsi, décomposition et recomposition des corps simples — ou réputés tels, — les deux phénomènes s'opèrent sous l'action d'un même principe qui n'a rien de ce qui constitue les corps et la matière. Ce qui donne raison, en l'amplifiant considérablement, à cette parole profondément spiritualiste : *Mens agitat molem*, L'ESPRIT MEUT LA MATIÈRE.

Nous ne pousserons pas plus loin aujourd'hui ces considérations qui fourniraient matière à un volume. Nous nous bornerons à engager vivement nos lecteur à aller voir, au moins une fois, les expériences de M. Masson. Les curieux y trouveront de quoi satisfaire leur curiosité, et les gens qui réfléchissent une ample matière aux reflexions les plus profondes et les plus variées.

Étienne MOUTTET.

—

Nous sommes heureux de donner connaissance de cet article à nos lecteurs; il prouve qu'il y a des observateurs en tous lieux, même au Havre, et principalement dans le *Courrier* de cette ville. L'auteur de l'article a raison : « Ce quelque chose d'impondérable, d'impalpable peut agir avec une énergie supérieure à toutes les énergies connues, » puisqu'il peut être senti, touché par un corps matériel sans être lui-même

uu corps matériel. Cette observation est suffisante pour établir la puissance de l'esprit sur la matière, et qu'il ne doit pas être impossible aux âmes intelligentes, dégagées des liens des corps matériels, de réagir sur eux et dans eux, comme elles l'ont fait lorsqu'elles leur étaient unies. S'il leur a été possible de transporter une charpente osseuse aussi peu équilibrée que la nôtre, elles peuvent aussi bien transporter tout autre forme qu'il leur plaît La question n'est plus dans le volume ni le poids; elle est dans l'activité de la volonté, et nous terminerons, avec le savant auteur de l'article précité, en disant : « L'esprit meut la matière. » Il faudrait n'avoir jamais su qu'une étincelle électrique de la foudre peut emporter dans sa course quelques milliers de livres pesant, ou renverser telle muraille solide, pour nier la puissance de l'immatériel sur le matériel.

Alp. Cahagnet.

NOUVELLES MAGNÉTIQUES.

M. CHOCARNE.

Il existe dans le monde magnétique, un savant écrivain du nom de *Chocarne*, auquel les colonnes du *Journal du Magnétisme* sont ouvertes pour y insérer ses diatribes contre tout ce qui touche au spiritualisme. Cet écrivain a commencé par traiter, il y quelque temps, Emmanuel Swedenborg de charlatan ; oui, Swedenborg, dont les adversaires les plus acharnés ont respecté la conduite et la probité. Ce savant est dans une tombe vénérée ; cela suffit à M. *Chocarne* pour l'attaquer. Comme nous n'avons pas mission de prendre fait et cause pour la mémoire d'un homme qu'une telle insulte ne peut atteindre, nous nous sommes gardé de la relever. Aujourd'hui il s'agit

d'une autre CHOCARNERIE. C'est le lucide *Davis* qui est tombé sous la griffe de cet écrivain. *Davis* n'a pas plus vu ce qu'il dit que le Grand-Turc; il l'a lu ou su par la communication de pensées; voilà tout. Donc il en a imposé aussi au public, qui n'allait être qu'un *Jean-Jean* si M. *Chocarne* n'était pas arrivé à temps pour répandre sa brillante lumière sur l'esprit de ses semblables; cette lumière est si éblouissante qu'elle éblouit son possesseur jusqu'au point de lui faire croire qu'il a une AME! Mais n'allons pas trop vite : vous devez penser que ce n'est pas une AME comme une autre; oh! bien, oui, avoir une *âme* qui aurait des *jambes*, des *bras*, une *tête* et une *langue* surtout pour continuer de si bien parler; non, l'âme de M. *Chocarne* n'a rien de tout cela; elle n'a pas de *forme*, ce qui veut dire qu'elle est *tout*. Donc, comme le tout ne peut pas plus être visible à la partie, qu'une individualité sans forme, on ne pourra jamais voir l'âme de ce savant, ce qui n'est guère consolant pour ceux qui désireraient retrouver ce monsieur au monde spirituel.

M. Chocarne ne peut admettre d'erreurs entre lui et Dieu; tout ce que les extatiques disent tenir d'esprits inférieurs ou supérieurs, d'anges ou d'archanges, qui peut être mal vu, entendu, compris et rendu par eux, et incompris de leurs argumentateurs, c'est de l'erreur, selon l'écrivain. Celui qui erre ment, celui qui ment le fait dans un but et par calcul, etc., etc. Aussi nous dit-il : Moi, Chocarne, je suis logique, et la logique n'admet que la vérité; la vérité est qu'entre la terre et le ciel, il n'y a aucune progression successive, l'esprit dégagé de la matière doit tout connaître instantanément, et ne rien déguiser : C'EST UN ÊTRE PARFAIT.

Ce bon monsieur, si jamais il meurt, pour le malheur de ses semblables, sera bien trompé quand au monde qu'il nie, il ne saura que peindre un peu mieux ses tableaux, et ira tou-

jours en progressant jusqu'à la perfection qu'il *rêve*. Nous allions clore cet article lorsque nous recevons le numéro de mai du même journal, dans lequel nous lisons un deuxième et long article du même auteur sur le lucide Davis et l'extatique Swedenborg. Après mille et un détours adroitement faits, ce monsieur s'attaque à nos doctrines, comme le serpent rampant qui n'ose livrer le combat à la victime qu'il convoite que lorsqu'il est sûr de l'étouffer.

« Je réponds, dit-il, au défi des spiritualistes. Je viens sur le terrain armé de mon bouclier; mais, hélas! j'attends en vain, personne ne s'y présente. »

Nous répondrons à ce monsieur : 1° que nous ignorons si quelque spiritualiste a défié sa logique; 2° si cela a eu lieu, cela n'a pu être que par quelques propositions auxquelles ce savant HERMAPHRODITE, *matérialico-spiritualiste*, se garde de répondre; il aime les doubles *bottes* sans doute.

Nous conseillons à ce monsieur, s'il entre en lice, de modérer son besoin d'insulter et de mordre; mais de combattre bravement, poitrine contre poitrine, cœur contre cœur; à ce prix, je suis son adversaire, non pour lui vouloir quelque mal, mais pour lui demander quelque bien. L'arme qui assainira mes pensées ne peut que produire un bon effet, celui de m'apprendre ce que je ne sais pas; dans ce cas, la meilleure logique c'est la franchise et l'égalité des armes; autrement, ce ne serait pas un combat, mais un assassinat. A cet effet, je demande au journal qui use d'une si grande générosité envers M. Chocarne, de m'accorder les mêmes avantages, je n'en abuserai pas.

Voici mes premières propositions :

A Monsieur Chocarne.

1. Je crois à la préexistence, l'existence et l'immortalité de Dieu sur toutes choses; y croyez-vous?

2. Je crois à l'existence, dans chaque être matériel, d'un moteur qu'on nomme âme; y croyez-vous?

3. Je crois à l'existence antérieure (au corps matériel), à celle présente et celle future de cette âme; y croyez-vous?

4. Je crois que cette âme a une forme type qui est celle du corps matériel qu'elle meut, forme qui ne peut lui être soustraite ni anéantie; le croyez-vous?

5. Je crois que cette âme est le seul être préexistant, existant et à exister de tout ce que je vois; le croyez-vous?

6. Je crois que cette âme, quoique enfermée dans un corps matériel qui paraît être pour elle une prison, peut s'affranchir des lois de cette prison, et voir, entendre, goûter, palper, se mouvoir à des distances infinies dudit corps matériel; le croyez-vous?

7. Je crois que cette âme peut connaître ce qui n'est plus qu'à l'état de souvenirs, chez d'autres âmes; dans des histoires locales ou des tableaux, et des lieux qui lui sont inconnus, ainsi qu'à ceux qui apprennent d'elle ces choses; le croyez-vous?

8. Je crois que cette âme peut entrer en rapport avec des objets perdus ou séparés d'elle par des accidents qui ont rompu toute liaison entre le connu et l'inconnu; le croyez-vous?

9. Je crois que cette âme peut connaître ce qui n'est pas encore manifesté au monde matériel, et qu'aucunes probabilités ni déductions ne peuvent faire prévoir; qu'elle peut ainsi remonter à la même hauteur dans le futur qu'elle descend dans le passé; le croyez-vous?

10. Je crois, avec les livres sacrés et profanes, les hommes civilisés et les sauvages, les ignorants et les savants, à la vérité de ce qu'a dit et écrit vingt fois le baron Du Potet, après les *Puységur*, *Deleuze*, *Billot*, *Chardel*, *Despine*, *Ricard*, de Balzac, Possin-Gauthier, puis les Loisson de Guinaumont, Ordinaire, Charpignon, Olivier, etc., etc., qui est que l'âme

des *décédés* peut entrer en rapport avec celle des *vivants*. Cela est-il, se peut-il, s'est-il vu, se voit-il, l'admettez-vous?

C'est du fait dont il est ici question, et non du *comment* ni du *pourquoi*.

Voyons, monsieur Chocarne, chapeau et habit bas; arrière le vieil homme, arrière les coups de *Jarnac*, mais du franc BAYARD; nommez-moi comme je vous nomme; y êtes-vous? Parez cette première botte, que cela soit serré : du OUI ou du NON, nous nous expliquerons plus tard.

Dans les combats de cette nature, il y va du progrès de la civilisation humaine, j'ignore si vous le savez; je n'aime pas les ténèbres ni l'esclavage; je vais droit au but, quand je le crois bon; à vous de me prouver que celui que je vise est faux. Vous avez pour vous l'instruction humaine, moi j'ai l'inspiration spirituelle, laquelle est la meilleure. Soumettons cette question au tribunal public.

Daignez croire, monsieur, que je ne suis pas assez misérable d'admettre qu'il est permis à un homme qui croit aimer ses frères et le progrès, de traiter des questions qui peuvent les induire en erreur pour le bon plaisir de dire quelque chose d'excentrique, et celui de se faire une renommée. Que Dieu me garde d'une telle pensée! Je possède déjà trop que ma pauvreté, sans tenter d'acquérir le mépris public. Ce que je dis, je le crois sincèrement; si je dis vrai, je dois le prouver; si je suis dans l'erreur, je serais trop heureux de revenir à la vérité.

Alp. CAHAGNET.

On lit dans l'*Estafette* du 15 avril 1851 :

Dimanche matin, au marché arabe, une foule nombreuse se pressait autour d'un Aïssa-Houa ou homme qui apprivoise

des serpents. Cet homme, après avoir tiré du fond d'un sac sa ménagerie et l'avoir installée devant lui sur le sol, commença ses exercices en marmottant force prières que les assistants semblaient écouter avec une crainte superstitieuse, car les Aïssa-Houa passent pour des sorciers. Dans la collection des serpents de celui-ci, il y en avait de gros, de petits, de longs, de courts.

Quelques-uns semblaient inoffensifs : d'autres devaient être dangereux. Le jongleur les prenait tour à tour, les roulait autour de son cou et de ses poignets, et se faisait piquer par eux, aux lèvres, à la langue, aux paupières ; et à chaque épreuve, l'assemblée, de plus en plus satisfaite, laissait tomber quelques *sordis*. Les femmes mauresques, juives et négresses, se dressant sur la pointe des pieds, frémissaient de curiosité, de plaisir et de peur.

Au moment où un nouveau tour plus surprenant que les autres occupait toute l'attention des spectateurs, un gros serpent, qui pour le moment n'avait rien à faire, et qui, pareil à une danseuse rentrée dans la coulisse, semblait se reposer de ses fatigues, prit soudainement sa course à travers les pieds nus des assistants, et se dirigea en rampant vers la chaussée. Sur son passage les pieds nus se retiraient avec le plus agile empressement, et le fugitif eut bientôt gagné la route, car il hâtait sa marche d'un air délibéré, comme si, fatigué d'une longue captivité, il méditait une petite excursion au soleil. Peut-être aussi voulait-il voir et visiter la ville d'Alger qu'il ne connaissait sans doute pas, et dont il avait entendu parler dans le sac de son maître.

En ce moment, un chien épagneul traversait la foule. Le serpent lui saute au ventre, et s'enroule autour de son corps, dressant sa tête plate contre les oreilles du chien. Qui sait si le reptile n'avait pas calculé judicieusement que, porté par l'épagneul, il cheminerait plus vite et avec moins de fatigue et de risques ; mais probablement son étreinte était trop forte ; car le chien, au lieu de courir, se mit à tourner sur lui-même en jetant des cris pleins de détresse, soit qu'il eût la conscience du danger, soit que le serpent roulé autour de son corps l'étouffât. La foule n'osait le delivrer. Le jongleur averti de ce qui se passait, accourut fort à propos. Il prononça quelques mots,

sans toucher le reptile, et à l'instant même celui-ci dénoua lentement les anneaux dont il étreignait le chien, s'étendit par terre et se laissa reprendre avec la plus grande docilité, au grand ébahissement des spectateurs. Quant à l'épagneul, dès qu'il se sentit débarrassé, il s'enfuit au plus vite. (*Akhbar*.)

—

Qui ne serait pas ébahi, quand l'homme n'entend plus la parole de l'homme, de voir que la bête peut l'entendre? Notre esprit serait-il passé dans le corps des animaux? Nous serions tenté de le croire devant toutes les bêtises humaines de nos jours; mais nous sommes arrêté tout court par cette savante observation : C'est de l'*instinct!!!* Nous répondrons : Oui, qui marche en tête de la raison; car beaucoup de nous ne sauraient comprendre ni expliquer ce qui s'est passé entre ces deux créatures, et tout cela enfermé dans une *parole* que ne parle pas l'animal, mais qu'il entend, qu'il ne méprise pas, mais qu'il respecte, qui n'est pas sans puissance, car elle le domine, qui n'est pas sans vie, puisqu'elle paralyse la sienne. Oui, les bêtes ont de l'instinct, et les hommes de l'esprit, mais je m'arrangerais assez de cet instinct s'il ne conduisait pas à obéir à l'homme.

Alp. CAHAGNET.

On lit dans l'*Estafette* du 15 avril 1851 :

« Une jeune veuve, madame L..., possédant une assez jolie fortune, et qui, il y a un mois environ, avait perdu son enfant unique, petite fille de cinq ans, se rendait fréquemment au cimetière Montmartre, pour pleurer sur la tombe de l'enfant qui l'avait laissée inconsolable. Ces jours derniers, en quittant la tombe qui lui était chère, elle passa près de la fosse commune et remarqua, agenouillées près d'une modeste croix de bois, une vieille femme et une petite fille de l'âge de celle qu'elle avait perdue. L'enfant et la vieille pleuraient : madame L... s'arrêta, et quand celles qu'elle regardait eurent accompli leur pieux de-

voir, elle s'approcha, caressa l'enfant et questionna la pauvre femme.

Celle-ci raconta que la mère de la petite, simple ouvrière, avait suivi son mari dans la tombe à un an d'intervalle, et reposait là depuis deux mois. Alors la vieille femme, voisine et amie de cette pauvre famille, n'avait pas voulu abandonner l'orpheline avec laquelle elle partageait son pain; et, disant cela, elle ajoutait, prenant entre ses mains la tête blonde de l'enfant : Une seule chose m'inquiète, c'est que je suis bien âgée, et moi morte, qui prendra soin de ma petite Julie?

Julie était précisément le nom de l'enfant de madame L..., qui, vivement émue de cette circonstance et du récit de la pauvre femme, lui dit de venir avec elle. Madame L... a adopté l'enfant de l'ouvrière en souvenir de sa fille, et a pris la pauvre vieille auprès d'elle.

—

Julie l'orpheline était la sœur en Dieu de Julie la décédée, qui peut assurer que l'âme de cette dernière n'a pas attiré les regards de sa mère sur la pauvre infortunée, et n'a pas fait rayonner l'amour de son cœur vers celui qu'elle voulait protéger? Si cela peut être autrement, il n'est pas prouvé que cela ne soit pas ainsi.

ALP. CAHAGNET.

Nous recevons à l'instant (24 juin) la nouvelle par le *Journal de Rome*, que les *Arcanes de la Vie future dévoilés*, le journal le *Magnétiseur spiritualiste*, jusqu'au petit *Guide du Magnétiseur*, viennent d'être mis à l'index par la Sacrée Congrégation commise à cet effet. Nous conseillons donc à M. l'abbé Almignana de considérer cet acte comme la première réponse faite à ses questions.

Nous apprenons en même temps que, par un contraste singulier, les mêmes *Arcanes* viennent d'être *traduits en américain*, ce qui les fait déjà *écrits* en cinq langues.

Alp. CAHAGNET.

LE GÉRANT, ALP. **CAHAGNET**.

PARIS. — Imprimé par E. THUNOT et Cie, rue Racine, 26.

Voilà une extase racontée dans toute la simplicité de narration et d'étude d'un homme plus habitué aux travaux des champs qu'aux voyages spirituels de nos extatiques ; aussi l'avons-nous conservée dans toute sa naïveté afin que nos lecteurs l'apprécient à sa juste valeur. Hacquin n'avait entendu parler qu'une fois du haschisch ; il demanda à celui qui lui en contait les effets, l'adresse du marchand, et sans plus de cérémonie, il en fut acheter une dose, et se l'administra un dimanche à l'insu de sa femme, qui le crut, ainsi que ses voisins, ivre ou fou. Depuis ce jour, Hacquin a acheté notre *Sanctuaire*, et assure que s'il avait eu la moindre notion sur ce que contient cet ouvrage, il aurait étudié bien des choses qui se présentaient à lui naturellement sans qu'il sût les apprécier.

Nous pensons appuyer les études que nous avons faites en ce genre, et proposées dans l'ouvrage précité, de l'article suivant, que nous extrayons d'un feuilleton publié par *l'Estafette* du 30 mai 1851. L'auteur, qui est M. Ponson du Terrail, sait au moins présenter sa vision dans toute la splendeur du style qui convient à ce genre ; mais pour nous qui observons plus le fond que la chose, nous y avons trouvé trop d'analogie avec nos études pour ne pas nous en saisir. Nous allons faire suivre ces extases d'observations du docteur Velpeau, faites au moyen de l'éthérisation, observations que nous empruntons au *Constitutionnel* du 5 mai 1850. Le tout, joint ensemble, prouvera à nos lecteurs que l'âme humaine, sujet de tant de doutes aujourd'hui, ne manque cependant pas de moyens de se produire en tous lieux et en toutes circonstances ; elle s'offre continuellement à nos études entourée de son existence mystérieuse et sublime, produisant chez tous les observateurs autant de preuves de son moi, que d'étonnement de ne pouvoir le mieux définir. Si cela est ainsi, c'est qu'on ne veut pas l'admettre ou qu'on ne l'étudie pas ; chacun ne doit s'en prendre qu'à lui de son ignorance à cet égard, la lumière divine ne lui fait pas dé-

faut. Que le penseur studieux sache apprécier que ces trois extases sont écrites par trois hommes dont l'instruction et les études sont bien différentes : le premier est un simple cultivateur moins connaisseur en psychologie qu'à faucher ses foins ; le deuxième est un romancier qui traite frivolement cette grave question ; et le troisième un célèbre docteur qui conte froidement ce qu'il a observé sans y attacher d'autre importance que celle de dire : l'éther est utile dans les opérations chirurgicales. Mais le vrai psychologue en déduira que, dans ces trois faits, la connaissance de deux individualités dans un seul être est prouvée, à n'en pouvoir douter, et il s'écriera : Celui-ci est mon âme, et cet autre est mon corps ; l'un est spirituel et l'autre matériel, à ne pouvoir le nier. Mais pour connaître les lois qui les régissent, il faut les étudier.

Alp. CAHAGNET.

LES BAINS TURCS. — PARGA.

Le hatchis et les confitures d'Orient, mélange noirâtre de cédrats, de miel et de plantes aromatiques, vous occasionnent un besoin de sommeil qui tient le milieu entre la fatigue et la volupté.

La première fois que l'on se trouve sous le poids de cette influence narcotique, on est fort tenté de croire à quelque mystérieux empoisonnement commençant par un engourdissement successif et devant finir par une interruption générale du mouvement des nerfs et de la circulation du sang ; — mais il n'en est rien.

Cet engourdissement est plus voluptueux que pénible, et l'on sent peu à peu une sorte de transformation complète de son être. Le corps est anéanti, mais les facultés intellectuelles,

vivaces au travers de ce sommeil, ne cessent pas d'être en activité.

L'esprit se sent entraîné vers le monde des visions, et ce phénomène, pur résultat des vapeurs de l'opium, nous explique les muettes extases, les contemplations et les réserves sérieuses où se plongent les Orientaux, une partie de leur vie.

Le paradis du prophète, les jouissances inconnues qu'ils prétendent y goûter, ne sont autre chose que les rêves produits par le hatchis.

Mais ces rêves diffèrent du rêve ordinaire d'une façon toute particulière.

Le rêve ordinaire nous transporte dans un monde quelconque et nous y fait vivre pour ainsi dire. Nous croyons fermement à telle ou telle chose, être dans tel ou tel lieu, sans avoir nullement la conscience de l'état de sommeil où nous nous trouvons.

L'autre, au contrarre, laisse à la pensée l'idée juste et précise de la situation actuelle du corps.

L'Oriental sait que son corps est au bain, mais il suit son âme à travers les espaces et la sent participer à toutes ces jouissances charnelles et mystiques auxquelles elle est réservée plus tard.

Pour mon compte, voici quelle fut l'impression que pendant dix minutes me produisit le hatchis.

Je savais que j'étais à Janina, dans une salle de bain de la rue Calo-Pacha, en compagnie de Fernand.

Mais en même temps, et à mesure que le hatchis opérait, je voyais, avec les yeux de mon corps, sortir du bain un corps pareil au mien, mais diaphane et léger : c'était mon âme.

Alors ma pensée quittant le cerveau de mon corps avait envahi le crâne transparent de mon fantôme, et avec les yeux de celui-ci j'avais vu fermer les yeux de mon corps.

Je me souviens même que la nappe de lin qui me recouvrait s'étant dérangée, mon fantôme l'avait pieusement ramenée sur la baignoire, semblant dire au corps :

— Dors en paix jusqu'à mon retour.

Et comme ma pensée suivait mon âme, nous étions sortis tous deux silencieux et invisibles, passant à travers les murs, effleurant à peine la terre, puis nous nous étions élevés à la hauteur des nuages, et un vent inconnu, un vent dont le souffle était muet, nous avait entraînés rapidement, mais non point assez cependant, pour que les yeux de mon âme ne pussent compter les villes et les pays qui fuyaient au-devant de nous.

Argyro-Castron, Tébélen, Ipsicut, Scutari, les cimes du Monte Negro, puis la mer, Venise, Gênes, Marseille, Lyon, passèrent à reculons avec une effrayante vitesse. Nous laissions les vents et les calomnies en route, quoique ces deux choses aillent un train d'enfer.

Puis enfin Paris apparut, nous effleurâmes les tours de Notre-Dame, et nous allâmes nous abattre sur le pavé de la place de la Bourse. L'horloge marquait quatre heures et demie, et mon corps était entré au bain à quatre un quart. Il s'était écoulé dix minutes avant qu'il s'endormît, — cinq avaient donc suffi à mon âme pour faire cinq cents lieues. — Cent lieues par minute !

Mon âme suivit la rue Vivienne, traversa le boulevard, prit les passages et grimpa rue des Martyrs, au cinquième étage, qu'occupait mon corps avant son départ pour la Grèce. Elle entra par le trou de la serrure, et voici ce qu'elle vit :

Dans notre chambre à coucher, il y avait une jeune femme assise sur un divan. Cette femme était transparente comme du verre, et à travers son corps on voyait poudroyer les atomes échelonnés et tourbillonnant autour d'un rayon de soleil qui dorait la chambre et tombait sur le parquet. Mon âme salua

profondément cette femme que je ne connaissais pas, et qui nous avait succédé comme locataire après notre départ.

La femme transparente rendit le salut à mon âme et lui tendit la main. Mais la main de mon fantôme et celle de cette femme ne purent se toucher, par la raison toute simple que cette femme n'était que l'ombre d'elle-même comme mon âme était l'ombre de mon corps.

L'ombre de la femme sourit, et dit à mon âme :

— Vous avez donc pris du hatchis ?

— Oui, répondit mon âme; j'ai laissé mon corps à Janina.

— Et le mien au Caire, répondit-elle. J'étais actrice aux Variétés ; j'ai emménagé ici le jour de votre départ; mais huit jours après j'ai signé un engagement pour le théâtre français-égyptien, et je suis partie. Ce matin, je suis allé au bain, j'ai pris du hatchis et j'ai laissé mon corps dix minutes pour venir à Paris. Maintenant, si vous voulez, nous retournerons en Orient.

Nos deux âmes s'échappèrent par la croisée, firent route commune jusqu'au ciel de Monte Negro et se séparèrent. Celle de l'actrice traversa l'Égypte; la mienne retourna à Janina et rentra dans mon corps au moment où celui-ci était aux mains de deux esclaves qui venaient de le placer sur un lit de repos pour le masser.

Il était cinq heures moins vingt quand mon corps s'éveilla. Mon âme avait fait mille lieues en un quart d'heure.

PONSON DU TERRAIL.

—

A ce propos, et d'une façon fort opportune, M. Velpeau a dit les pompeuses merveilles de l'éthérisation, il a raconté des faits étranges, bien peu vraisemblables et parfaitement vrais. Ici c'est une dame, grande musicienne, qui plongée dans le sommeil anesthésique, fredonnait tranquillement un air chéri, alors que le chirurgien lui enlevait une énorme tumeur de la

cuisse : à son réveil, elle se rappelait très-bien sa chanson, quoiqu'elle fût restée tout à fait insensible à l'action des instruments tranchants.

Là c'est un noble russe, qu'il fallait soumettre à une opération des plus horribles et des plus douloureuses, l'extirpation d'un œil cancéreux : sous l'influence des vapeurs stupéfiantes, il s'endort profondément, et l'opération est pratiquée sans qu'il manifeste la moindre souffrance ; reveillé, il explique ce qui s'était passé en lui pendant sa léthargie : « Je n'avais pas perdu (dit-il au chirurgien) la suite de mes idées ; résigné à l'opération, je savais que vous y procédiez, et j'en suivais tous les temps : non que j'en sentisse la moindre douleur, mais j'entendais distinctement le bruit de votre instrument qui pénétrait dans les parties, qui les divisait, et séparait ainsi ce qui était malade de ce qui était sain. »

Étonnant mélange de sommeil et de veille ! réaction étrange et disparate du système nerveux, si différemment influencé par une même substance ! Persistance miraculeuse de l'intelligence, alors que la sensibilité et la motilité sont complétement abolies !

Empruntons un dernier fait à l'intéressant récit de M. Velpeau : Une dame n'avait manifesté aucun signe de douleur pendant qu'on la débarrassait d'une tumeur volumineuse ; elle se réveilla, et, se tournant vers l'opérateur : « Je sais bien que c'est fini ; laissez-moi revenir tout à fait, je vais vous expliquer... Je n'ai absolument rien senti, mais voici comment j'ai su que j'étais opérée : dans mon sommeil, j'étais allée faire une visite à une dame de ma connaissance, pour l'entretenir d'un enfant pauvre que nous avions à placer. Pendant que nous causions, cette dame me dit : Vous croyez être en ce moment chez moi, n'est-ce pas ? Eh bien ! ma chère amie, vous vous trompez complétement, car vous êtes chez vous, dans votre lit, où l'on vous fait l'opération à présent même.

Loin de m'étonner de son langage, je lui ai tout naïvement répondu : Ah ! s'il en est ainsi, je vous demande la permission de prolonger un peu ma visite, afin que tout soit fini quand je rentrerai à la maison. Et voilà comment, en ouvrant les yeux, avant même d'être reveillée tout à fait, j'ai pu vous annoncer que j'étais opérée. »

(*Constitutionnel du* 5 *mai* 1850.)

CORRESPONDANCE (1).

—

Nous croyons faire part utilement à nos lecteurs de la bonne réputation que M. Laforgue s'est acquise par ses heureuses guérisons en reproduisant la lettre suivante, qui n'était pas destinée à l'impression.

Alp. Cahagnet.

—

Cher monsieur,

Je viens vous annoncer que je souscris pour deux exemplaires du *Somnambulisme médical* que vous allez faire imprimer, et M. le commandant Laforgue, de Pau, souscrit aussi pour un exemplaire, et il m'a chargé de vous dire que s'il n'a pas répondu à votre lettre du 25 mars denier, c'est parce que ses nombreuses occupations l'en ont empêché ; car le matin à peine est-il levé qu'il se rend tout seul dans sa cellule pour aller invoquer l'assistance du Tout-Puissant, afin de pouvoir secourir la multitude des malades qui tous les jours s'adressent à lui ; puis à six heures les malades étant réunis dans sa cellule forment une chaîne en se tenant les uns les autres par leurs habits ; ensuite il commence sa prière qui dure au moins

(1) Cette lettre devait faire suite à l'article *Nouvelles Magnétiques* ; mais une Prophétie de 17 pages ayant été supprimée, toute composée, pour éviter des susceptibilités, a interverti tout l'ordre de ce numéro. (*N. du gérant*).

une heure et demie, et tous les malades prient aussi. La prière étant finie, il explore les uns après les autres tous les malades qui sont au nombre de quarante ou cinquante et quelquefois plus. Ce travail dure quelquefois jusqu'à deux heures de l'après-midi. Après que cette séance est terminée, il va dîner, et ensuite il passe le reste de la journée à consoler, à secourir encore d'autres malheureux qui viennent de nouveau se mettre sous sa protection. Enfin il semble qu'après tant de fatigues essuyées pendant toute la journée il devra être indisposé pour continuer une pareille tâche le lendemain ; mais non : car la joie que son âme possède d'avoir fait des heureux pendant la journée, lui fait oublier toutes ses fatigues ; car sous sa main bienfaisante les sourds entendent, les aveugles voient, les muets parlent, etc. Il serait trop long d'énumérer les cures extraordinaires qu'il opère.

Aussitôt que ce nouvel ouvrage sera imprimé, vous aurez la bonté d'en envoyer un exemplaire à M. le commandant Laforgue, à Pau, et deux à moi. Je vous envoie en conséquence le mandat de 6 fr. 75 c. pour le montant de ces trois exemplaires.

Daignez, cher monsieur, agréer mes très-humbles respects.

V. PORTE,
instituteur à Pardies-par-Nay
(Basses-Pyrénées).

Ce 18 avril 1851.

Nous donnons l'extrait suivant d'une lettre de notre ami, M. E. Mouttet, rédacteur du *Courrier du Havre*, dans lequel nous voyons avec plaisir que nos idées font des progrès en Angleterre.

Alp. CAHAGNET.

—

On m'a prêté un ouvrage tout récent (1851) d'un profes-

seur de l'université d'Édimbourg, le docteur W. Gregory. Cet ouvrage est intitulé : *Letters to a candid inquirer on animal magnetism.* Il y a dans cet ouvrage trois ou quatre pages qui vous sont consacrées. L'auteur a beaucoup d'estime pour vous ; il appelle vos *Arcanes*, un *très-remarquable ouvrage ;* il cite le fait de l'extase d'Adèle qui ne voulait plus revenir à la vie. Il ajoute : « M. Cahagnet est mort depuis ; et sans cela » j'aurais tâché d'être témoin de ses expériences. C'était un » ouvrier qui semble avoir possédé d'excellentes habiletés et » avoir fait ses observations avec grand soin. Ses sujets ont » montré la lucidité dans ses plus parfaites formes ; et plu- » sieurs, sinon tous, passaient aussi à l'extase dans laquelle » ils décrivaient le monde spirituel...... Maintenant il ne peut » pas y avoir de doute que M. Cahagnet était un enthousiaste » dans le naturel et bon sens du mot. Relativement à ce sujet » il n'y a pas lieu de s'étonner que de tels faits se soient pré- » sentés à lui ; mais je ne puis voir aucun motif, dans son » livre, pour supposer que son enthousiasme ait influencé de » quelque manière que ce soit son intelligence. Plusieurs sont » disposés à imaginer sans examen que les visions de ses ex- » tatiques, concernant le monde spirituel, ne sont que des » songes dont le caractère est déterminé par ses vues sur ce » sujet ; et de là le remarquable accord qui, en général, existe » entre les déclarations de ses différents extatiques. Tel fut le » point de vue qui se présenta d'abord à mon propre esprit ; » mais je suis très-loin de décider de telles questions sans en- » quête ; et en lisant de nouveau et plus attentivement, je » trouvai que cette explication ne pouvait s'appliquer à tous » les faits mentionnés dans l'ouvrage. De fait, si sur quelques » points les extatiques exprimaient des opinions et des vues » d'accord avec les siennes, dans beaucoup d'autres non-seu- » lement ils différaient d'avec lui, mais maintenaient obstiné- » ment leur propre opinion ; et le résultat final était qu'il

» adoptait et dit qu'il fut forcé d'adopter des notions relatives » au monde spirituel, entièrement opposées à ses premières » opinions qui paraissent avoir été matérialistes.

» Je ne me propose pas, dans un ouvrage tel que celui-ci, » dont l'objet est surtout d'enregistrer mes propres observa- » tions, d'entrer en plein dans des matières telles que celles- » ci, dont je n'ai pas d'expérience ; mais j'ai cru convenable » de mentionner le sujet, et de renvoyer à l'ouvrage de M. Ca- » hagnet qui sera trouvé très-intéressant par tous ceux qui » désirent pénétrer autant qu'il est permis dans les mystères » du monde des esprits. S'il y a un monde des esprits, et » telle est la croyance presque universelle du genre humain, » il est au moins admissible que les révélations des extatiques » *puissent* être plus ou moins vraies, de même qu'on peut » supposer que ce sont de purs rêves. Je confesse que ce qui » affecte le plus fortement mon esprit et m'empêche d'adopter » la dernière hypothèse jusqu'à ce que j'aie été à même d'é- » tudier le phénomène de l'extase, c'est la singulière harmonie » entre les visions des différents extatiques : entre celle, par » exemple, de E... et celle des sujets de M. Cahagnet. Je puis » ajouter que le docteur Haddock (de Bolton) dans la maison » duquel demeure E..., et qui décrit les phénomènes de son » état, est un gentleman d'un esprit froid et réfléchi, un bon ob- » servateur, et de plus, je le sais par expérience, un judicieux » et prudent magnétiseur. Je puis en outre constater qu'ayant, » grâce à son obligeance, eu la permission d'étudier cette in- » téressante lucide, quoiqu'elle ne fût pas alors dans l'état » extatique, à mon loisir et en l'absence de son magnétiseur » comme en sa présence, j'ai reconnu qu'elle était une honnête, » véridique et intelligente jeune fille, quoiqu'elle n'eût pas eu » les bienfaits même d'une éducation commune. Je n'ai donc » aucune raison de douter des faits tels qu'ils sont décrits par » le docteur Haddock, pas plus que de ceux rapportés par

» M. Cahagnet et autres, quelle qu'on puisse dans la suite en » reconnaître la vraie nature. » (Pages 221, 222, 223, 224.)

Dans un autre passage de cet ouvrage, il est de nouveau question de cette extatique E... L'auteur dit : « Dans plusieurs points, les notions du monde spirituel, dérivées de ses visions, concordent avec celles des extatiques de M. Cahagnet; mais il est remarquable que non-seulement ces notions ne lui ont pas été suggérées, car le docteur Haddock éloigne avec soin toute suggestion, mais se trouvent dans plusieurs points directement opposées aux idées qu'elle s'est formées sur ces sujets, par ce qu'elle en a appris. Il est singulier que E... aussi, comme les extatiques français, parle de Swedenborg comme lui apparaissant et comme ayant possédé le pouvoir de voir les esprits . . . . »

Havre, ce 1er août 1851.

E. MOUTTET.

Cher monsieur Blesson,

Je profite du départ de Béatrice pour vous donner de nos nouvelles, surtout au sujet du magnétisme dont je veux m'entretenir avec vous. Il s'agit d'une cure faite par moi ces jours derniers. Je tâche, aussitôt que j'ai le moment, de m'occuper de ces expériences dont Dieu me favorise toujours de plus en plus. Je vous assure que je poursuivrai l'étude de cette belle découverte le plus que je pourrai. Je puis vous assurer que depuis que je magnétise j'ai réussi autant de fois que j'ai fait d'expériences. J'ai dans ce moment une grande cure à faire au sujet d'un jeune homme qui s'est trouvé dans un endroit où l'on magnétisait; il est tombé tout d'un coup comme une masse, ayant affaire à un magnétiseur sans expérience qui, au lieu de le décharger de ce qu'il avait de trop, l'a fait mettre dehors sous l'influence du trouble occasionné par son

fluide. Depuis ce jour il est dans le plus fâcheux état. Il est venu me voir, au bout de trois semaines, avec ses parents, qui étaient bien désolés de le voir ainsi. Je leur donnai l'espoir que je le guérirais, et depuis ce temps je le magnétise ; il va beaucoup mieux. J'espère qu'avec l'aide de Dieu je vais le guérir d'ici peu de jours.

Revenons à la cure dont je vous ai parlé dans le commencement de ma lettre. Je fus, le 27 avril dernier, chez la femme de Crépin, menuisier à Fontenoy; le médecin sortait de chez elle lui déclarant qu'elle avait une névralgie dans la tête ; il lui avait ordonné de poser une mouche à la tête, afin de lui enlever l'eau qu'elle avait dans la partie malade. Cette femme, me voyant passer, m'arrêta et me demanda si je voulais la magnétiser. Étant toujours disposé à soulager celui qui souffre, je me mis en action et je lui ai enlevé le mal à l'instant. Elle me pria de passer chez elle le lendemain matin pour la magnétiser à la même heure du jour précédent, en cas que la crise revînt ; mais elle ne revint pas. Elle m'assura qu'elle était partie et qu'elle sentait qu'elle ne lui reprendrait plus ; elle ajouta : Lorsque jai ouvert la bouche le mal est parti par là. Enfin, le lendemain, je la mis encore en crise, et elle m'assura qu'elle était guérie et que le mal ne reviendrait pas.

Adieu du cœur, votre éternel ami,

Michel HONORÉ.

Pierrefonds, le 2 mai 1851.

—

Nous pensons que la cure citée par notre frère Honoré est due à l'évacuation *d'un vent*, cause d'une grande partie des douleurs névralgiques. Nous donnons connaissance de ce simple fait pour encourager à magnétiser ceux qui, comme Honoré, ont le cœur obligeant et croyant. En quelques leçons, notre frère Blesson en fit un professeur de magnétisme

qui maintenant donne des leçons publiques de cette science à tout son village. C'est à qui viendra le trouver et implorer son secours.

Alp. CAHAGNET.

POSSESSION.

—

Il y a quelque temps, M. Renard (de Rambouillet) nous adressa un malheureux homme qui, depuis plus d'un an, ne trouve plus de repos en aucun lieu : le jour, il sent monter le long de ses jambes un animal semblable à une souris, par la sensation, dit-il, que cet attouchement lui produit. Cette bête monte ainsi jusqu'à sa figure, sur laquelle il sent son souffle, puis elle redescend, jusqu'à une nouvelle ascension. La nuit, il se trouve réveillé en sursaut par des coups qui sont frappés à la tête de son lit ou sur sa table ; d'autres personnes que lui, assure-t-il, les ont entendus de la même manière. Cet homme crut qu'un berger lui avait jeté un sort, et, voulant s'en assurer, il vint à Paris prendre une consultation d'Adèle. A peine cette lucide fut-elle en sommeil, qu'elle dit voir la cause de cette obsession, non due à un berger, mais bien à une femme dont elle donna le signalement avec de tels détails, que ce malheureux s'écria : Mais c'est de ma femme qui est morte que vous me parlez ! — Oui, reprit Adèle, et ce n'est que depuis sa mort que vous êtes dans cet état.

Ah ! elle m'avait pourtant assez fait souffrir lorsqu'elle était sur la terre, reprit-il. Si ce n'est pas assez pour elle de m'avoir déshonoré comme elle l'a fait, et qu'elle veuille encore me troubler après sa mort, je n'y suis pas. Imaginez-vous qu'elle m'avait quitté pour entrer dans une maison de tolé-

rance, où, pendant bien des années, elle mena une conduite qui me fut très-pénible à connaître ; puis la voilà morte pour me faire encore du mal, etc., etc.

Cette révélation d'Adèle avait jeté ce malheureux dans une nouvelle inquiétude, qui paraissait l'impressionner davantage que la première. Je questionnai la lucide dans ces termes :

Pourquoi cette femme tourmente-t-elle ainsi son mari? — Parce qu'elle a besoin de prières. — Est-ce que son mari lui en doit? — Il ne lui en doit pas, mais il peut prier à son intention. — Qu'elle prie elle-même. — C'est ce qu'elle fait ; mais cela ne suffit pas. — Pourquoi cela ne suffit-il pas? — Parce que, dans cette circonstance, ce n'est pas Dieu qui est l'offensé, c'est son mari, et lui seul peut lui pardonner. — Pourquoi, si elle a la puissance de se rendre sensible à monsieur, ne lui dit-elle pas : Je te demande pardon pour le déshonneur que j'ai attaché à ton nom? — Parce qu'elle ne peut se faire entendre autrement. — Croit-elle, en troublant ainsi son mari, et surtout en lui demandant des prières qui ne ressemblent en rien, par leur but, à un pardon, obtenir ce pardon? Si monsieur n'était pas venu ici ou qu'il ne veuille pas prier pour cette femme, il serait donc sa victime le reste de ses jours? — Non pas. Premièrement tu dis que des prières ne ressemblent en rien à un pardon : il me semble, à moi, que celui qui a été offensé et qui prie Dieu d'absoudre cette offense, l'absout lui-même ; ensuite, tu demandes, si ce monsieur n'était pas venu ici, s'il serait ainsi tourmenté toute sa vie? Je te réponds qu'il est venu ici, ce qui te prouve qu'il y était poussé ; puis je ne connais personne sur terre qui puisse se croire dans son droit en refusant des prières à quelqu'un qui en demande. On peut les refuser, mais on ne le doit pas. C'est entrer soi-même dans une fausse voie, la voie de l'orgueil et de l'égoïsme, voie qui n'est ni fraternelle ni agréable à Dieu.

—Qui assure cette femme que les prières de son mari auront assez de puissance pour la racheter de l'état où elle se trouve? —Elle saura par elles que son mari lui pardonne, et sa conscience sera déchargée d'un grand poids. Sur terre nous effaçons assez facilement de notre souvenir les fautes que nous commettons; mais dans l'état spirituel il n'en est pas ainsi: la conscience qui a failli, entraînée par l'exemple ou de mauvais conseils, et qui au fond n'est pas criminelle, ne peut supporter l'idée de ses mauvaises actions, elle n'ose se présenter devant Dieu dans cet état, elle cherche par tous les moyens en son pouvoir à se débarrasser de cette pensée; aussi combien y en a-t-il qui errent autour de nous, cherchant à nous inspirer de bonnes actions pour se racheter de leurs mauvaises, et qui pensent ainsi pouvoir réparer le trouble qu'ils ont causé. Cette femme croit, d'après son jugement, qu'elle n'a offensé que son mari, auquel elle avait juré en présence de Dieu une fidélité éternelle; elle sait qu'elle a faussé ce serment, et quelle ne peut impunément se présenter devant celui qui sait tout, comme si elle avait accompli sa promesse; elle se dit: Si mon mari me pardonne, j'offrirai son pardon à Dieu qui n'est jamais le dernier offensé, sa bonté m'absoudra et je serai heureuse. Oui, crois-le bien, le plus grand enfer que je connaisse au monde spirituel est la connaissance et la vue de ses fautes; ces pensées sont pour nous des obsessions qui font tout le tourment des âmes qui ne se sont pas séparées totalement de toute vertu; chacun souffre plus ou moins de l'obsession de ses fautes jusqu'à ce qu'il leur ait substitué un autre ordre de pensées plus consolantes. Ce qui va arriver à cette malheureuse d'ici neuf jours, au bout desquels son mari sera, de son côté, débarrassé de son obsession.

Eh bien! monsieur, dis-je à cet homme, trouvez-vous que ce que vient de nous dire la lucide soit logique? Je le trouve si vrai, répondit-il, que je prierai une neuvaine et même plus s'il

le faut, pour notre repos commun. Nous autres, gens de la campagne, nous n'entendons rien à ce que vous faites, mais nous croyons à tout cela, parce que nous n'y trouvons rien d'impossible, nous n'avons point besoin d'aller aux églises pour savoir qu'il ne faut faire de mal à personne, et que celui qui nous a fait ce que nous sommes en sait plus long que nous; il ne perd pas plus sa marchandise que nous. Si notre fumier nous sert à engraisser nos terres pour avoir du meilleur blé, eh bien! notre Créateur sait bien nous retrouver dans le fumier de la terre quand il a besoin de nous, et si nous avons des taches sur la conscience, il dit: Ce grain-là est gâté, il faut séparer le bon du mauvais; alors il sépare les deux, et DAME, j'aime mieux être avec le bon qu'avec le mauvais. Vous avez raison, monsieur, lui dis-je; il n'y a que les savants qui disent que vous avez tort; si vous alliez leur conter le sujet de vos troubles, ils se mettraient à rire, en vous envoyant quelques douches sur la tête. Pour raisonnement, ils vous diraient qu'une fois mort on est bien mort, et que l'esprit qui vous anime n'est que le résultat de l'harmonie des matières qui composent votre corps, que ces matières venant à se disjoindre elles annulent naturellement le moteur avec elles, et qu'il n'y a que les enfants ou les sots qui croient aux revenants.

Eh bien! qu'ils croient et disent ce qu'ils veulent, vos savants, chacun sait, dans sa manière, et chacun agit comme il l'entend; nous autres, nous croyons ce que nous voyons, ce que nous sentons, et j'*aimons* mieux avoir confiance en Dieu qu'en eux; ils n'en savent pas plus que nous là-dessus, seulement ils veulent plus en savoir; nous verrons plus tard lesquels avaient raison.

Alp. CAHAGNET.

APPARITION ET VUE A DISTANCE.

—

J'avais, à Argenteuil, parlé magnétisme à différents individus; quelques-uns le prirent au sérieux, et formèrent un petit groupe qui se rassembla plusieurs fois chez moi. Je communiquai à ces personnes de bonne foi différents faits qui les étonnèrent; mais, convaincu déjà de l'existence du magnétisme par des résultats tout physiques produits sur chacun d'eux, j'attendais le moment de satisfaire leurs désirs, en essayant de leur faire voir que notre vue ne se borne pas toujours aux limites que la science officielle semble nous avoir posées.

Ma sœur, somnambule, vint à Argenteuil; j'en profitai. Je prévins et rassemblai mes sceptiques, puis j'endormis ma lucide. M. Lambert, instituteur à Argenteuil, fut celui qui dut vérifier l'expérience; il me dit : Je désirerais que votre sœur vît mon père, décédé depuis longtemps; il s'appelait François Lambert. L'appel mental est fait et la lucide répond : Je vois un homme assez grand, force ordinaire; cheveux bruns grisonnants, yeux bruns, nez fort, bouche ordinaire; figure pâle et fatiguée; cet homme avait une maladie de poitrine, puis une forte fièvre. — Ne vois-tu rien sur le corps que tu puisses nous dire? — Je vois encore sa jambe gauche bien malade; il y a des ouvertures; cet homme avait des varices, cette jambe est bien malade. — Vois-tu quelle forme il donnait à sa barbe? — Je ne lui en vois pas, de barbe. — Son fils désirerait savoir s'il se souvient quelles étaient les personnes présentes au moment de sa mort? — Certainement; il se rappelle que son fils seul y était. — Pourrait-il nous dire quelles sont les dernières paroles qu'il a prononcées en mourant? — Il me répond qu'il aurait bien voulu parler, mais il ne le pouvait plus; il en avait

alors beaucoup de chagrin. — A présent, comment se trouve-t-il? — Il est très heureux, et recommande à son fils de ne pas oublier ce qui vient de se passer, d'y réfléchir, et qu'il soit bien convaincu de l'existence de l'âme et de son immortalité ; c'est tout ce qu'il a à lui dire.

Le tout fut parfaitement exact ; la jambe gauche était bien celle qui était malade, et de la maladie indiquée ; et il n'avait pas de barbe ; il n'y avait que son fils près de lui ; il ne put, en effet prononcer aucune parole. Le lecteur observera que ces questions, comme elles étaient posées, provoquaient des réponses tout autres que celles qui ont été faites ; s'il n'y a pas eu erreur, il ne faut pas en savoir gré à M. Lambert, qui, du reste, n'en a été que plus convaincu.

M. Lambert avait sa mère à Milan, au moment où les armées autrichiennes pénétrèrent dans la Lombardie, et où les généraux de ces armées commirent leurs atrocités. Chacun, à ce moment, prit la fuite comme il put, les hommes pour ne pas être fusillés, et les femmes pour n'être pas flagellées attachées aux pieds des arbres ; la mère de M. Lambert était de ce nombre ; elle était partie, mais où ? Était-elle morte ou vivante pour nous? Personne ne le savait. Pourtant nous allons avoir de ses nouvelles, sans que la poste ni le télégraphe y aient pris aucune part.

— Veux-tu essayer à voir Marie, femme Lambert, dis-je à ma sœur ; nous ne savons où elle se trouve, ni même si elle existe. Après un moment, la lucide répondit : Je vois une femme assez grande, force ordinaire, cheveux bruns, yeux bruns, nez ordinaire, bouche ordinaire ; je la vois en bonnet noir. — M. Lambert fit observer qu'elle n'a jamais porté de bonnet noir. — Pourtant je la vois bien ainsi, elle n'est pas morte. — Où la vois-tu ? — Elle n'est pas en France, je ne sais trop quel est ce pays ; il est joli ; on y parle une drôle de langue. Ah! je vois, c'est la Suisse, elle loge chez

un monsieur et une dame. Je vois cet homme blond ; elle me dit qu'elle a eu des moments bien pénibles à passer. — Que pense-t-elle faire? —Elle doit revenir ?—Pourquoi ne revient-elle pas de suite? — Elle attend une réponse de quelqu'un.— Quelle est donc cette réponse ?—C'est une lettre qu'elle attend d'un ministre, et qui est en retard ; car elle devrait l'avoir reçue.

Cette vue à distance fut d'une exactitude exemplaire : ainsi non-seulement le portrait était bien tel, mais ce bonnet noir qu'elle voyait, malgré les dénégations de M. Lambert, a été reconnu pour être parfaitement réel. Sa mère, en effet, depuis qu'elle était en pays étranger, portait cette coiffure. Cette femme, ainsi que cet homme blond et qui l'était en effet, étaient les maîtres de poste de... en Suisse, chez lesquels elle logeait. Cette lettre attendue et qui vint quatre jours après cette expérience, était une lettre du ministre des affaires étrangères qu'elle attendait en effet pour revenir ; car il ne s'était pas écoulé un mois depuis ce jour, que la mère était avec son fils et donnait tous ces détails, qui étaient bien ceux donnés par la lucide, au grand étonnement de cette dame, qui ne pensait pas avoir avoir été si bien vue, à plus de deux cents lieues de distance.

Allons, hommes de bonne foi, ces faits, qui se produisent si souvent, méritent pourtant d'être observés ; nous vous les citons afin que vous en teniez compte. Vous le voyez, il ne faut pas tant d'intelligence pour en constater la vérité, il faut seulement vouloir ouvrir les yeux ; l'homme le plus simple et le moins instruit peut les vérifier. Eh bien! réfléchissez-y donc et comprenez enfin qu'il existe autre chose chez nous que des organes matériels, comme la physiologie des écoles l'enseigne, et que la psychologie n'est plus une science de supposition, comme le dit le positivisme de nos jours, mais bien la science d'une vérité acquise et prouvée des milliers de fois ; en un

mot, l'âme, pas plus que la lumière, ne peut plus être mise en doute, car les preuves multipliées que le magnétisme met au jour ne permettent plus que la question soit même posée.

12 mai 1851. L. Lecocq.

VUE A DISTANCE ET APPARITION.

Voici, je crois, monsieur et ami, des preuves assez concluantes que, si la transmission des pensées existe, il n'est pas moins prouvé par des faits que le lucide n'a pas besoin de recourir à ce moyen pour être exact dans ses réponses.

Un jour le docteur B. vint me trouver pour s'assurer, me dit-il, des effets merveilleux du magnétisme. Je connaissais le scepticisme du docteur, mais je savais qu'il était homme d'esprit, et de plus de bonne foi. Il vint donc avec quelques personnes de sa connaissance le jour indiqué pour la séance. Nous étions assez nombreux, ce qui nuit toujours au développement des facultés somnambuliques. Cependant je n'eus point à me plaindre des résultats que j'obtins dans cette séance. Je ne vous rapporterai point les questions auxquelles ma lucide eut à répondre, qui, pour la plupart, n'eurent aucun intérêt, quoiqu'elles fussent faites de manière à ne laisser aucun doute dans l'esprit des personnes présentes à la séance sur la possibilité de la vue à distance. Au milieu d'une question adressée par l'une des personnes qui s'entretenaient avec ma lucide, elle se prit à rire en disant : M. Aurot n'est pas heureux aujourd'hui ; il perd toujours ; le trèfle ne lui porte pas chance. — De qui parlez-vous? demanda le docteur B. — De mon voisin, répondit ma somnambule.

La personne occupait le premier de la maison où nous étions. Aussitôt la réponse, le docteur nous quitta pour s'assurer de ce qu'il venait d'entendre. Lorsqu'il fut de retour, il affirma

aux personnes présentes que ce qu'avait dit cette dame était exact. Ce monsieur venait de perdre la partie ; il retournait en effet du trèfle. Le docteur laissa passer quelque temps, et s'adressant de nouveau à la personne endormie, lui demanda si elle pouvait voir en ce moment si l'on continuait le jeu au premier. — Je le veux bien ; je vais m'en assurer. Oui, l'on joue toujours ; il n'est pas plus heureux. Cette fois il perd encore, mais il retourne du carreau. Vous pouvez vous en assurer. Deux amis du docteur l'accompagnèrent chez M. Aurot, pour se convaincre ; et cette fois la preuve de lucidité fut confirmée par trois témoins. Ici, je le demande, avec le plus simple bon sens, peut-on admettre la transmission de pensées entre M. Aurot et ma somnambule? Non, certes, car ce dernier, s'occupant de sa partie, et de plus ignorant que sa voisine fût en état de somnambulisme, ne pouvait avoir aucun rapport avec elle. — Cet homme, me dit le docteur, me paraît bien malade. — Il l'est en effet, reprit la lucide ; il m'a priée de le consulter il y a déjà longtemps. J'ai vu qu'il n'irait pas loin ; il mourra dans les premiers jours de septembre. Nous étions au commencement d'août ; elle ne se trompa pas dans sa prévision, car le cinquième du mois suivant tout était fini pour lui dans cette vie ; cette personne était prise à la poitrine, cependant elle n'annonçait pas être aussi près de la mort. Ceci ne prouve pas encore en faveur de la transmission de pensées, car M. Aurot était loin de s'attendre à une fin aussi prochaine.

Voici un fait qui vient à l'appui du précédent. Madame Hébert, que je vous avais adressée il y a peu de temps, pour une apparition (je dois vous dire que cette dame est douée d'une intelligence très-grande, ce que vous-même avez remarqué, d'après votre dernière lettre), m'a rapporté le résultat de la séance, dont elle a été on ne peut plus satisfaite, car tout ce que lui a dit madame Adèle a été d'une exactitude parfaite.

Un seul point sur lequel madame Adèle semblait s'être trompée, était celui-ci : votre lucide avait dit que M. Hébert, le décédé, lorsqu'il marchait et qu'il était seul, avait une main derrière le dos, particularité qui n'avait point été remarquée de madame Hébert ; cette dame n'a pu avoir la preuve de cette habitude qu'à son retour, preuve qui lui a été confirmée non-seulement par moi, mais encore par plusieurs personnes qui avaient connu le défunt. Je ne vous avais point fait part de cette visite ; j'ignorais moi-même le jour et l'heure de la séance ; or donc, de ma part, dans tous les cas, il ne pouvait y avoir communication de pensées.

J'engage les personnes qui désirent avoir des preuves incontestables de ce que je viens d'écrire sur ce point, de lire l'excellent ouvrage des *Arcanes de la vie future dévoilés;* cela leur donnera la certitude qu'un lucide n'a aucun besoin de se mettre en rapport avec le consultant pour répondre aux questions qui lui sont adressées.

Bien des personnes prétendent que c'est par le moyen de la transmission de pensées que le lucide dit vrai. S'il en était ainsi, il n'y aurait jamais d'erreurs ; le lucide reproduirait exactement les pensées ; ce qui prouve le contraire, c'est qu'il arrive trop souvent que le somnambule se trompe. J'ai rencontré parfois, chez certains lucides, la faculté en effet de lire dans la pensée, mais le nombre en est rare ; on n'en doit pas conclure que tous les somnambules se ressemblent. Dans tous les cas, les faits nombreux qu'on rapporte peuvent être expliqués par leur état, sans avoir recours à une faculté qui ne leur serait d'aucune utilité, puisque le consultant ignore lui-même ce qu'on lui apprend.

Recevez l'assurance de ma parfaite amitié.

CHÉRUEL.

15 juin 1851.

LA SACRÉE CONGRÉGATION ROMAINE.

Dans notre dernier numéro, nous avons dit que le *Journal de Rome* du 12 juin mentionnait que les *Arcanes de la vie future dévoilés*, le journal le *Magnétiseur spiritualiste* et le *Guide du Magnétiseur* avaient été mis à l'*index* par la sacrée congrégation commise à cet effet, ce qui veut dire que ces ouvrages sont condamnés à être brûlés, leur lecture défendue dans toute la chrétienté, et que quiconque en posséderait un exemplaire sans le détruire à l'instant serait excommunié de l'Église catholique, apostolique et romaine, par conséquent, condamné sans appel au feu éternel!!! Dieu même n'y peut rien, les hommes en ont décidé ainsi.

Est-il permis de croire qu'au dix-neuvième siècle, il se soit trouvé une assemblée de prélats (qu'on dit instruits) qui aient pris une telle décision envers des ouvrages dont le but religieux n'est pas à mettre en doute? Un tribunal qui condamne sans entendre sa victime, et dont les juges soient assez pénétrés de leur impuissance pour éviter toute discussion avec leur partie adverse? Cela nous fait dire que ces hommes sont les ÉTEIGNOIRS de la lumière qui éclaire leurs autels! ce qui nous empêche d'entrer en controverse avec eux, car le siége d'une mansarde leur serait plus facile à faire que celui de Rome.

Que la paix soit entre eux, si la paix ne peut être entre nous, et que nos lecteurs, s'ils ne veulent brûler nos ouvrages, les mettent au fond de leur bénitier. Là au moins, s'ils n'y trouvent pas plus de sécurité, ils y trouveront plus de fraîcheur et de sainteté.

Pauvreté des pauvretés!

Si ces hommes avaient pu, lors de la dernière éclipse, fixer la lune sur le soleil, ils l'auraient fait, quitte le lendemain à fixer leur tricorne sur la lune.

Oh! Christ! Verbe divin, foyer de lumière, lien de l'amour fraternel, type de la charité, agneau de douceur... où es-tu? Ce n'est pas chez la sacrée congrégation.

Alp. CAHAGNET.

JÉSUS DE NAZARETH

ET SWEDENBORG.

—

J'ai lu quelques livres dans ma vie, j'ai connu quelques hommes, j'ai quelquefois médité sur tout ce qui vit et m'entoure, et toujours je reviens à Jésus de Nazareth, puis à Swedenborg. Pourquoi ? Oh ! c'est que Jésus est descendu du ciel pour connaître la terre, et que Swedenborg est monté au ciel pour connaître le ciel ; c'est que Jésus a dit aux hommes : Il y a plusieurs maisons dans le royaume de mon père, et que Swedenborg leur a décrit ces maisons ; c'est que Jésus a prêché l'amour et la liberté aux hommes, et que Swedenborg leur a prêché l'étude et l'espoir d'une vie meilleure ; c'est que Jésus, par ses paraboles, leur a ouvert une sublime école de métaphysique spiritualiste, et que Swedenborg en a été le premier professeur. L'un racheta les hommes en les aimant, l'autre les consola en les instruisant ; l'un mourut crucifié pour avoir dit la vérité, l'autre mourut bafoué pour l'avoir prouvée. Ces deux génies se complètent, et quand je vois en ce jour des hommes qui se disent les disciples de ces deux demi-dieux, enseigner à leurs frères que la vengeance est de l'amour, ou que l'égalité des cultes est la suprématie du leur, je me demande si ces hommes sont les disciples de Jésus et de Swedenborg, de ces deux foyers d'amour et de liberté, de ces deux flambeaux de lumière, de ces deux législateurs de l'esprit humain, de ces deux baumes à toutes douleurs, de ces deux enfants du Seigneur de justice et de clémence. Oh ! les pauvres êtres qu'ils sont, vermisseaux couverts de boue qu'ils rejettent sur leurs frères, insectes fouillant dans les vases les plus infectes, au lieu de humer l'éther qui plane sur leur tête ; ils ressemblent à la sangsue, qui vit du trouble d'autrui, au lieu d'imiter l'agneau, qui vit du calme de sa mère.

Quand je vois Jésus sur la montagne des Oliviers implorer la miséricorde de son père en faveur de ses bourreaux, et que je vois le glaive de ses disciples frapper la brebis égarée ; quand je vois cette majesté divine, les épaules recouvertes d'un simple manteau de serge, les pieds dans de dures san-

dales, un genou en terre, lavant les pieds à ses apôtres, et que j'ai vu de ses disciples, enchâssés d'or et de soie, prêcher l'humilité, un roi baisant leur chaussure, je m'écrie : O Jésus! ô Jésus! les temps sont bien changés! Quand je vois Swedenborg fuir les palais, où il avait son entrée libre, et les honneurs que lui avaient mérités ses immenses travaux, tendre une main fraternelle au musulman comme au réformé, pour les conduire dans ses cieux, où un seul maître, dit-il, existe, qui est Dieu, où cent cultes divers sont écoutés par ce Dieu d'amour et de bonté, et que je vois ses disciples rechercher les palais et les honneurs, en fermant la porte de leurs temples à ceux qui ne pensent pas comme eux, je m'écrie : Oh! Swedenborg, que sont les hommes, si ce ne sont de pauvres êtres dignes de leur abjection? Orgueil en tout et partout; fraternité sur toutes les lèvres et non dans les cœurs; permettez que je me réfugie en pensée dans votre sein, hommes illustres, pour y puiser l'amour qui fait voir ses frères moins méchants qu'ils ne le sont, et leur tendre la main qu'ils veulent couper.

Veillez sur nous, protégés du Seigneur, car les temps approchent où les fourreaux seront vides de leurs glaives, et où les cœurs seront vides d'amour.

Alp. Cahagnet.

COUP D'OEIL SATIRIQUE

SUR LES DIVERSES ÉCOLES MAGNÉTIQUES DE PARIS.

—

Paris, la capitale la plus civilisée entre toutes celles qui le sont, la plus éclairée et la plus studieuse des villes qui ont eu quelque réputation dans l'histoire des histoires inutiles, Paris, disons-nous, renferme plusieurs écoles qui étudient, pratiquent et enseignent le magnétisme. Elles sont connues sous les noms, de magnétiseurs, somnambuliseurs, cataleptiseurs, convulsionneurs, magiciens et spiritualistes.

Les magnétiseurs de l'école primitive, c'est-à-dire les guérisseurs par l'action magnétique, sont aussi rares que la raison

dans nos antagonistes; le magnétisme proprement dit est relégué dans les caves et les mansardes de cette riche capitale; il est le patrimoine du pauvre.

Les somnambuliseurs sont nombreux dans ce labyrinthe d'égarements et de sottises. Sans doute en vue de ramener l'homme au bercail de la raison, deux sociétés, dites philanthro-magnétique et du mesmérisme, démontrent par des expériences publiques les phénomènes du magnétisme et du somnambulisme. Elles n'ont encore publié rien qui puisse faire connaître le résultat de leurs observations; leur jugement est flottant entre l'esprit et la matière; le somnambulisme leur fait accepter le premier, et ses erreurs les font retourner au dernier; il y a esprit de parti, il y a étude superficielle, et, comme résultat, rien. Ces sociétés sont des pépinières où des hommes studieux, orgueilleux d'être ou de devenir savants, vont s'instruire, prendre note des faits les plus merveilleux qui s'y produisent, puis en font des livres, des feuilletons ou des pièces de théâtre; d'autres, plus malintentionnés, y vont apprendre à endormir ceux qui, fatigués de les écouter, ne désirent que leur absence; ce sommeil leur présente la facilité d'obtenir ce qu'ils n'osent demander à des gens libres et éveillés. De toutes ces études, il en ressort du bien et du mal, et l'homme n'y perd que son temps, s'il ne sait pas en profiter.

Les cataleptiseurs sont moins nombreux. Dieu le veut ainsi. Il voit assez de roideur dans notre cœur et nos pensées, sans permettre que ce pauvre *sac à pensée*, nommé homme, se change en mât de Cocagne. Cette école possède, comme disciples, des espèces d'hommes jaune citron, desséchés par l'ardeur d'une bile corrosive. Ils ont l'œil à moitié route du cervelet, une barbe roide comme des aiguilles à tricoter, une voix semblable à l'écho du conservatoire des arts et métiers, et des membres aussi droits que les sabres-poignards de nos soldats romains. Quand ces gens entrent dans une pièce, les portes ne peuvent tourner sur leurs gonds, les balanciers des pendules s'arrêtent, les luminaires petillent et tout le monde reste en place; c'est la foudre humaine qui foudroie le ridicule, ou le ridicule qui foudroie la foudre humaine.

Les convulsionneurs sont aussi nombreux que les lignes contradictoires du *Journal du Magnétisme*, dont ils descen-

dent; ce sont des hommes blancs comme du vif-argent, ayant comme le dieu Mercure des ailes aux talons et à la tête. Celles des talons leur servent à danser une anglaise à trente-deux batteries, et celles de la tête à les élever dans le plafond, faute de connaître la route du ciel.

Ces étudiants n'ont jamais de mélancolie, ne s'inquiètent pas du passé, très-peu du présent et pas du tout de l'avenir. La paralysie ne peut les prendre, leurs mouvements sont trop brusques, à moins que celle de la langue, qu'ils pourraient se mordre dans un soubressaut convulsif. Une centaine de personnes, avec myopie et lorgnons, vont voir cette danse de Saint-Guy d'un nouveau genre, le dimanche après la messe, et sont quelque peu agitées en s'en retournant. On pourrait l'être à moins, ne serait-ce qu'en pensant qu'il y a des hommes qui enseignent ces arlequinades comme quelque chose de sérieux. Pauvre espèce, si tu continues, il n'y aura plus de place pour toi qu'à. . . . .

Les magiciens ont coupé leur longue barbe, mis bas le bonnet casque à mèche et jeté leur baguette au feu; ils n'ont pas encore entré en scène, mais ils sont affichés. Simon, Agrippa, Albert le Grand, font une grimace épouvantable à la vue de ces célèbres, célébrant leur célébrité au mépris de tout ce qui a été fait dans cette science sublime. Tout Paris est ou veut devenir magicien. Il y a une révolution qui s'apprête depuis quelques années. Que vont devenir les pauvres Comte, Philippe, Robert Houdin? Ils n'ont qu'à mettre leurs gobelets dans leur poche, s'ils ne veulent pas être escamotés par leurs adversaires. Ce qu'il y a de rassurant pour ceux qui ne sont pas encore initiés aux grands mystères, c'est qu'il y aura une éclipse totale de tout ce merveilleux, avant qu'il n'émerveille les inémerveillés.

Les spiritualistes ont une école aussi grave que le grave Dupin (quand il ne rit pas); ces étudiants, las de ce monde de douleurs et d'esclavage, ne vivent plus qu'en compagnie des décédés, et trébuchent dans les tombes en regardant le ciel; ils ont le cerveau un peu trop exposé aux rayons du soleil (dit-on par mépris) et sont *généralement* très-enthousiastes; aussi sont-ils les plus ridiculisés de la grande ville; mais impassibles devant les sarcasmes de leurs frères, ils étudient ardemment et avec conscience. Les jésuites sont contre eux, ce qui

est dire que cette école possède des lumières plus brillantes que celles du bûcher de la sacrée congrégation où l'on a jeté leurs écrits.

Il y a bien encore une autre école de somnambuliseurs et somnambulisés de laquelle la police s'occupe activement, et que la justice condamne par fournées de vingt. Ceux-là en sont quittes pour leur pièce de cinq francs d'amende ; ils instruisent comme ils peuvent ; ils guérissent ceux que leurs adversaires abandonnent, et peuvent répondre à ceux qui les c. . . . . . . : Ce que nous faisons nous rapporte votre mépris et les bénédictions du pauvre ; c'est tout ce que nous désirons.

Dans cette grande et généreuse Babylone moderne, il n'y a pas une seule école de magnétistes guérisseurs, ouverte au public pour enseigner à un chacun ce que l'homme peut de bien, après avoir tant démontré ce qu'il peut de mal. On ne nous croira pas ; mais cela est ainsi. Quel est celui de ces empaltoqués, en gants jaunes, qui voudrait descendre sur un tel théâtre, face à face avec un paralytique, un hydropique ou un névralgique, et se donner la peine de calmer les douleurs du malheureux qui souffre? Qui donc pourrait admirer la puissance du magnétiseur? Le malade; mais ce n'est pas assez, un seul témoin d'une telle action ! Oh! si vous vous chargez de publier à mille exemplaires et plus ce qu'aura fait cet homme, il consentira bien un peu à se débarrasser des gants qui couvrent la honte de ses mains, si ce n'est celle de son amour-propre. Oui, dans un Paris, où tant de grandes et petites choses se font journellement, il n'existe pas un hospice où le magnétisme guérissant ait un asile. Pourquoi cela ? Parce que, nous l'avons dit dans ce qui précède, l'amour des hommes va jusqu'à ambitionner l'admiration, mais non le bonheur de leurs semblables ; parce que la loi de ce grand peuple ne le veut pas, les savants ne le veulent pas ; parce que cette ville de lumières ne possède pas encore celle du bon sens. O grands hommes ! vous coûtez plus cher à la patrie que la patrie ne vous est chère !

Alp. CAHAGNET.

LE VOLEUR REPENTANT.

L'un de ces jours derniers, une lampe simple, mais cependant assez tentante sans doute pour un voleur, disparut en plein jour de la cuisine où elle était déposée, sous la garde de personnes qui ne quittent jamais la pièce où cette cuisine a entrée. Ce vol était trop audacieux pour qu'on ne cherchât pas à en connaître l'auteur, surtout pour un magnétiseur; cela devenait une question d'étude et d'amour-propre : *les magnétiseurs n'en sont pas exempts*. J'endormis, à cet effet, Adèle, et la priai de se mettre à la piste de notre voleur, ce qu'elle fit avec une certaine répugnance; car déjà cinq fois elle a été trop heureuse pour le malheur de ceux qu'elle recherchait, vu qu'on retrouva trois vols complets, et les deux autres furent reconnus.

Nous fîmes alors le serment de laisser madame la Justice s'occuper seule de ses affaires; mais aujourd'hui nous sommes dans la dure nécessité de nous occuper de nous-même, par le bon motif que nous serons servi sans bourse délier, ni témoignage à prêter au tribunal des tribulations humaines.

Adèle cependant se décide, et dit voir un homme jeune encore, à la figure souffrante, à la mise misérable; il profite d'un moment d'inattention; la porte a directement été laissée ouverte par quelque bon génie *mercurien*, pour faciliter son protégé à entrer sans tracas aucun, ce qu'il fait sans hésiter, et, comme s'il n'y voyait pas clair en plein soleil, ou qu'il ne trouve rien de meilleur à prendre, il se saisit de notre lampe (sans se donner la peine de l'allumer, bien entendu), la met sous sa blouse et l'emporte.

A cette vue, notre lucide redevient propriétaire dans l'acception du mot, et court après le voleur de sa lampe. Elle le suit ainsi jusqu'à certaine rue, dont je la détourne par une observation qui lui fait perdre la trace de son fugitif, au moment où je croyais le prendre dans le piége. Adèle se méfie de moi, et ne veut plus continuer sa course, parce que, dit-elle, je ferais arriver de la peine à cet homme, ce qu'elle ne veut pas, vu qu'elle sait déjà qu'il n'est pas un voleur, mais qu'il

est malheureux et a *faim*, quoique déjà rassasié depuis qu'il a ce larcin sur la conscience. Enfin je donne toutes les assurances possibles à Adèle, ne serait-ce que celle que ce serait le premier homme auquel j'aurais fait arriver une telle peine ; mais cependant je tiens à lui prouver, par un mot d'écrit, après informations précises, qu'il n'agit pas loyalement avec moi, vu que je ne veux pas m'occuper de ses chers confrères. Cela est de trop, dit Adèle, cet homme s'accuse lui-même; il souffre déjà assez. Réveille-moi; je ne peux et n'en veux pas voir davantage. Ce que je fis, à mon grand regret.

Le lendemain de ce vol notre lampe fut rapportée et déposée sur le carré de l'escalier. Nouveau miracle pour moi, et sur ce de rendormir Adèle, et de la questionner ainsi : Qui a rapporté la lampe? — Une femme. — Quand? — Hier au soir. (C'était le surlendemain matin que la lampe avait été retrouvée.) Quelle est cette femme? Adèle m'en donna le signalement, et la dit la femme du voleur. — Qui a pu le décider à renvoyer cette lampe? — Le remords. — Qui lui a donné ce remords? — Sa conscience. — Comment cette femme la rapporte-t-elle? — Elle la tient cachée sous son châle et la dépose avec empressement sur le carré. Oh! la pauvre femme, elle paraît être débarrassée d'un grand fardeau ; je te l'avais bien dit, cet homme n'a eu qu'une mauvaise pensée, il n'est pas un voleur. Ayant travaillé autrefois chez un locataire de la maison, il est entré pour satisfaire un besoin au cabinet qui est au-dessus de nous. Voyant notre porte entrouverte, c'est là où l'idée lui est venue de voler; comme il n'avait qu'à allonger le bras pour prendre la lampe qui était à sa portée, il l'a prise et s'est sauvé. Il n'était pas au bas de l'escalier, qu'il comprenait déjà l'énormité de sa faute, et aurait voulu ne pas l'avoir commise; c'est pour cela qu'il marchait si vite, etc.....

J'ai mentionné cette petite aventure, parce que, pour moi, elle a un côté que je crois plus psychologique que matériel. Voilà le deuxième vol qu'Adèle découvre dont elle n'accuse pas les auteurs, et dans tous les deux les voleurs ont rendu ce qu'ils avaient pris. Dans le premier vol, une jeune personne, se trouvant accusée d'avoir soustrait 20 francs dans une maison où elle était en condition, vint prier Adèle de découvrir le vrai voleur, ce que cette dernière fit en me disant d'écrire quelques mots sous sa dictée, adressés à la personne qui avait volé.

Cette personne était une parente de la maîtresse qui avait été volée et dont on avait accusé la bonne. Il y avait quatre-vingt-dix-neuf probabilités contre cent à admettre que la coupable n'avouerait jamais sa faute, ce qui, au contraire, eut lieu avec restitution de la somme volée et des excuses faites à la domestique accusée. Les lucides rappelleraient-ils les âmes honnêtes dans le sentier de l'honneur, lorsqu'elles s'en sont un moment égarées, par la facile communication qu'elles ont avec leurs sœurs? Cela me paraît très-probable; ce qui s'est passé sous mes yeux me porte à le croire; que chacun en essaye à l'occasion. Ce ne serait pas un fait nouveau; on connaît à cet égard la puissance prouvée et *contestée* des sorciers de nos campagnes. C'est le bras qui vole, mais c'est l'âme qui le conduit, et l'âme est elle-même conduite par nous ne savons qui de bons ou mauvais; nous ne voyons que la pensée qui la subjugue. Qui peut assurer qu'on ne peut pas substituer une pensée à une autre? Ce qui se fait matériellement peut se faire OCCULTEMENT.

Alp. CAHAGNET.

GUÉRISONS MAGNÉTIQUES.

—

CERTIFICATS.

Moi, Louis Amiaud père, de Saint-Sulpice-le-Verdun, canton de Rocheservière (Vendée), j'atteste que mon fils, Jean Amiaud, âgé de vingt ans, éprouvait depuis quinze mois à l'œil gauche une maladie qui semblait faire sortir cet œil de son orbite. J'avais pris une trentaine de consultations à trois docteurs différents; mais les prescriptions de ces messieurs, fidèlement exécutées, paraissaient aggraver le mal au lieu de l'améliorer, quand, au mois d'avril 1849, j'entendis parler de madame P........, somnambule. Deux mois après, grâce à elle ou plutôt aux effets magnétiques manifestés par son entremise, l'œil de mon fils était parfaitement rétabli. Depuis, ce rétablissement s'est maintenu, malgré les travaux de peine auxquels il s'est livré, et l'œil qui s'était conservé un peu plus

gros que l'autre s'est diminué depuis plusieurs mois pour reprendre son état naturel.

Louis AMIAUD père; Louis AMIAUD frère;
Lucien AMIAUD frère; Jean AMIAUD.

Nous, soussignés, déclarons avoir connaissance des faits ci-dessus relatés; ils sont l'expression exacte de la vérité.

G. DE GOUÉ, maire;
L. AMIAUD.

—

Je, soussigné, certifie à tous ceux auxquels il peut appartenir que M. P....., demeurant chez M. Wailly, marchand de vins en gros à Napoléon-Vendée, a mis plusieurs fois son épouse en somnambulisme à mon intention. Dans cet état, cette dame a répondu avec la plus grande précision aux questions que je lui ai faites. Elle est pour moi la cause de la guérison d'une maladie que j'ai eue pendant six ans, pendant lesquels bien des prescriptions des hommes de l'art n'ont pu me guérir. Elle prescrivait les tisanes composées avec quelques simples, les faisait magnétiser, changer à certains jours. Elle alla même jusqu'à me dire l'époque de ma guérison, après m'avoir nommé les endroits du corps où je ressentais du mal. Je ne puis donner le nom de la maladie, nom que je ne connais pas; mais il est vrai que, pendant six années, je n'avais pas plus de force qu'un enfant de quatre ans. Je ne restais pas deux jours sans souffrir, ne pouvant supporter aucun travail de peine.

En foi de quoi je délivre spontanément le présent pour valoir ce que de droit, et je le soutiendrai en toute justice devant les tribunaux, et surtout constater ma guérison et le rétablissement de ma santé pendant l'année 1849.

Au château de la Rochette-des-Clouzeaux, le 8 avril 1850.

J.-N. MAGOIT.

—

Nous, soussignés, déclarons et attestons qu'Augustine Wailly a été guérie, par le secours du somnambulisme de madame P....., d'une maladie à l'œil droit datant de deux ans, et contre laquelle les visites faites, pendant deux années entières,

à un docteur oculiste n'avaient amené qu'une amélioration dans les symptômes du mal, qui reprit bientôt son empire. L'espèce de croûte blanchâtre venant périodiquement chaque matin embarrasser les cils et la paupière, et qu'il faillait ôter péniblement au réveil, a disparu depuis dix mois sans aucune trace de retour, ce que nous aimons à constater pour rendre hommage aux effets du magnétisme.

Fait à Napoléon-Vendée, le 10 avril 1850.

WAILLY père; femme WAILLY; A. WAILLY fils.

Moi, guérie, j'ai voulu joindre ma signature à celle de mes parents.

Augustine WAILLY.

(La suite plus tard, s'il y a lieu.)

L'INSTINCT D'UN ANE.

Lequel a plus d'esprit, du *mouton* ou du *bœuf*,
Du *rat* ou l'*éléphant*, de la *taupe* ou de l'œuf
Qui contient un *dindon* (la bête jésuitique),
Bête comme un c... qui parle politique?

Embarrassé du choix, je demande à l'esprit :
Qu'es-tu, qui te connaît, qui t'a vu, t'a décrit?
Es-tu dans quelques *vers*, dans l'*instinct*, la *parole*,
Sous la toque du *juge* ou les bancs de l'*école*,
Chez l'*épicier* du coin, le *guerrier*, l'*amoureux*,
Chez le *pape* ou le *roi*, le *riche* ou *malheureux*?

Je te trouve partout, je te vois en tout être
Qui naît, vit, pense, agit et meurt sans te connaître.
Chacun t'a, te possède, et croit que son voisin,
Bipède ou *quadrupède*, *aigle*, *pierrot*, *cousin*,
Ne te possède pas comme lui *te possède*,
Comme il te sent, te dit, et de ton nom m'obsède.

Pauvre homme, pauvre bête, orgueilleux animal,
Qui croit toujours bien dire, et les autres tout mal;

Qui cadence ses mots, et d'une voix flûtée,
Vient crever le tympan d'une foule enchantée
De n'avoir rien compris, rien su, rien étudié,
De ce morceau d'esprit, de l'esprit répudié.

Oui, mon pauvre Martin, âne de pure race,
Dont tous ces auditeurs ont extorqué la place,
Toi, tu n'as pas d'esprit, tu brais, c'est de l'instinct;
Tu manges, bois et dors, aimes, procrées... Enfin
Tout ce que nous faisons, chacun dans notre sphère.
Mais ce que tu fais, toi, n'est pas la même affaire.
Tu n'as pas plus d'esprit que n'en saurait avoir
Certains Thiéri-Cotins qui n'ont pas ton savoir.

L'ESPRIT ET LA PENSÉE ÉTANT LA MÊME CHOSE,
Il faut, mon cher *Martin*, que ta bouche soit close;
Que tu ne penses plus, car un *âne penser !*
Serait nous faire honte, en plus, nous offenser.
Si tant est que l'esprit n'est pas de ton domaine,
Garde pour toi l'instinct, laisse à l'espèce humaine
L'esprit, le NOBLE *esprit* du savant et du sot,
Et ne leur vole pas leur bon ou mauvais lot.

Qui t'a créé, le diable ou la bonté divine?
Moins bête qu'un docteur, je sens que tu devines
Que le diable est un MOT, mais qu'un seul créateur
A fait l'*homme* et *Martin*, dont il est le moteur.

De quoi t'a-t-il créé? De sa noble parole,
Qui ne périt jamais, et qui n'est point frivole.
Tout ce qui vit par elle, *hommes*, *bêtes*, *esprits*,
Commande le respect et jamais le *mépris*.

Donc, pour moi, ton instinct étant de même source,
Doit t'offrir, comme à tous, une égale ressource,
Celle de toujours braire et ne jamais finir;
Car l'immortalité doit mieux t'appartenir
Qu'à certain congrégant qui me paraît plus bête
Que toi, mon pauvre AMI, malgré ta dure tête.

Alp. CAHAGNET.

Ce 10 avril 1851.

BIBLIOGRAPHIE.

—

SPIRITUALISME.

Le 130e numéro du *Journal du magnétisme* contient une curieuse relation des derniers moments d'une jeune fille, relation faite par le magnétiseur qui l'a assistée de ses soins dans ce départ obligé pour tous. Son agonie présente des phénomènes de l'ordre de ceux que nous traitons; des visions de son fiancé, encore sur terre, mais éloigné à une grande distance, de ses parents, d'esprits et d'anges au monde spirituel, des extases dans lesquelles elle raisonne dans l'ordre de nos croyances et où elle chante des hymnes religieux en compagnie des élus qu'elle va bientôt rejoindre pour toujours. Ces descriptions sont faites dans cet article avec une richesse de style et de pensées poétiques qui nous ont fait regretter que l'auteur en ait déduit, en compagnie de M. Hebert de Garnay, que tout cela n'était qu'une erreur des sens, un effet d'une imagination délirante, etc. Ce qui s'est passé dans ce moment est pourtant digne d'un autre jugement; le magnétiseur lui-même sous l'empire de ces chants d'amour adressés à une meilleure vie, dit avoir entendu une musique céleste, comme les assistants de cette scène de douleur, et fut si frappé de ce phénomène qu'il courut vers la fenêtre pour s'assurer si une musique quelconque n'était pas dans la rue. Il fut convaincu du contraire, et de la réalité de la promesse de la mourante, qui lui avait dit qu'elle lui donnerait, à son départ de la terre, une preuve matérielle qu'elle allait habiter un monde qui avait aussi ses harmonies moins les douleurs du nôtre.

Le lecteur jusque-là se trouve sous l'empire d'une douce émotion; un espoir consolant entre dans son cœur. Il suit par la pensée cette âme à laquelle il s'est intéressé, et croit déjà la voir entrer dans ces lieux que nous rêvons tous, où nous devons sécher nos larmes, connaître l'amour sans haine, la science sans erreur, la vie sans douleurs ; mais, tout à coup, il se trouve désillusionné. Des arguments arrivent avec leur in-

fernale subtilité, replonger cette âme, toute vibrante d'harmonie, dans le fatal néant! D'un coup de pied, on la fait rouler dans ce trou de six pieds, en compagnie de son corps..... Et ces hommes croient avoir prouvé qu'ils sont grands de par l'esprit (qu'ils nient). Oui, je le leur accorde; mais je m'écrie qu'ils sont petits de par la fraternité. Pleure, jeune mère, ton fils bien-aimé ou ta mère chérie; tu ne les reverras jamais. Tu es si belle en pleurant, que ces hommes voudraient te voir pleurer toujours. Peu leur importe la douleur de ton cœur; tu fais la joie de leur âme. Oh! ce sont des frères bien inhumains que ces savants, qui ne savent que te désoler et jamais te consoler, qui mettent un si haut prix à te prouver scientifiquement que toute vie est terrestre, qu'avant et qu'après toi il n'y a rien qui soit pour toi. Sais-tu que la morale de cette étude est belle? Elle te conduit au bonheur le plus parfait; seulement sache te le procurer. Puisque tu as l'assurance de ne plus être toi après ta mort, sois donc toi tout entière en ce monde; jouis, n'aie pas peur; prends où tu trouves; ne redoute point de rendre compte de tes actions dans un monde qui n'existe pas. Crains celui que tu vois, aie de l'adresse, sache te cacher pour prendre ce que tu veux, et sache te montrer pour en jouir; là est tout le secret: c'est celui en vogue; il est connu et pratiqué du trône au banquier, de l'autel au commerçant. N'aie pas peur; écoute ces hommes, leur morale est scientifique; tu n'as pas d'âme, te dis-je, à sauver ni à perdre; tout est là.

Et vous viendrez opposer une telle morale à la nôtre! Arrière, hommes sans amour, *bâtards* de la création, qui devez votre moi au hasard! Dussé-je atteindre au suprême degré de l'idiotisme, je préfère ce que je rêve à ce que vous m'enseignez. Va, crois-moi, ma sœur, sèche tes larmes et souris à ce départ qui t'effraye. Crois-en ce qu'en a dit cette jeune fille mourante : tu reverras ton enfant bien-aimé et ta mère chérie; il n'y a que les savants qui savent mentir : les agonisants disent vrai.

Alp. CAHAGNET.

CATÉCHISME MAGNÉTIQUE.

(Suite. — *Voir notre dernier numéro.*)

—

13. Quelle est la condition de l'activité spirituelle? — Le magnétisme.

14. Qu'est-ce qui fait la condition de la santé en général? — La machine humaine ne se conserve en état de santé qu'autant qu'elle observe strictement la loi de la nature à l'égard de l'esprit et du corps.

15. Qu'est-ce qui contribue à troubler ces relations? — La nourriture et la température de l'air.

16. Qu'advient-il lorsque le courant magnétique ne circule pas selon la loi? — Le désordre.

17. Que produit le flux désordonné du magnétisme? — Des crampes et des inflammations.

18. Que produit le défaut de magnétisme? — Faiblesse de nerfs et apoplexie.

19. Comment le magnétisme agit-il sur les maladies? — En rétablissant la circulation troublée du fluide nerveux.

20. Comment opère-t-on la guérison par le magnétisme? — On guérit en magnétisant, parce que le courant magnétique est tantôt soustrait de l'organe affecté et tantôt dirigé vers lui, ou bien il est répandu uniformément dans le corps, selon que l'état de la maladie l'exige; bref, il égalise ou sépare.

21. Par quoi le magnétisme opère-t-il la guérison? — Par le jeu des nerfs (les crampes) ou par une surexcitation du sang dans l'organe affecté.

22. Quel est le principe qu'on peut en déduire? — Que le magnétisme met tout l'organisme en mouvement (activité) jusqu'à ce que la nature ne tolère plus le mal et le rejette avec force hors du corps.

23. Comment le magnétisme peut-il agir sur toutes les maladies, et sur toutes par les nerfs? — Cela se fait par la même manière que par la pratique de la médecine ordinaire, qui agit aussi sur toutes les maladies par l'estomac et par les vaisseaux sanguins.

24. Comment peut-on élucider cette action pratique? — La cause première de chaque maladie gît dans le trouble de l'activité des nerfs.

25. De quelle manière le procédé de la guérison a-t-il lieu ainsi que le sommeil magnétique? — Le procédé de la guérison et le sommeil magnétique ont lieu par une action polarisante de la propre force vitale.

26. Comment le magnétisme existe-t-il dans l'homme? — Il n'existe pas dans l'homme mort; il se remplace dans l'homme pendant le sommeil, et il est usé pendant son état de veille; il est inégalement distribué dans l'homme malade, se trouve çà et là pendant les crampes; il est accumulé à un haut degré dans le cerveau ou dans le plexus solaire pendant le sommeil magnétique.

Il est retiré dans la vie du sommeil ordinaire et des malades d'esprit.

Il est repoussé par l'accumulation de l'électricité dans les douleurs de la goutte; et finalement il est en équilibre dans le corps sain.

Fin du premier chapitre.

—

On doit observer que l'auteur *fond* le magnétisme *astral* et *universel* avec le magnétisme *humain*. La treizième question, sans cela, serait un contre-sens; car, si c'est le magnétisme qui fait l'activité spirituelle, et s'il entendait ne parler que du magnétisme humain seulement, il découlerait de cette proposition que ceux qui ne seraient pas magnétisés n'auraient pas d'activité spirituelle, ce qui serait une grande erreur. Ce que les extatiques, les visionnaires naturels démentiraient chaque jour, ce que ne démentirait pas moins le génie de nos poëtes, artistes et savants de toutes les classes, l'auteur veut dire le magnétisme, c'est la vie organisée, la vie à l'état de manifestation, s'insinuant chez nous, sous forme de fluide que je nomme magnétique, puisque aussitôt qu'il cesse de faire agir sa vertu attractive aimantée, magnétique, il cesse ses manifestations, qui sont la vie dans la succession de toutes ses sensations. Voilà comment nous lisons cet auteur, et comment nous prions nos lecteurs de le lire.

Alp. Cahagnet.

MAGIE.

On lit dans l'*Événement* du 25 juillet 1851 :

Un terrain était à vendre judiciairement dans une commune des environs de Paris. Personne n'y mettait l'enchère, quoique la mise à prix fût excessivement minime, parce que ce terrain était saisi au père G...., qui passe, parmi les paysans, pour un sorcier dangereux. Après une longue hésitation, un cultivateur nommé L..., séduit par le bon marché, se risqua et devint acquéreur du champ.

Le lendemain, de grand matin, notre homme, la bêche sur l'épaule, se rendait en chantant à sa nouvelle propriété, quand un objet sinistre frappa ses regards. C'était une croix à laquelle était un papier contenant ces mots : « Si tu mets la bêche dans ce champ, un fantôme viendra te tourmenter la nuit. » Le cultivateur renversa la croix et se mit à travailler la terre ; mais il n'avait pas grand courage ; il pensait malgré lui au fantôme qui lui était annoncé ; il quitta l'ouvrage de bonne heure, rentra chez lui et se mit au lit ; mais ses nerfs étaient surexcités, il ne put dormir. A minuit, il vit une longue figure blanche se promener dans sa chambre et s'approcher de lui en murmurant : « Rends-moi mon champ. »

L'apparition se renouvela les nuits suivantes. Le cultivateur fut saisi par la fièvre ; au médecin qui l'interrogea sur la cause de sa maladie, il raconta la vision dont il était obsédé, et déclara que le père G... lui avait jeté un sort. Le médecin fit venir cet homme, et, en présence du maire de la commune, il l'interrogea. Le sorcier avoua que chaque nuit, à minuit, il se promenait chez lui, revêtu d'un drap blanc, afin de faire endêver l'acquéreur de son champ. Sur les menaces qui lui furent faites de le mettre en arrestation s'il continuait ses pratiques nocturnes, il se tint tranquille. Les apparitions cessèrent, et le cultivateur recouvra la santé.

Comment ce sorcier, se promenant chez lui, pouvait-il être vu du paysan dont la demeure est à un kilomètre de distance ? Nous n'expliquerons pas ce phénomène, qui rentre dans le domaine de la science ; nous dirons seulement que ce fait n'est

pas sans précédents, et qu'il s'appuie sur une autorité irrécusable, celle de M. le docteur Récamier.

Il y a quelques années, M. Récamier revenait de Bordeaux; il traversait, en chaise de poste, un village; une des roues de la voiture vint à se briser; on courut chez le charron, dont la demeure était près de là. Mais cet homme était malade au lit, et l'on fut obligé d'aller chercher un de ses confrères, qui demeurait dans le village voisin.

En attendant que l'accident fût réparé, M. Récamier entra chez le paysan malade, et lui adressa des questions sur l'origine de son mal. Le charron répondit que sa maladie provenait du manque de sommeil, et il ajouta qu'il ne pouvait dormir, parce qu'un chaudronnier qui demeurait à l'autre bout du village, et à qui il avait refusé sa fille en mariage, l'en empêchait, en frappant toute la nuit sur un de ses chaudrons.

Le docteur alla trouver le chaudronnier, et, sans préambule, il lui dit :

— Pourquoi frappes-tu toute la nuit sur ton chaudron?

—Pardienne, répondit-il, c'est pour empêcher Nicolas de dormir.

— Comment Nicolas peut-il t'entendre, puisqu'il demeure à une demi-lieue d'ici?

— Oh! oh! reprit le paysan en souriant d'un air malin, je savons ben qu'il entend.

M. Récamier enjoignit au chaudronnier de cesser son tapage, en le menaçant de le faire poursuivre si le malade venait à mourir. La nuit suivante le charron dormit paisiblement, quelques jours après il reprit ses occupations.

Dans les considérations dont il accompagne le récit de ce fait, M. Récamier l'attribue au pouvoir de la volonté, dont on ne connaît pas encore toute l'énergie, et qui s'était spontanément révélé à un paysan inculte. Le phénomène, du reste, ne semblera pas extraordinaire à ceux qui sont initiés aux mystères du magnétisme.

—

Nous dirons à l'auteur de cet article que nous admettons la possibilité de ce fait d'obsession par l'action magnétique; ce n'est pas le seul que nous connaissons, et ce paysan n'est pas

le seul lâche qui se sert de moyens semblables. Nous traiterons cette question à fond dans notre ouvrage sur la magie. Ce genre de vengeance est assez en vogue de nos jours; il convient aux âmes jésuitiques qui ne savent frapper leur adversaire qu'entre les épaules; mais ce qui nous console dans ces assassinats occultes, c'est que l'assassin ne jouit pas longtemps du fruit de son œuvre. Si l'homme, victime ainsi sur terre d'une telle agression n'a pas eu le temps de se retourner pour faire face à son bourreau, il se retourne dans le monde d'outre-tombe, où il trouve double force et double moyen de rendre à César ce qui appartient à César. Jamais un envoûteur n'est mort en paix; lui seul sait le prix qu'il a payé un moment d'infamie. Que ceux qui en agissent ainsi méditent sur ce que nous disons; nous savons à quoi nous en tenir à cet égard, car nous-même nous avons été soumis à un aréopage magique. Nous assurons que notre confiance en Dieu ne nous a pas trompé; nous ne souffrirons pas le dernier.

Alp. CAHAGNET.

LUMIÈRE DES MORTS

Dédiée aux libres penseurs du dix-neuvième siècle.

—

Tel est le titre d'un ouvrage que nous nous proposons de mettre ces jours-ci sous presse, et que nous nous attendons à voir dans toutes les bibliothèques où sont entrés nos *Arcanes de la vie future*, car il en est la philosophie. Nous l'avons divisé en une série d'articles sous les noms qui suivent, articles que nous avons traités au point de vue du libre penseur. Point d'école ni de personnalité; la physique s'y trouve liée à la métaphysique, le spiritualisme à la matière, PLATON à HOBBES, enfin tout ce que notre faible intelligence nous a suggéré d'observations, notre pratique de faits, notre connaissance d'histoires, etc. Nous pensons être lu avec intérêt par tous ceux qui nous en portent, vu qu'un article qui déplaira à l'un plaira à l'autre, et chacun y trouvera de quoi satisfaire ses études.

Nous prions les personnes qui voudront souscrire à cet ou-

vrage de le faire de suite en nous en prévenant d'avance. Le prix est de 5 francs pour Paris et 6 francs par la poste, 1 vol. mêmes format et grosseur que les *Arcanes*.

Aperçu de la table des matières.

Magnétisme. — Somnambulisme. — Seconde vue. — Dédoublement. — Extase. — Sommeil. — Joie et douleur. — Article traitant de la création spirituelle et matérielle en vingt-quatre groupes. — Libre arbitre. — Pensées. — Parole. — Courage. — Grand et petit. — Haut et bas. — Vertu et vice. — Noble et vil. — Vérité et mensonge. — Esprit et idiotisme. — Corps. — Maladie. — Savoir et ignorance. — Métaphysique (article très-détaillé traitant des études philosophiques de cent vingt philosophes anciens les plus cités de nos jours). — Immortalité de l'INDIVIDUALITÉ. — Famille. — Progrès. — Perfection. — Religion. — Gouvernement. — Rois et sujets. — Miracles. — Prophéties. — Quiétisme. — Extase de la jeune Marguerite. — Extase d'Aline. — Philosophie. — Mélancolie. — La mort. — Conseils philosophiques, etc., etc., etc., le tout écrit dans notre style, qui est plus vrai que poétique; il est ce que nous sommes, et nous sommes ce qu'on nous a fait, ne voulant garder rien pour nous; à peine avons-nous acquis quelque chose qui nous plaît et nous intéresse, que nous nous empressons de le partager avec nos frères; mais notre bourse ne répond pas à nos vœux à cet égard; nous fournissons à peine aux dépenses de notre papier et de nos plumes; que nos amis s'arrangent de l'imprimeur, car nous ne pouvons faire jouer le plomb de ses machines sans lui en fournir la compensation en argent. Que chacun travaille selon sa condition sociale à l'élévation de notre édifice; à nous le labeur, à vous, mes chers lecteurs, de délier les cordons de votre bourse; il vous est plus facile de trouver cinq francs qu'à moi de faire un livre; votre part sera toujours la meilleure, si j'en juge au piteux état de mon corps, au non moins piteux état de mon budget, et aux nombreux ennemis que je me fais (même en dehors de la sacrée congrégation).

C'est que, voyez-vous, je parle comme je pense; ce qui est rare aujourd'hui; il pourrait se faire qu'à l'exemple de tant d'autres, on accrochât un beau jour mon *sac à pensées* à quel-

que gibet, ne pouvant autrement l'empêcher d'éclairer les hommes; au moins là il leur tiendra lieu d'une *lanterne.* *Que la volonté de Dieu soit faite!*

Alp. CAHAGNET.

VARIÉTÉ.

LES BRULEURS D'HOMMES.

Il y eut dans un temps des hommes nommés chauffeurs, parce qu'ils chauffaient les pieds de leurs victimes pour obtenir d'elles l'aveu qu'elles avaient caché leur argent quelque part. La justice s'empara de ces hommes et les châtia comme ils le méritaient.

Depuis quelques siècles, il y a une autre espèce d'hommes qui ont brûlé publiquement des centaines de mille de leurs semblables pour leur faire avouer qu'ils avaient commerce avec le diable, parce qu'ils n'achetaient pas d'indulgences comme les bons soldats romains, qu'ils ne faisaient pas dire de messes, qu'ils ne déshéritaient pas leurs familles au profit de ces hommes, et qu'ils adoraient un Dieu moins insouciant que le leur, vu que ce Dieu ne contrôle pas leurs actions et que quiconque se présente à lui avec un billet signé de leur main, n'a aucun compte à lui rendre de sa conduite terrestre.

Ces hommes se sont assemblés en société, et comme le nom de chrétien n'était plus assez pur, sans doute, pour eux, ils se donnèrent celui du fondateur de cette religion : JÉSUS. De ce nom découle celui de jésuite. Ces hommes sont devenus tellement puissants QU'ILS COMMANDENT à l'Europe entière aujourd'hui; ils sont tellement instruits qu'ils ne souffrent aucune discussion théologique qui ne se soumet pas à leurs croyances; ils sont tellement libéraux qu'ils n'ont pas assez de cachots pour emprisonner leurs victimes; ils sont tellement charitables qu'ils ne vivent que des dons qui leur sont faits pour éviter ou leurs bûchers ou leur enfer; ils sont tellement généreux qu'ils osent écrire la note suivante sans que l'on s'en inquiète ni que personne réprime cet appel à l'assassinat fraternel. Oh! c'est que certains hommes en sont arrivés à croire

que leur puissance serait nulle si elle n'était appuyée de la puissance de ces hommes; puis l'espèce humaine dégénère comme le règne végétal, elle tourne au *cantaloup*. Peu lui importe à elle que les jésuites demandent à la rôtir comme une poule-dinde ou que les rois jouent avec sa vie comme des joueurs de boule le font avec les quilles; brûlé d'un côté, mitraillé de l'autre, emprisonné par là, mis au fers par ici, ce pauvre bipède s'est habitué de bonne heure à faire Jean qui pleure et Jean qui rit. S'il sait faire l'un et l'autre à propos, il court la chance de le faire plus longtemps. Voilà cette note que nous empruntons à l'*Estafette* du 29 août; elle est signée Louis VEUILLOT, rédacteur du journal l'*Univers* dit *religieux*, et nous prouve qu'à la première occasion, si ce Vatel des rôtisseurs peut embrocher notre sac à pensées, il le fera de très-bon cœur; car nous ne connaissons pas une plus grande révolution dans les idées religieuses, que celle que nous avons apportée par la publication de nos *Arcanes de la vie future dévoilés;* aussi croyons-nous que nous serions la meilleure pièce de sa boutique, quoique nous ayons la peau et les os passablement durs.

Que nos lecteurs jugent de la morale du siècle au morceau suivant, et nous disent s'ils voudraient se fournir chez ces GENS-là.

Alp. CAHAGNET.

L'*Univers* publiait hier les lignes suivantes :

« L'hérésiarque, examiné et convaincu par l'Église, était livré au bras séculier et puni de mort. Rien ne m'a jamais semblé plus naturel et plus nécessaire. Plus de cent mille hommes périrent par suite de l'hérésie de Wiclef; celle de Jean Hus en fit périr plus encore; on ne peut mesurer ce que l'hérésie de Luther a fait couler de sang, et ce n'est pas fini. Après trois siècles, nous sommes à la veille d'un recommencement. La prompte répression des disciples de Luther et une croisade contre le protestantisme auraient épargné à l'Europe trois siècles de discordes et des catastrophes où la France et la civilisation peuvent périr.

» C'est dans cet ordre d'idées que j'ai écrit la phrase qui soulève la réprobation vertueuse des journaux rouges; la voici telle qu'ils l'impriment :

« Pour moi, ce que JE REGRETTE, je l'avoue franchement,
» c'est qu'on n'ait pas **BRULÉ JEAN HUS PLUS TOT**, et qu'on

» n'eût pas ÉGALEMENT BRULÉ LUTHER ; c'est qu'il ne se soit
» pas trouvé un prince *assez pieux* et assez politique pour
» mouvoir une croisade contre les protestants. »

» Littérairement, cette phrase pourrait être mieux tournée; mais, comme j'ai le bonheur de n'être pas de ceux qui tiennent à la façon de leurs phrases, je ne la renie point. Je la prends, puisqu'on me la rejette, et je ne suis pas insensible au plaisir de me trouver fidèle à mes opinions. Ce que j'écrivais en 1838, je le pense encore.

» Que les philanthropes rouges impriment cette déclaration en tels caractères et autant de fois que bon leur semblera; qu'ils y ajoutent leurs commentaires et qu'ils joignent le tout à mon dossier. Le jour où je voudrai la déchirer, ils pourront avoir de moi l'opinion que j'ai d'eux. Louis VEUILLOT. »

NOUVELLES MAGNÉTIQUES.

Nous apprenons avec peine à nos lecteurs que le vénérable M. Laforgue (ex-commandant), demeurant à Pau, vient d'être démis de ses fonctions de bienfaiteur de l'humanité. Oui, ce généreux vieillard octogénaire, qui, après avoir passé une partie de sa vie à prodiguer son sang pour la défense de ses frères, consacrait le reste de ses jours à les soulager de leurs souffrances par un magnétisme aussi désintéressé que miraculeux par les cures qu'il opérait tous les jours, vient (de par ce qu'on nomme la justice humaine) de voir fermer la cellule ou tant d'êtres souffrants unissaient en commun leur cœur au sien pour demander à Dieu la guérison de leurs maux: une soixantaine de malades se sont vus un beau jour forcés de ne plus entourer leur bienfaiteur *bien-aimé*, et contraints de garder leurs plaies saignantes, car, de par la loi, il était fait défense à Dieu

De faire miracle en ce lieu,

Oh! loi généreuse, qui vient dire à celui qui n'a plus espoir que dans la prière et dans la vertu curative d'un homme pur : Pauvre malade que tu es, abandonné de la science médicale et de la fortune, je te défends de prier dans la cellule de cet

homme qui n'est point bénie par mes pasteurs; je défends à cet homme de te guérir parce qu'il n'est pas diplômé! Mais, loi indiscutable, diplôme-le, cet homme; juge de son savoir à ses œuvres, juge de sa religion à ses miraculeuses guérisons; mais, que dis-je? Est-ce que tu juges, être inexplicable? Tu frappes, tel est ton rôle. Frappe donc jusqu'à ce qu'une loi plus humaine que toi te frappe à son tour de ses lanières légales. Où est-elle, cette loi? Qui la proposera? Qui la fera? M. Laforgue vient d'adresser une pétition à l'Assemblée législative dans ce but, sans doute. Homme confiant! que Dieu vous protége! Les hommes ne vous écouteront pas. Alp. CAHAGNET.

—

Paris est possesseur en ce moment d'une jeune extatique dont les crises donnent fortement à penser au public *savant* qui la visite. Voilà déjà quelques années que cette jeune fille est sujette à ces extases, dans lesquelles elle reste d'une heure à quelques heures, quelques jours, et même des mois. Depuis un an environ, elles se sont régularisées, et la prennent tous les dimanches au matin pendant une heure. C'est dans une de ces crises que notre f*** Blesson est allé la voir. Elle est à genoux, prie Dieu et semble converser avec des êtres spirituels; mais ce qu'il y a de plus étonnant et d'inexplicable dans ces extases, c'est la posture gênante dans laquelle est l'extatique. Là où la crise la prend, elle est forcée d'y rester; elle saute alors, aussi légère qu'une gazelle, sur le dossier de sa couchette ou sur le barreau supérieur d'une chaise, où elle tombe à genoux, conservant un équilibre parfait. C'est ainsi que, sans aucun mouvement, elle reste des heures et des jours entiers dans ses longues extases; elle en sort toutes les vingt heures pour prendre seulement une goutte d'eau qui est toute sa nourriture. C'est ainsi qu'elle a vécu pendant une extase de huit cents heures qu'elle a eue dans son pays, se tenant debout en équilibre sur un seul orteil. Du moment, elle vient d'en avoir une qui a duré cent heures; les visiteurs étaient si nombreux que la police a été obligée de mettre des factionnaires à sa porte.

Cette pauvre fille est venue consulter Adèle pour savoir si elle ne pourrait pas se guérir de ce qu'elle nomme (dans son état de veille) sa maladie. Notre lucide lui a donné de sages conseils, qu'elle a paru bien apprécier, et, entre autres, celui de se faire magnétiser pour régulariser et dompter ses crises. M. Du Potet a essayé de l'endormir; mais, après une huitaine de jours de magnétisations infructueuses, il a dû l'abandonner. Il paraît que cette fille a déjà été somnambulisée, mais qu'une puissance spirituelle la domine maintenant au point que personne ne peut la remettre en sommeil. Adèle lui a dévoilé plusieurs choses à cet égard qui ont paru la frapper et la convaincre en même temps que la cure était très-difficile, vu qu'il y avait dans ses extases une mission spirituelle dont aucun homme ne peut empêcher l'accomplissement. Elle s'en est prédit trois cent soixante-cinq; à la dernière, dit-elle, elle mourra.

Lorsque cette fille sort de cet état, elle accuse n'avoir les genoux que très-

peu fatigués, quoique ayant porté des jours entiers sur des objets très-coupants, et avoir dû dépenser une grande force d'équilibre pour la tenir ainsi sans tomber. Lorsque ses extases finissent, elle tombe toute roide à la renverse; si l'on n'était pas averti de cette chute, et qu'on ne la prévînt pas en la recevant dans les bras, elle se briserait la tête sur le pavé. Sa santé paraît ne pas en être altérée; c'est une petite brune âgée de vingt-six ans, au teint très-frais, d'une belle composition de figure; le corps est en bon état.

Sa position pécuniaire n'est pas heureuse, elle était simple ouvrière repasseuse; le fruit de son travail lui servait à nourrir sa vieille mère, qui est venue avec elle à Paris, et se trouve bien désolée de sa position dans cette grande ville aux mille et une ressources, mais où le pauvre ne trouve souvent que celle de mourir de faim. Les visiteurs ont le soin, en la quittant, de laisser des marques de leur générosité, ce qui pourvoit à leur entretien. Alp. CAHAGNET.

AVIS A NOS ABONNÉS.

—

Nous prions les abonnés au *Magnétiseur spiritualiste* de renouveler au plus tôt leur abonnement, s'ils ne veulent pas être privés du prochain numéro. Nos conditions restent les mêmes. En attendant des temps plus libres et meilleurs, nous nous recommandons de plus en plus au dévouement de nos lecteurs pour nous aider à propager nos études, et à nous fournir des faits ou renseignements bons à être publiés. On sait que nous n'imitons pas certains journaux, en ne mettant au jour que ce qui nous est favorable. Nous ne gardons rien en portefeuille, et nous nous proposons, pour l'année prochaine, de traduire le plus que nous pourrons de la bibliothèque allemande, et de la bibliothèque anglaise, qui commence à s'enrichir à son tour de faits que nos grands maîtres récusent. A nous, hommes studieux de toutes les croyances! La lumière que veulent nous imposer nos VEUILLOT du jour n'est plus qu'un lampion qu'ils désirent alimenter de graisse humaine.

Alp. CAHAGNET.

Le Gérant, Alp. CAHAGNET.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Cie, rue Racine, 26.